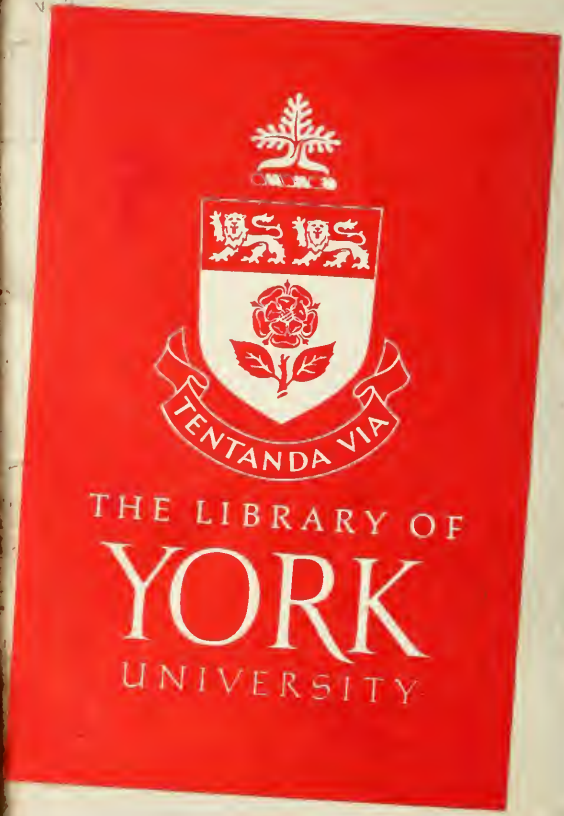
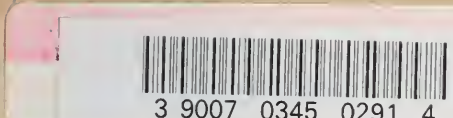
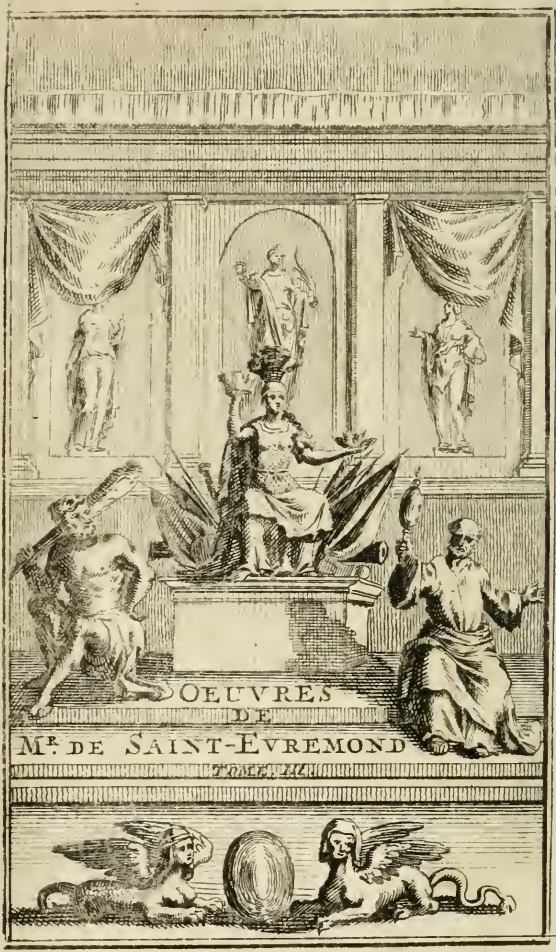
TQ
S5
726




3 9007 0345 0291 4


OEUVRES
DE
Mr DE SAINT-EVREMOND
TOME III.

OEUVRES

DE MONSIEUR

DE

SAINT-EVREMOND,

Publiées sur ses Manuscrits,

AVEC

LA VIE

DE L'AUTEUR;

PAR MR. DES MAIZEAUX

Membre de la Societé Royale.

Quatriéme Edition, revuë, corrigée & augmentée.

Enrichie de Figures gravées par B. Picart le Romain.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,

Chez CÓVENS & MORTIER.

M. DCC. XXVI.

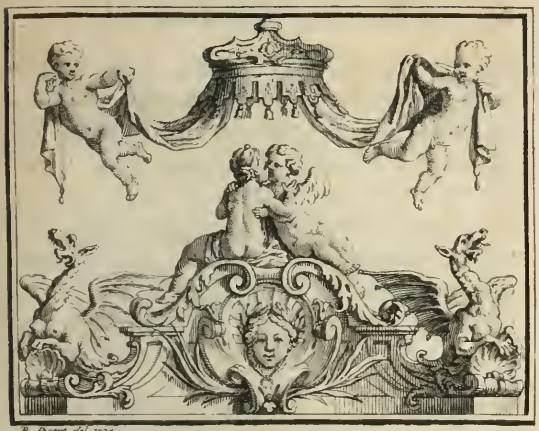
TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS LE TROISIE'ME TOME.

Conversation du Duc de Candale avec Mr. de St Evremond. Pag. 1
Lettre à Mr. le Comte de Lionne. 35
Au même. 39
Au même. 43
Lettre de Mr. Corneille à Mr. de St. Evremond, pour le remercier des louanges qu'il lui avoit données dans la *Dissertation sur l'Alexandre de Racine*. 45
Réponse de Mr. de St. Evremond à Mr. Corneille. 48
Lettre à Mr. le Comte de Lionne. 51
Au même. 55
L'Interêt dans les personnes tout à-fait corrompuës. 58
La Vertu trop rigide. 63
Sentiment d'un honnête & habile Courtisan sur cette Vertu rigide & ce sale Interêt. 69
Lettre à Mr. le Comte de Lionne. 79
Au même. 81
Au même. 82
Au même. 85
A Mr. le Marêchal de Crequi, qui m'avoit demandé en quelle situation étoit mon esprit, & ce que je pensois sur toutes choses dans ma Vieillesse. 86

De la Lecture & du Choix des Livres. 94
De la Poëſie. 97
De quelques Livres Eſpagnols, Italiens, & François. 101
De la Converſation. 107
Des Belles-Lettres & de la Juriſprudence. 115
Sur les Ingrats. 124
Sur la Religion. 132
Sur la Vanité des Diſputes de Religion, & ſur le faux Zéle des Perſecuteurs. *Stances.* 150
Probleme à l'imitation des Eſpagnols. A Mademoiſelle de Querouallle. 152
Lettre à Mr. le Comte d'Olonne. 157
Sur les premieres Années de la Regence. 168
De la Tragédie Ancienne & Moderne. 170
Sur les Caracteres des Tragédies. 188
A un Auteur qui me demandoit mon ſentiment d'une Piece où l'Héroïne ne faiſoit que ſe lamenter. 201
Lettre à Mr. le Comte de Lionne. 205
Diſcours ſur les Hiſtoriens François. 208
Reflexions ſur nos Traducteurs. 237
Sur les Tragédies. 253
Sur nos Comédies, excepté celles de *Moliere* où l'on trouve le vrai eſprit de la Comédie: & ſur la Comédie Eſpagnole. 260
De la Comédie Italienne. 267
De la Comédie Angloiſe. 275
Sur les Opera. 282
Les Opera, Comédie. 299
Sur l'Amitié. 408
A mon Heros le Comte de Grammont. *On peut aimer toute ſa vie*, &c. 423
Lettre à Mr. le Comte de St. Albans. 426
Idylle en Muſique. 430

CON-



B. Picart del. 1725

CONVERSATION

DE Mr.

DE St. EVREMOND

AVEC LE

DUC DE CANDALE.

JE ne prétens pas entretenir le Public de ce qui me regarde. Il importe peu aux hommes de savoir mes affaires & mes disgraces; mais on ne sauroit trouver mauvais sans chagrin, que je fasse réflexion

ſur ma vie paſſée ; & que je détourne mon eſprit de quelques fâcheuſes conſiderations, ſur des penſées un peu moins deſagréables. Cependant, comme il eſt ridicule de parler toûjours de ſoi, fût-ce à ſoi-même, pluſieurs perſonnes de grand mérite ſeront mêlées dans ce Diſcours, qui me fera trouver plus de douceur, qu'aucune converſation ne m'en peut donner, depuis que j'ai perdu celle de Monſieur d'Aubigny (1).

A la Priſon de Monſieur le Prince (2), j'avois un fort grand commerce avec Monſieur de Candale. Les Plaiſirs l'avoient fait naître, & il étoit entretenu par de ſimples agrémens, ſans deſſein & ſans interêt. Il avoit vêcu auparavant dans une étroite amitié avec Moret (3), & le Chevalier de La Vieuville ; & Vineuil avoit donné à cette union le nom de *Ligue*, par une eſpece de ridicule, qu'elle méritoit aſſez. En effet, ils avoient mille ſecrets de bagatelles : ils faiſoient des myſtéres de rien, & ſe retiroient en particulier dix fois le jour, ſans aucun plaiſir d'être enſemble, que celui d'ê-

(1) Mr. d'Aubigny mourut en 1665.
(2) En 1650.

d'être ſéparés des autres. Je ne laiſſois pas d'être de leur ſociété, mais jamais de leur confidence, laquelle ſe rompit à la fin ſans aucun ſujet de brouillerie entr'eux-mêmes.

Monſieur de Vardes en s'en allant à l'Armée, avoit laiſſé à Paris une Maîtreſſe auſſi aimable que femme du monde (4): mais elle avoit été aimée & avoit aimé; & comme ſa tendreſſe s'étoit épuiſée dans ſes premieres Amours, elle n'avoit plus de paſſion veritable. Ses affaires n'étoient plus qu'un interêt de Galanterie, qu'elle conduiſoit avec un grand art; d'autant plus qu'elle paroiſſoit naturelle, & faiſoit paſſer la facilité de ſon eſprit pour une naïveté de ſentimens. Son hiſtoire étant connuë, elle ne prenoit pas le parti de faire la Prude impudemment; mais elle tournoit une vie de peu d'éclat où elle ſe voyoit réduite, en une vie retirée, & ménageoit avec beaucoup de deſſein une fauſſe négligence. Elle n'alloit pas au Louvre diſputer un Galant contre ces

(3) Le Comte de Moret, Frere ainé du Marquis de Vardes.

(4) Madame de St. Loup.

ces jeunes beautés qui font tout le bruit dans le monde: elle ſavoit l'en tirer avec adreſſe; & n'avoit pas moins d'induſtrie pour le conſerver, qu'elle en avoit eu pour ſe l'aquerir. Un ſimple commerce de bienſéance ne lui eût pas été permis avec une femme tant ſoit peu aimable; & une amitié ordinaire avec les hommes ſe reprochoit, comme une tendreſſe dérobée à ſon amour. Les plaiſirs particuliers lui faiſoient craindre un attachement: elle appréhendoit d'être oubliée dans les divertiſſemens de foule; ſur tout elle crioit contre les Repas du Commandeur (1), où l'on reſpiroit certain air de liberté, ennemi des paſſions délicates. Enfin, ſi elle n'avoit tous vos ſoins, elle ſe plaignoit d'être abandonnée; & parce qu'elle ſe diſoit toute à vous, elle vouloit que vous fuſſiez tout à elle.

Monſieur de Vardes abſent ne pût maintenir long-tems une Maîtreſſe de cette humeur. Elle ſe rendit à la vûë du jeune Monſieur de Candale; encore, dit-on, que ſes deſſeins avoient prévenu l'impreſſion que fait la préſence, & qu'elle avoit ſongé à ſe le mettre entre les mains,

(1) Le Commandeur de Souvré.

mains, avant que de le connoître. Monsieur de Vardes fut sensible à ce changement, comme à la perte d'un plaisir qui lui étoit fort cher ; mais en honnête-homme il ne s'en fit pas une affaire, & il regarda Monsieur de Candale avec le dépit d'un rival, sans jamais y mêler la haine d'un ennemi.

Moret, dont la gravité représentoit l'honneur en toutes choses, se tint offensé en la personne de son frere ; & prit pour un veritable affront, ce que l'intereſſé avoit reçû comme un simple déplaisir. Ses plaintes furent d'abord assez fieres : les voyant mal reçûës dans le monde, il changea de discours sans changer de procedé. Il se disoit mal-heureux de n'avoir pû s'attirer les égards d'une personne pour laquelle il avoit eu tant de consideration toute sa vie : il disoit que Monsieur de Candale étoit peu à plaindre, qu'il trouveroit des amis plus dignes de son amitié ; & qu'avec beaucoup de déplaisir il se voyoit obligé d'en chercher d'autres sur lesquels il pût faire plus de fondement. C'étoit le langage qu'il tenoit à tout le monde ; avec une fausse modestie, qui marque plus la bonne opi-

nion qu'on a de soi, que ne feroit une présomption légérement déclarée. Pour le Chevalier de La Vieuville, il se tint desobligé, aussi-tôt que Moret pensa l'être; & tant pour lui plaire, que par la vivacité de son naturel, il anima les reproches un peu davantage.

Je voyois Monsieur de Candale à l'ordinaire, & comme il lui faloit toûjours quelque Confident, je le devins aussi-tôt de ses plaintes sur le procédé de ces Messieurs, & peu de tems après de sa passion pour Madame de Saint Loup. Dans la chaleur de cette nouvelle confidence, il ne pouvoit se passer de moi, pour me confier en secret de petites choses, fort cheres aux Amans, & très-indifferentes à ceux qui sont obligés de les écouter. Je les recevois comme des mystéres, & les sentois comme des bagatelles importunes. Mais son humeur étoit agréable; je trouvois son procedé obligeant, & il avoit un air si noble en toute sa personne, que je prenois plaisir à le regarder, au même tems que j'en avois peu à l'entendre. Jusques-là, je n'avois pas eu le moindre dessein dans son commerce. Quand je me vis maître de son esprit, si

je

je l'oſe dire, je penſai que je ne ferois pas mal de ménager une perſonne, qui devoit être un jour fort conſiderable. Alors je me fis une étude particuliere de le bien connoître, & n'oubliai rien pour le prendre par tous les endroits où il pouvoit être ſenſible. Je louois ſa Maîtreſſe ſans trahir mes ſentimens, car elle me paroiſſoit fort aimable; & je blâmois le procedé de Moret & du Chevalier de La Vieuville, qui, ſelon mon ſens, n'avoient aucune raiſon.

Il y a des inſinuations honnêtes, dont le moins artificieux ſe peut ſervir: il y a des complaiſances auſſi éloignées de l'adulation que de la rudeſſe. Comme Monſieur de Candale avoit l'ame paſſionnée, je mêlois dans nos entretiens ce que je connoiſſois de plus tendre. La douceur de ſon Eſprit faiſoit une certaine délicateſſe, & de cette petite délicateſſe il ſe formoit aſſez de diſcernement pour les choſes qui n'avoient pas beſoin d'être approfondies. Outre le naturel, il y tournoit ſon eſprit par étude, & par étude je lui fourniſſois des ſujets où il pouvoit employer cette eſpece de lumiere. Ainſi nous nous ſéparions ſans aucun de ces dé-

goûts qui commencent à la fin des Conversations; & content de moi, pour l'être de lui, il augmentoit son amitié à mesure qu'il se plaisoit davantage.

Ceux qui cherchent de la docilité dans les esprits, établissent rarement la supériorité du leur, sans faire sentir avec chagrin une humeur impérieuse. Le mérite ne fait pas toûjours des impressions sur les plus honnêtes-gens; chacun est jaloux du sien, jusqu'à ne pouvoir souffrir aisément celui d'un autre. Une complaisance mutuelle concilie ordinairement les volontés; néanmoins, comme on donne autant par là qu'on reçoit; le plaisir d'être flaté se paye cherement quelquefois, par la peine qu'on se fait à flater un autre. Mais qui veut bien se rendre approbateur, & ne se soucie pas d'être approuvé, celui-là obligé à mon avis doublement; il oblige de la loüange qu'il donne, & de l'approbation dont il dispense. C'est un grand secret dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes autant qu'on le peut honnêtement à leur Amour-propre. Quand on sait les rechercher à propos & leur faire trouver en eux des talens dont ils n'avoient

voient pas l'usage, ils nous savent gré de la joye secrete qu'ils sentent de ce Mérite découvert, & peuvent d'autant moins se passer de nous, qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Peut-être ai-je tort de quitter des choses particulieres pour m'étendre sur des Observations générales. J'y serois plus scrupuleux, si j'avois à entretenir le Public d'affaires de grande consideration. Comme je ne parle qu'à moi seul sur une matiere peu importante, je pratique à mon égard ce que j'ai fait à celui d'un autre; & ne cherchant qu'à me plaire, je suis ingénieux à tirer de mon esprit des pensées qui me contentent. Je veux donc me laisser aller à ma fantaisie, pourvû que ma fantaisie n'aille pas tout-à-fait à l'extravagance; car il faut éviter le déréglement aussi bien que la contrainte: & pour revenir à quelque sorte de régularité, je reprens la Narration que j'ai commencée.

La premiere chose que fit la Cour à la détention de Monsieur le Prince, fut d'aller en Normandie pour en chasser Madame de Longueville, & ôter aux Créatures de sa maison les Gouvernemens qui

étoient entre leurs mains. Je fis le voyage avec Monſieur de Candale, & deux jours entiers d'un tems & d'un chemin aſſez fâcheux, nous eûmes une converſation preſque continuë; & aſſez agréable, pour être fort variée.

Après nous être épuiſés à parler de ſa paſſion, de celle de quelques autres, & indifferemment de tous les plaiſirs, nous vinmes à tomber inſenſiblement ſur le miſérable état où ſe trouvoit Monſieur le Prince, avec tant de gloire, & après tant de grandeurs. Je lui dis „ Qu'un Prince „ſi grand & ſi malheureux devoit être „plaint de tout le monde: Que ſa con„duite à la verité avoit été peu reſpec„tueuſe pour la Reine, & un peu fâ„cheuſe pour Monſieur le Cardinal; mais „que c'étoient des fautes à l'égard de la „Cour, & non pas des crimes contre l'E„tat, capables de faire oublier les ſervices „importans qu'il avoit rendus: Que ſes „ſervices avoient ſoûtenu Monſieur le „Cardinal, & aſſûré le pouvoir dont ſon „Eminence venoit de ſe ſervir pour le „perdre : Que la France eût peut-être „ſuccombé au commencement de la Ré„gence, ſans la bataille de Rocroi qu'il

„avoit

„avoit gagnée : que la Cour avoit fait „toutes les fautes ſans lui après la bataille „de Lens, & ne s'étoit ſauvée que par „lui dans la Guerre de Paris: Qu'après „avoir ſi bien ſervi, il n'avoit fait que „déplaire par l'impétuoſité d'une hu„meur dont il n'avoit pû être le maître; „mais que tous ſes deſſeins & ſes actions „alloient pleinement au ſervice du Roi, „& à la grandeur du Royaume. Je ne ſai „pas, *ajoûtai-je*, ce que la Cour gagne„ra par ſa Priſon, mais je ſai bien que les „Eſpagnols ne pouvoient rien ſouhaiter „de plus favorable.

Je ſuis obligé, dit Monſieur de Candale, *je ſuis obligé à Monſieur le Prince, de mille honnêtetés qu'il a euës pour moi, malgré ſon chagrin contre Monſieur d'Eſpernon mon Pere. J'ai été, peut-être, un peu plus ſenſible que je ne devois, à des obligations ſi legeres, & je n'ignore point qu'on m'a accuſé de ne prendre pas aſſez de part aux interêts de ma Maiſon. Tous ces diſcours ne m'ont pas empêché d'être ſon ſerviteur, & ſes diſgraces ne m'en empêchent pas encore : mais dans l'attachement que j'ai à la Cour, je ne puis donner qu'une douleur ſecrete à ſes Malheurs; inutile pour*

lui en l'état qu'il eſt, & ruineuſe pour moi, ſi je la fais paroître.

„Voila, *repris-je*, les ſentimens d'un „fort honnête-homme, & que je trou„ve d'autant plus généreux, que la Pri„ſon de Meſſieurs les Princes, eſt la cho„ſe la plus avantageuſe que vous puiſſiez „deſirer. Je vous regarde aujourd'hui „comme le plus conſiderable homme de „France, ſi vous voulez l'être. On vient „de mettre nos Princes du ſang au Bois„de Vincennes, dont apparemment ils „ne ſortiront pas ſi-tôt. Monſieur de „Turenne & Monſieur de Bouillon ſe „ſont éloignés pour les ſervir. Monſieur „de Nemours n'eſt de rien, tout hon„nête-homme qu'il eſt, & ne ſait pré„ſentement quel parti prendre. Monſieur „de Guiſe eſt priſonnier en Eſpagne. „Tout le reſte de nos grands Seigneurs „eſt ſuſpect, ou négligé de Monſieur „le Cardinal. Dans la ſituation où ſont „les choſes, ſi vous ne ſavez pas faire „valoir la conſideration de vos établiſſe„mens, & les bonnes qualités de vôtre „perſonne, ne rejettez rien ſur la fortu„ne qui vous ſert ſi bien; prenez-vous-en „à vous ſeul; car c'eſt vous qui manque„rez à vous-même.

Il m'écouta avec la plus grande attention du monde; & plus touché de mon discours que je ne me l'étois imaginé, il me remercia avec chaleur des ouvertures que je lui avois données. Il me dit bonnement, que la jeunesse & les plaisirs l'avoient empêché de s'appliquer à rien de sérieux jusques-là; mais qu'il étoit résolu de quitter son inutilité, & de mettre tout en usage pour se donner de la consideration. *Je vais vous faire une confidence*, poursuivit-il, *que je n'ai jamais faite à personne: vous ne sauriez croire l'inclination que Monsieur le Cardinal a pour moi. Vous savez qu'il a quelque dessein de me faire épouser une de ses Niéces, & l'on croira aisément que sa bonne volonté est fondée sur le projet de cette alliance; j'y en attribuë moi-même une partie: mais je ne m'y connois point, ou il a pour moi quelque foible. Je vous confierai encore un plus grand secret, c'est que je ne me sens aucune amitié pour lui; & à vous parler nettement, j'ai le cœur aussi dur pour son Eminence, que son Eminence le sauroit avoir pour le reste des Courtisans.*

„J'aimerois beaucoup mieux, *lui dis-je*, que vous eussiez quelque tendresse;

„car il ſera difficile que vos veritables „ſentimens échappent à ſa pénétration. „Si vous m'en croyez, vous le verrez „rarement en particulier, & lors que „vous y ſerez obligé, entretenez-le de „vôtre dévouëment en général, ſans „vous laiſſer conduire dans un détail cu„rieux, qui lui donne le loiſir de vous „examiner, & la facilité de vous con„noître. Quand le Roi & la Reine ſe„ront chez lui; quand il cherchera à ſe „divertir avec ſes Courtiſans ordinaires, „ne manquez jamais de vous y trouver: „& là par toute ſorte de complaiſances „& d'agrémens, tâchez d'entretenir une „amitié qu'il eſt aſſez diſpoſé à entrete„nir de lui-même. S'il étoit d'humeur „à ſe faire un vrai Favori, ſa familiarité „vous ſeroit avantageuſe: mais ſa bonne „volonté ne pouvant être ſi pure, qu'il „n'y entre du deſſein; un grand com„merce lui fera découvrir tous vos foi„bles, avant que vous ayez trouvé le „moindre des ſiens. Quelque diſſimula„tion qu'un homme de vôtre âge puiſſe „avoir, ce ne lui eſt pas un petit mal„heur d'avoir à ſouffrir les obſervations „d'un vieux Miniſtre, ſupérieur par l'a-

„vantage

„vantage du poſte, & par celui de l'ex-
„périence. Croyez-moi, Monſieur, il
„eſt dangereux de voir trop ſouvent un
„habile-homme, quand la difference, &
„ſouvent la contrariété des interêts ne
„permet pas de s'y fier. Si cette Maxi-
„me peut être reçûë chez les autres na-
„tions, elle eſt comme infaillible dans la
„nôtre, où la pénétration pour découv-
„vrir, va plus loin que la diſſimulation
„pour ſe cacher. Ne préſumez donc pas
„de pouvoir combattre Monſieur le Car-
„dinal par ſon art, ni de faire conteſter
„vos fineſſes avec les ſiennes. Contentez-
„vous de ménager vos agrémens avec
„beaucoup de conduite, & laiſſez agir
„ſon inclination. L'Inclination eſt un
„mouvement agréable, qui nous eſt d'au-
„tant plus cher, qu'il nous ſemble pure-
„ment nôtre. Il naît dans le fond de nos
„tendreſſes, & s'y entretient mollement
„avec plaiſir: en quoi il differe de l'Eſ-
„time, laquelle eſt reçûë comme une
„choſe qui ne s'établit & ne ſe main-
„tient point en nous par la faveur de
„nos ſentimens, mais par la juſtice que
„nous ſommes obligés de rendre aux per-
„ſonnes vertueuſes.

„Nous

„Nous allons tomber dans un tems où „apparemment Monsieur le Cardinal au„ra besoin de ses serviteurs. Il faut vous „faire considerer comme un homme uti„le, après vous être fait aimer comme „une personne agréable. Le moyen d'être „tout-à-fait bien avec lui, c'est de rem„plir ces vûës d'interêt, aussi bien que „les sentimens de son affection ; & c'est „ce que vous ferez infailliblement, en „lui promettant une grande consideration „que vous vous ferez donnée. Elle ne „vous manquera pas, si vous vous éloi„gnez de la conduite de Monsieur d'Es„pernon, sans vous eloigner de ses inte„rêts, qui doivent toûjours être les vô„tres. Heureusement la nature vous a „donné une humeur trop opposée à la „sienne. Il n'y a rien de si contraire que „la douceur de vôtre esprit, & l'auste„rité du sien ; que vôtre complaisance, „& ses chagrins ; que vos insinuations, „& sa fierté. Laissez-vous donc aller à „vôtre naturel presque en toutes choses: „mais donnez-vous garde de prendre „sans y penser les sentimens d'une fauss„se gloire. On démêle mal-aisément la „fausse d'avec la veritable: une hauteur

„mal

„ mal entenduë passe pour une grandeur „ d'ame; & trop sensible à ce qui vient „ de la qualité, on est moins animé qu'on „ ne doit pour les grandes choses. Voici „ le Portrait de Mr. d'ESPERNON, si „ je ne me trompe. Dans le respect qu'il „ exige, dans les devoirs qu'on lui rend, „ il oubliera ce qu'on doit au Gouverneur „ & au Colonel (1), pourvû qu'on ren- „ de à Monsieur d'Espernon ce qu'on ne „ lui doit pas. Je ne dis point que la dis- „ tinction ne doive être agréable aux per- „ sonnes de grande qualité: mais il faut se „ l'attirer, & non pas se la faire pré- „ somptueusement soi-même.

„ Il seroit honteux de laisser perdre les „ choses établies par le mérite & par le „ crédit de ses Prédecesseurs; on ne sau- „ roit avoir trop de fermeté à maintenir „ ces sortes de droits, quand la possession „ en est laissée: mais il n'en va pas ainsi „ en des prétentions nouvelles qui doivent „ être établies par délicatesse & par dou- „ ceur, avant que d'être apperçûës. „ C'est-là qu'il vous faut aller adroitement „ aux

(1) Le Duc d'Espernon étoit alors Gouverneur de Guienne & Colonel Général de l'Infanterie.

„ aux autres, pour les faire venir insensi-
„ blement à vous; & au lieu de prendre
„ avec fierté, ce qu'on peut refuser avec
„ justice, un habile-homme employe tou-
„ te son industrie à se faire donner ce qu'il
„ ne demande pas.

„ Soyez honnête, officieux, libéral:
„ que chacun trouve chez vous sa com-
„ modité & son plaisir; on vous portera
„ volontairement, ce que vous exigerez
„ sans succès par une hauteur affectée.
„ Personne n'est blessé du respect qu'il
„ veut bien rendre, parce qu'il peut ne
„ le rendre pas, & qu'il pense donner des
„ marques de son amitié, plûtôt que de
„ son devoir. La jalousie de la Liberté
„ est commune à tous les hommes; mais
„ diverses gens la font consister en diver-
„ ses choses. Les uns rejettent toute su-
„ périorité: le choix des supérieurs tient
„ lieu de Liberté à quelques autres. Le
„ François particuliérement est de cette
„ humeur: impatient de vôtre autorité
„ & de sa franchise, il ne sauroit recevoir
„ de maîtres sans chagrin, ni demeurer le
„ sien sans dégoût: ennuyé de sa propre
„ possession, il cherche à se donner; &
„ trop content de la disposition de sa

„ vo-

„volonté, il s'assujettit avec plaisir, si „on lui laisse faire sa dépendance. C'est „à peu près nôtre naturel, que vous de„vez consulter plûtôt que le vôtre dans la „conduite que vous avez à tenir.

„Il y a deux choses parmi nous, qui „apportent des distinctions fort considé„rables; la faveur du Roi déclarée, & „un grand mérite à la Guerre, bien re„connu. La faveur qui ne diminuë rien „en Espagne de la jalousie des rangs, leve „bien des contestations en France, où „chacun se laisse conduire purement à „l'interêt, sous prétexte d'honorer la „confiance ou l'inclination du Prince. „Les plus corrompus, dont le nombre „est grand, portent leur servitude où „ils croyent trouver leur fortune; & ceux „qui s'abandonnent le moins, ne laissent „pas de se faire un mérite de leur sou„plesse. On voit bien quelques faux gé„néreux qui mettent ridiculement leur „honneur à mépriser les Ministres; on „voit des esprits rudes qui pensent être „fermes: mais il est peu de gens habiles „& honnêtes, qui sachent conserver de „la dignité en ménageant leurs affaires. „A le bien prendre, tout cede à nos fa-

„voris,

„ voris, ſi la Cour ne ſort pas de ſa ſitua-
„ tion ordinaire. Pour le mérite de la
„ Guerre, il apporte une conſideration
„ fort grande; & quand on a commandé
„ dignement de groſſes Armées, il reſte
„ une impreſſion de cette autorité, qui ſe
„ conſerve dans la Cour même. On ho-
„ nore avec plaiſir un Général qui a fait
„ aquerir de l'honneur: ceux même qui
„ en ont le moins aquis, ſe ſouviennent
„ agréablement des fatigues dans la mol-
„ leſſe. On s'entretient des actions paſſées
„ dans l'inutilité préſente; on rappelle la
„ mémoire du péril dans la ſûreté: l'ima-
„ ge de la Guerre enfin ne ſe préſente
„ point dans la Paix ſans un ſouvenir du
„ commandement qu'on a exercé ſur
„ nous, & de l'obéïſſance que nous avons
„ renduë. C'eſt à ce mérite de la Guerre
„ que l'Ambition vous doit pouſſer: c'eſt-
„ là que vous devez appliquer tous vos
„ ſoins, pour arriver quelque jour au
„ Commandement des Armées. Un Em-
„ ploi ſi noble & ſi glorieux égale les Su-
„ jets aux Souverains dans l'Autorité; &
„ com-

(1) Philippe de Clerembaut, Comte de Palluau, fait Maréchal de France en 1653. Il mourut en 1665.

„comme il fait quelquefois d'un particu-
„lier un Conquerant, il peut faire du
„Prince le mieux établi, le dernier des
„miſérables, s'il néglige une vertu né-
„ceſſaire à ſoûtenir ſa fortune. Lors que
„vous aurez bien réglé vôtre conduite
„pour la Cour, & animé vôtre ambi-
„tion pour la Guerre, il vous reſtera
„encore à vous donner des Amis, dont
„la réputation bien établie puiſſe contri-
„buër à la vôtre; & qui faſſent valoir
„vôtre application nouvelle, quand vous
„vous donnerez plus de mouvement.

"De tous les hommes que je connois,
"il n'y en a point avec qui je vous ſou-
"haite un commerce plus particulier
"qu'avec Mr. de PALLUAU (1), &
"avec Monſieur de MIOSSENS (2). La
"grande liaiſon que j'ai avec l'un & l'au-
"tre, pourroit vous rendre ſuſpect le bien
"que j'en dis toûjours: mais ne craignez
"pas en cela de déferer à mon ſentiment,
"& croyez qu'on trouve mal-aiſément de
"ſi honnêtes-gens qu'eux dans le monde.
"J'avouë pourtant que l'amitié de Mon-
" ſieur

(2) Céſar-Phœbus d'Albret, Comte de Mioſſens, fait Maréchal de France en 1653, & mort en 1676.

„ſieur le Marquis de CREQUI (1) me „ſemble préferable à toute autre: ſa cha„leur pour ſes amis, ſi vive & ſi animée; „ſa fidelité ſi pure & ſi nette, me la font „eſtimer infiniment. D'ailleurs, ſon am„bition, ſon courage, ſon génie pour la „guerre, un eſprit univerſel, qui s'étend „à tout, ajoûtent à l'amitié une conſi„deration fort particuliere. On lui peut „donner ſans faveur ce bel éloge qu'on „donnoit à un Ancien: *ita ut ad id unum „natus eſſe videretur quod aggrederetur.* „Quand ſon choix le détermina à ſa pro„feſſion, la nature l'avoit préparé à tou„tes; capable de cent choſes differentes; „auſſi propre à ce qui regarde le métier „des autres, qu'à ce qui touche le ſien. „Il pourroit ſe donner de la réputation „par les Lettres, s'il ne la vouloit tou„te par les Armes. Une gloire ambi„tieuſe ne ſouffre point les petites vani„tés: mais il n'en eſt pas moins curieux, „& cherchant dans une étude ſecrette le „plaiſir particulier de s'inſtruire, il joint „à l'avantage de ſavoir beaucoup, le mé„rite de cacher diſcretement ſes connoiſ„ſances.

(1) François de Crequi, Marquis de Marines, fait Maréchal de France en 1668.

„ſances. Peut-être ne croyez-vous pas „pouvoir rencontrer dans la jeuneſſe où „il eſt, ce qu'à peine on attend de l'âge „le plus avancé ; & j'avouë que nous „donnons quelquefois aux jeunes gens „une eſtime précipitée par la faveur de „nos ſentimens. Quelquefois auſſi nous „rendons une juſtice bien lente à leur „vertu ; oubliant à louër ce qu'ils font „de bien dans le tems de l'exercice & de „l'action, pour donner des loüanges à „ce qu'ils ont fait dans la ceſſation & le „repos. Rarement on ajuſte la réputa„tion à la vertu ; & j'ai vû mille gens „en ma vie eſtimés, ou du mérite „qu'ils n'avoient pas encore, ou de celui „qu'ils n'avoient déja plus. On trouve „en Monſieur le Marquis de Crequi un „ajuſtement ſi rare. Quelques grandes „eſperances qu'il donne de l'avenir, il „fournit dans le préſent dequoi conten„ter les plus difficiles ; & il a ſeulement „à deſirer ce que les autres ont à crain„dre, l'attention des obſervateurs, & la „délicateſſe des bons juges.

"Un premier Miniſtre, un Favori "qui chercheroit dans la Cour un ſujet "digne de ſa confiance, n'en ſauroit "trou-

„trouver, à mon avis, qui la mérite „mieux que Monsieur de RUVIGNY (1). „Vous verrez peut-être en quelques au„tres, ou un talent plus brillant, ou de „certaines actions d'un plus grand éclat „que les siennes. A tout prendre, à „juger des hommes par la considéra„tion de toute la vie, je n'en connois „point qu'on doive estimer davantage, & „avec qui l'on puisse entretenir plus long„tems une confidence sans soupçon, & „une amitié sans dégoût. Quelques „plaintes que l'on fasse de la corruption „du siécle, on ne laisse pas de rencontrer „encore des amis fidéles : mais la plûpart „de ces gens d'honneur ont je ne sai quoi „de rigide, qui feroit préferer les insi„nuations d'un fourbe à une si austére fi„délité. Je remarque dans ces hommes, „qu'on appelle *solides* & *essentiels*, une „gravité qui vous importune, ou une „pesanteur qui vous ennuye. Leur bon„sens même, pour vous être utile une „fois dans vos affaires, entre mal à pro„pos tous les jours dans vos plaisirs. Ce„pendant, il faut ménager des personnes „qui vous gênent, dans la vûë que vous „pour-

(1) Le Marquis de Ruvigni, Pere du Comte de Gallway.

„ pourrez en avoir besoin; & parce qu'ils
„ ne vous tromperont pas quand vous
„ leur confierez quelque chose, ils se font
„ un droit de vous incommoder aux heu-
„ res que vous n'avez rien à leur confier.
„ La probité de Monsieur de Ruvigny,
„ aussi propre que la leur pour la con-
„ fiance, n'a rien que de facile & d'ac-
„ commodant pour la compagnie: c'est
„ un Ami sûr & agréable, dont la liaison
„ est solide; dont la familiarité est dou-
„ ce; dont la conversation est toûjours
„ sensée & toûjours satisfaisante.

„ La Prison de Monsieur le Prince a
„ fait sortir de la Cour une personne con-
„ siderable, que j'honore infiniment;
„ c'est Monsieur de LA ROCHEFOU-
„ CAULT, que son courage & sa con-
„ duite feront voir capable de toutes les
„ choses où il veut entrer. Il va trou-
„ ver de la réputation où il trouvera peu
„ d'interêt; & sa mauvaise fortune fera
„ paroître un mérite à tout le monde,
„ que la retenuë de son humeur ne lais-
„ soit connoître qu'aux plus délicats. En
„ quelque fâcheuse condition où sa desti-
„ née le réduise, vous le verrez égale-
„ ment éloigné de la foiblesse & de la

„ fauſſe fermeté; ſe poſſedant ſans crain-
„ te dans l'état le plus dangereux, mais
„ ne s'opiniâtrant pas dans une affaire
„ ruïneuſe, par l'aigreur d'un reſſenti-
„ ment, ou par quelque fierté mal-en-
„ tenduë. Dans la vie ordinaire ſon com-
„ merce eſt honnête, ſa converſation
„ juſte & polie: tout ce qu'il dit eſt bien
„ penſé; & dans ce qu'il écrit, la facili-
„ té de l'expreſſion égale la netteté de la
„ penſée. Je ne vous parle point de
„ Monſieur de Turenne; ce ſeroit trop
„ de préſomption à un particulier de
„ croire que ſes ſentimens pûſſent être
„ conſiderés parmi les témoignages pu-
„ blics, & la juſtice univerſelle que les
„ nations lui ont renduë. D'ailleurs, il
„ ne faut pas vous entretenir long-tems
„ de perſonnes éloignées, qui ne peuvent
„ contribuër en rien à vos interêts.

„ Je reviens à Monſieur de Palluau &
„ à Monſieur de Mioſſens, pour les dé-
„ peindre par des qualités qui vous ſe-
„ ront ou agréables, ou utiles. Vous
„ trouverez dans le commerce de Mon-
„ ſieur de Palluau tous les agrémens
„ imaginables; autant de ſecret & de
„ ſûreté que vous en puiſſiez deſirer.

„ N'at-

„ N'attendez pas de lui les empreſſemens
„ d'un jeune homme qui s'entête de vous
„ ſervir, & dont vous avez plus à re-
„ douter l'imprudence, qu'à deſirer la
„ chaleur. Il ſera toûjours à propos ce
„ que vous exigerez de lui, & ne man-
„ quera point aux offices que fait rendre
„ un Courtiſan délicat. Si vôtre amitié
„ eſt une fois bien liée, il s'intereſſera
„ dans vôtre conduite; plus utile pour
„ la régler par ſes conſeils, que propre à
„ pouſſer vos affaires à bout par ſa vi-
„ gueur. Je l'ai toûjours vû fort oppo-
„ ſé aux faux généreux; & pour avoir
„ tourné en ridicule l'oſtentation d'une
„ probité affectée, pluſieurs ont crû qu'il
„ étoit aſſez indifferent pour la veritable.
„ Je puis dire néanmoins que je n'ai ja-
„ mais connu en perſonne une honnêteté
„ plus naturelle; ſans fourbe, ſans arti-
„ fice, ſans fineſſe avec ſes amis; attа-
„ ché à la Cour ſans proſtitution aucune,
„ & tâchant de plaire avec une délicate-
„ ſe éloignée de toute ſorte d'adulation.
„ Une liaiſon vous ſera plus avanta-
„ geuſe pour vos affaires avec Mr. de
„ Miossens, particuliérement dans
„ une conjoncture comme celle-ci, où

 „ l'on

„ l'on devra presque tout à l'industrie. Il
„ va être admirable dans une Cour où il
„ y aura divers interêts, & beaucoup
„ d'intrigues. Il entrera d'abord avec
„ vous, esperant que vous lui ferez bon
„ à quelque chose; & si vous vivez bien
„ avec lui, il se fera un honneur parti-
„ culier de vous être bon à tout. Pour
„ peu que vous soyez soigneux, vous
„ attirerez tous ses soins; si vous êtes
„ complaisant, il sera flateur; ayez quel-
„ que tendresse, il sera plus sensible
„ qu'on ne croit, & qu'il ne pensera lui-
„ même. Alors il quitte les vûës d'in-
„ terêt, & animant son commerce de
„ toute la chaleur de l'amitié, il se char-
„ ge à la fin de vos affaires comme des
„ siennes; industrieux, ponctuel, dili-
„ gent à les poursuivre; ne comptant
„ pour rien ces offices généraux dont les
„ liaisons ordinaires s'entretiennent, il
„ ne croira pas que vous deviez être con-
„ tent de lui, & ne le sera pas lui-mê-
„ me, qu'il ne vous ait effectivement
„ servi. Le seul danger qu'il y ait, c'est
„ de choquer la délicatesse de son hu-
„ meur: un oubli, une indifference té-
„ moignée sans y penser, pourroit faire

„ naître

„ naître sérieusement la sienne: une rail-
„ lerie sur une Demoiselle qu'il aime, un
„ discours qu'il aura fait, mal pris ou
„ plaisamment tourné, lui feront des in-
„ jures sensibles; & sans proportion du
„ ressentiment à l'offense, il cherchera
„ peut-être à se vanger dans les choses
„ qui vous importent le plus. Comme
„ il n'y a personne plus capable de faire
„ valoir vos bonnes qualités, quand il
„ vous aime; il n'y en a point qui sache
„ pousser si loin vos foibles & vos dé-
„ fauts, quand il croit que vous lui don-
„ nez sujet de ne vous aimer pas. Voila
„ ce que vous avez à craindre de son hu-
„ meur: mais il n'est pas difficile de vous
„ en garentir. Pour être sûr de lui, vous
„ n'avez qu'à être sûr de vous-même;
„ & si vous avez des égards sur ce qui le
„ touche, j'ose assûrer qu'il en aura pour
„ vous encore davantage.

Pour Monsieur de Palluau, reprit Monsieur de Candale, *j'avouë que je m'accommoderois aussi bien avec lui qu'avec homme du monde; & vous m'obligerez, vous qui êtes si fort de ses amis, de le rendre plus particulierement des miens. J'estime les bonnes qualités de Monsieur de Miossens*

autant que vous. Je sai qu'on ne peut pas en avoir de meilleures; personne n'a plus d'esprit, & il l'employe aussi volontiers qu'utilement pour ses amis: mais il a tenu jusques ici un procedé si desobligeant avec moi, que je ne me résoudrai jamais à lui faire aucune avance. S'il lui prenoit envie de me rechercher, ou que vous pûssiez nous unir insensiblement avec adresse, je n'y trouverois pas moins de plaisir que d'avantage.

Moret & le Chevalier de La Vieuville avoient donné cette aversion-là à Monsieur de Candale; & il l'auroit assez prise de lui-même par un secret sentiment de gloire, qui ne pouvoit souffrir la hauteur que Monsieur de Miossens avoit avec lui en toute occasion, & à laquelle son humeur molle & paresseuse ne se donnoit pas la peine de s'opposer. Je ne prétens pas interesser par là son courage. Il en avoit veritablement; mais la facilité de son esprit & sa nonchalance, avoient un air de foiblesse, particuliérement en de petites occasions qui ne lui sembloient pas assez importantes pour troubler la douceur de son repos. Tout ce qui avoit de l'éclat excitoit sa gloire, & sa gloire lui faisoit trouver le veritable usage de son

cœur.

cœur. Je l'ai vû même aller au delà de ce qu'il se devoit, après avoir négligé des choses obscures, qui éclatoient à la fin; capable de hazarder ses Etablissemens & de se perdre lui-même, quand il voyoit sa réputation bien engagée. Il donnoit au monde trop de prise sur lui par ses négligences; & le monde pouvoit le pousser trop loin par un ridicule malicieux, qui lui faisoit perdre la moderation de son humeur, ordinairement assez douce, & toûjours moins douce que glorieuse.

Voila quelques traits du Portrait de Monsieur de CANDALE. Comme il a eu assez d'éclat dans le monde, pour laisser la curiosité de le connoître tout-à-fait, il ne sera pas hors de propos d'en donner une peinture achevée. J'ai connu peu de gens qui eussent tant de qualités differentes: mais il avoit cet avantage dans le commerce des hommes, que la nature avoit exposé en vûë celles qui plaisoient, & caché au fond de son ame ce qui pouvoit donner de l'aversion. Je n'ai jamais vû un air si noble que le sien. Toute sa Personne étoit agréable; & il faisoit tout ce qu'on pouvoit faire d'un esprit médiocre, pour la douceur de

la converſation & pour les plaiſirs. Une legere habitude le faiſoit aimer : un profond commerce ne s'entretenoit pas longtems ſans dégoût ; peu ſoigneux qu'il étoit de ménager vôtre amitié, & fort leger en la ſienne. Dans cette nonchalance pour ſes amis, les habiles gens ſe retiroient ſans éclat, & ramenoient la familiarité à une ſimple connoiſſance : les plus tendres ſe plaignoient de lui, comme d'une Maîtreſſe ingrate, dont ils ne pouvoient ſe détacher. Ainſi les agrémens de ſa Perſonne le ſoûtenoient malgré ſes défauts, & trouvoient encore des ſentimens pour eux en des ames irritées. Pour lui, il vivoit avec ſes amis, comme la plûpart des Maîtreſſes avec leurs Amans. Quelque ſervice que vous lui euſſiez rendu, il ceſſoit de vous aimer quand vous ceſſiez de lui plaire ; dégoûté comme elles d'une ancienne habitude, & ſenſible aux douceurs d'une nouvelle amitié, comme ſont les Dames aux délicates tendreſſes d'une paſſion naiſſante. Cependant il laiſſoit les vieux Engagemens ſans les rompre, & vous lui euſſiez fait de la peine de vous ſéparer tout-à-fait de lui ; l'éclat des ruptures ayant je ne ſai quelle violence

œ éloignée de son humeur. D'ailleurs il ne vouloit pas se donner l'exclusion des retours, quand vous lui aviez été ou agréable ou utile. Comme il étoit sensible aux plaisirs, & interessé dans les affaires, il revenoit à vous par vos agrémens, & vous recherchoit dans ses besoins. Il étoit fort avare & grand dépensier, aimant ce qui paroissoit dans la dépense, blessé de ce qui se consommoit pour paroître. Il étoit facile & glorieux; interessé, mais fidéle; qualités bizarrement assorties, qui se trouvoient dans un même sujet ensemble. Une de ses plus grandes peines eût été de vous tromper; & quand l'Interêt, maître ordinaire de ses mouvemens, lui faisoit manquer de parole, il étoit honteux de vous en avoir manqué, & peu content de lui, jusqu'à ce que vous eussiez oublié le tort qu'il avoit. Alors il se ranimoit d'une chaleur toute nouvelle pour vous, & se sentoit obligé secretement que vous l'eussiez reconcilié avec lui-même. Hors l'Interêt, il vous desobligeoit rarement: mais vous vous attiriez aussi peu d'offices par son amitié, que d'injures par sa haine; & c'est un assez grand sujet de plainte entre

les Amis, de n'avoir à se louer que du mal qu'on ne fait pas.

Pour ce qui regarde les Femmes, il fut assez long-tems indifferent, ou peu industrieux à se donner leurs bonnes graces. Quand il leur parût si aimable, elles connurent bien qu'il y alloit plus du leur que du sien dans sa nonchalance; & très-entenduës dans leurs interêts, elles commencerent à former des desseins sur un homme qui attendoit un peu tard à en faire sur elles. On l'aima donc, & il sût aimer à la fin. Les dernieres années de sa vie, toutes nos Dames jetterent les yeux sur lui. Les plus retirées ne laissoient pas de soûpirer en secret; les plus galantes se le disputant, aspiroient à le posseder, comme à leur meilleure fortune. Après les avoir divisées par des interêts de galanterie, il les réünit dans les larmes par sa mort. Toutes le sentirent aimé; & une tendresse commune fit bien-tôt une douleur générale. Celles qu'il avoit aimées autrefois, rappellerent leurs vieux Sentimens, & s'imaginerent de perdre encore ce qu'elles avoient déja perdu. Plusieurs qui lui étoient indifferentes, se hâtoient qu'elles ne l'auroient pas été toû-

toûjours; & se prenant à la mort d'avoir prévenu leur bonheur, elles pleuroient une personne si aimable, dont elles eussent pû être aimées. Il y en eut qui le regreterent par vanité, & on vit des inconnuës s'insinuer avec les intereſſées dans un commerce de pleurs, pour se faire quelque mérite de galanterie : mais sa véritable Maitresse (1) se rendoit illustre par l'excès de son affliction : heureuse si elle ne se fût pas consolée ! Une seule Passion fait honneur aux Dames; & je ne sai si ce n'est pas une chose plus avantageuse à leur Réputation, que de n'avoir rien aimé.

LETTRE

A Mr. LE COMTE

DE LIONNE.

JE ne sai pas bien encore le succès qu'auront tous vos soins; mais je vous puis assûrer qu'ils laissent une grande reconnoissance

(1) La Comtesse d'Olonne.

noissance à un homme très-sensible au moindre plaisir qu'il reçoit. Vôtre Maladie me touche plus par l'incommodité qu'elle vous donne, que par l'empêchement qu'elle apporte à vos sollicitations dans mon affaire. Je crains qu'elles ne soient trop pressantes à l'égard de Monsieur de Turenne, & que je ne lui devienne odieux par l'importunité que je lui cause. S'il ne m'avoit fait faire des complimens par Monsieur le Comte d'Auvergne, & par Monsieur le Comte d'Estrades, je n'aurois pas pris la liberté de lui demander ses bons offices. Je ne lui ai jamais rendu aucun service qui l'oblige à s'interesser dans mes affaires. Si je l'ai admiré toute ma vie, ç'a été pour rendre justice à ses grandes qualités, & faire honneur à mon jugement: mais je n'en ai rien attendu, comme en effet je ne devois rien prétendre. S'il a la bonté de me vouloir obliger, il me laissera beaucoup de gratitude; si je lui suis indifferent, je n'aurai aucun sujet de m'en plaindre.

Les bontés que vous me témoignez de Mr. de Lionne le Ministre, me donnent une satisfaction secrete, qui ne me laisse

pas

pas sentir le peu que j'en devrois avoir dans la situation où je me trouve. Si j'en étois pleinement persuadé, elles occuperoient toute mon attention, & me déroberoient agréablement le loisir de songer à ma mauvaise fortune. En quelque lieu que je puisse être, assûrez-le, je vous prie, qu'il aura toûjours un Serviteur bien inutile malgré moi, & aussi zélé que vous pour tout ce qui le regarde. C'est ce qui m'a paru de plus fort, pour bien exprimer mon sentiment.

Moderez les louanges excessives que vous me donnez sur mes Bagatelles. Dans le tems que vous me faites voir tant de sincérité aux choses solides & aux services effectifs, vous avez un peu moins de franchise à me dire nettement ce que vous pensez de ce que je vous envoye. Je vous pourrois dire avec plus de raison, que vôtre Lettre est la mieux écrite que j'aye vûë de ma vie ; mais je crains de vous décrier par-là dans un pays délicat, où l'on ne sauroit beaucoup & fort bien écrire, sans passer pour un Pédant, ou pour un Auteur.

Vôtre ANDROMAQUE est fort belle: trois de mes amis m'en ont envoyé

trois par la poste, sans considerer l'économie nécessaire dans une République. Je ne regarde point à l'argent; mais si les Bourguemestres savoient cette dissipation, ils me chasseroient de Hollande, comme un homme capable de corrompre leurs Citoyens. Vous savez ce que c'est qu'un Etat populaire quand vous m'exemtez de ces dépenses, dont vous chargez très-judicieusement Monsieur l'Ambassadeur (1), à qui il sied très-bien de répandre son argent pour l'honneur de son maître, & pour la dignité de la couronne. Néanmoins, comme toutes ces choses-là s'impriment à Amsterdam huit ou dix jours après qu'elles ont paru en France, je ne voudrois pas coûter à Monsieur l'Ambassadeur des ports si considerables trop souvent. Ceux qui m'ont envoyé ANDROMAQUE, m'en ont demandé mon sentiment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a semblé très-belle: mais je croi qu'on peut aller plus loin dans les Passions, & qu'il y a encore quelque chose de plus profond dans les Sentimens, que ce qui s'y trouve. Ce qui doit être tendre n'est que

(1) Mr. le Comte d'Estrades Ambassadeur à la Haye.

que doux, & ce qui doit exciter de la pitié, ne donne que de la tendresse. Cependant, à tout prendre, Racine doit avoir plus de réputation qu'aucun autre, après Corneille.

AU MEME.

S'Il étoit bien vrai que Monsieur de Lionne le Ministre agréât, comme vous dites, ces petits Ouvrages que je vous ai adressés; le plaisir de toucher un goût aussi délicat que le sien, effaceroit aisément le chagrin de ma Disgrace; & je me tiendrois obligé au malheur de mon Exil, où, manque de divertissemens, je m'occupe à des Bagatelles de cette nature-là. S'il n'est pas satisfait de la peinture que j'ai fait de ses belles qualités, qu'il s'en prenne à son mérite, que je n'ai pû assez heureusement exprimer. Pourquoi est-il si habile & si honnête-homme? J'aime mieux lui voir plus de capacité & de délicatesse que je ne lui en donne, que de le faire plus capable & plus délicat que je ne le trouverois. Il lui arrive la même chose

choſe qu'à ces femmes trop belles, qui laiſſent toûjours quelque choſe à déſirer dans leurs Portraits. Elles doivent être ravies de ruïner la réputation de tous les Peintres.

Madame Bourneau m'a fait un très-méchant tour d'avoir montré un Sentiment confus que je lui avois envoyé ſur l'ALEXANDRE. C'eſt une femme que j'ai fort vûë en Angleterre, & qui a l'eſprit très-bien fait. Elle m'envoya cette piéce de Racine, avec priere de lui en écrire mon jugement : je ne me donnai pas le loiſir de bien lire ſa Tragédie, & je lui écrivis en hâte ce que j'en penſois; la priant, autant qu'il m'étoit poſſible, de ne point montrer ma Lettre. Moins religieuſe que vous à ſe gouverner ſelon les ſentimens de ſes amis, il ſe trouve qu'elle l'a montrée à tout le monde, & qu'elle m'attire aujourd'hui l'embarras que vous me mandez. Je hai extrémement de voir mon nom courir par le monde preſque en toutes choſes, & particuliérement en celles de cette nature. Je ne connois point Racine; c'eſt un fort bel-eſprit que je voudrois ſervir; & ſes plus grands ennemis ne pourroient pas

faire

faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. Cependant, Monsieur, s'il n'y a pas moyen d'empêcher que ces petites Piéces ramassées ne s'impriment, comme vous me le mandez, je vous prie que mon nom n'y soit pas. Il vaut mieux qu'elles soient imprimées comme vous les avez, & le plus correctement qu'il est possible, que dans le desordre où elles passent de main en main jusqu'à celles d'un Imprimeur.

Je ne vous recommande point de donner à personne cette Justification détournée de ce que je fis à Saint Jean de Luz (1): vous en connoissez les raisons aussi bien que moi. J'ai prétendu louër celui qui regne, mais je ne sai pas si on veut de mes louanges; vous ne donnerez pas aussi le petit Portrait que vous ne copiâtes pas tout à fait. Du reste tout est à vous, vous en userez comme il vous plaira. Vous m'obligeriez pourtant d'employer toute vôtre industrie pour empêcher que rien du tout ne s'imprimât.

(1) Voyez la LETTRE de Mr. de St. Evremond *à Mr. le Marquis de Lionne*, dans la VIE de Mr. de St. Evremond, sur l'année 1667.

mât. En cas que vous ne le puissiez pas, vous en userez de la maniere qui vous semblera la meilleure.

Vos Lettres sont si polies & si délicates, que les Imprimeurs de ce pays-ci aussi empressés que ceux de France, ne manqueroient pas de me les demander, s'ils savoient que j'eusse quelque chose d'aussi bien fait & d'aussi poli. Dans la verité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites, ni si bien agir dans l'interêt de vos amis. Quelque envie que j'aye de revoir la France, je ne voudrois pas être retourné avant que de vous avoir connu, autant par la rareté de trouver un ami si soigneux & si passionné, que par la douceur du commerce. Pour les louanges d'ATTILA, vous les rendez plus ingénieuses que je n'ai prétendu. La verité est, que la piéce est moins propre au goût de vôtre Cour, qu'à celui de l'Antiquité; mais elle me semble très-belle. Voila bien des bagatelles dont je me dispenserois, si la confiance d'une amitié fort étroite n'admettoit dans le commerce jusqu'aux moindres choses.

AU

A U M E M E.

J'APPRÉHENDE avec raiſon que la continuation de nôtre commerce ne vous devienne odieuſe par celle de mes Diſgraces. C'eſt ce qui m'obligera de prendre beaucoup ſur ma propre ſatisfaction à l'avenir, pour ne pas abuſer d'un zéle auſſi ardent que le vôtre. La diſcretion eſt une vertu que l'on doit pratiquer parmi ſes vrais amis, & j'ai trop d'interêt de vous conſerver, pour ne m'en pas ſervir avec circonſpection. Si j'oſois vous découvrir mon ame en cet endroit, vous la verriez pénétrée des bontés du plus deſintereſſé de tous les amis du monde; rien ne me ſoûtenant dans vôtre cœur que vôtre pure généroſité. C'eſt ce qui m'a fait croire que vous voulez donner un exemple à la poſtérité, pour la deſeſperer de ne pouvoir pas vous imiter. Enfin je m'examine de tous les côtés, & je ne voi rien en moi qui ne juſtifie le dégoût que l'on devroit avoir de ma perſonne. Les réflexions me ſeroient très-fâcheuſes, ſi elles n'étoient adoucies par le ſouvenir d'une

d'une perſonne pour qui j'ai les adorations qu'un mérite ſi accompli lui attire généralement de tout le monde.

Mais ne faiſons pas ſouffrir plus longtems une modeſtie auſſi délicate que la vôtre, & paſſons au Sentiment que vous me demandez de BRITANNICUS (1). Je l'ai lû avec aſſez d'attention pour y remarquer de belles choſes. Il paſſe, à mon ſens, l'ALEXANDRE & l'ANDROMAQUE: les Vers en ſont plus magnifiques; & je ne ſerois pas étonné qu'on y trouvât du ſublime. Cependant je déplore le malheur de cet Auteur d'avoir ſi dignement travaillé ſur un ſujet qui ne peut ſouffrir une Repréſentation agréable. En effet l'idée de Narciſſe, d'Agrippine, & de Néron; l'idée, dis-je, ſi noire & ſi horrible qu'on ſe fait de leurs crimes, ne ſauroit s'effacer de la mémoire du Spectateur; & quelques efforts qu'il faſſe pour ſe défaire de la penſée de leurs Cruautés, l'horreur qu'il s'en forme détruit en quelque maniere la Piéce.

LET-

(1) Tragédie de Racine.

LETTRE
DE
Mr. CORNEILLE
A
Mr. DE St. EVREMOND,

Pour le remercier des louanges qu'il lui avoit données dans la Dissertation sur l'Alexandre de Racine.

Monsieur,

L'Obligation que je vous ai, est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement; & dans la confusion où j'en suis, je m'obstinerois encore dans le silence, si je n'avois peur qu'il ne passât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les suffrages de l'importance du vôtre, nous doivent toûjours être très-

pré-

précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de vôtre estime, en un tems où il semble qu'il y ait un Parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soûtenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu; & vous me consolez glorieusement de la délicatesse de nôtre Siécle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'Antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme, qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous: aussi je vous avouë après cela, que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens, & de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtemens qu'on avoit pour les anciens Héros refondus à nôtre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajoûter ici, que vous m'avez pris par mon foible, & que ma Sophonisbe, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de la mienne? Que vous flâtez agréablement mes sentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'Amour doit avoir dans

les

les belles Tragédies, & la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres, ces Caractéres de leur tems, de leur nation, & de leur humeur ! J'ai crû jusques ici que l'Amour étoit une passion trop chargée de foiblesse, pour être la dominante dans une Piéce héroïque: j'aime qu'elle y serve d'ornement, & non pas de corps; & que les grandes ames ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux & nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, & me dire toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïssant Serviteur, CORNEILLE.

RE-

REPONSE

DE Mr.

DE St. EVREMOND

A

Mr. CORNEILLE.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnoissant homme du monde d'une grace qu'on vous feroit, puis que vous vous sentez obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier

(1) Benjamin Johnson, célébre Poëte Anglois, fleurissoit sous les regnes de la Reine Elizabeth, de Jaques I, & de Charles I. Comme il étoit versé dans la lecture des Anciens, il en profita habilement, & donna au Théatre Anglois une forme & une regularité qu'il n'avoit point eu jusqu'alors. Il a fait des Tragedies, comme le Se'jan & le Catilina, qui ont eu l'aprobation des Connoisseurs. On estime infiniment ses Comedies; particulierement celles qui ont pour titre, Vilpone, ou le Renard; l'Alchymiste; la Foire de la St. Barthelemy; & la Fem-

cier tous ceux qui ont les mêmes sentimens que moi de vos Ouvrages, vous devriez des remercimens à tous ceux qui s'y connoissent. Je vous puis répondre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre en Angleterre & en Hollande. Les Anglois, assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion souvent bien fondée, & croyent faire honneur à leur Ben. Johnson (1) de le nommer LE CORNEILLE D'ANGLETERRE. Monsieur Waller, un des plus beaux esprits du siécle, attend toûjours vos Piéces nouvelles, & ne manque pas d'en traduire un Acte ou deux en vers Anglois, pour sa satisfaction particuliere (2). Vous êtes le

FEMME QUI NE PARLE POINT. Mr. de St. Evremond étoit charmé de cette derniere Piece. Ben. Johnson, mourut en 1637, âgé de 63 ans. Il est enterré dans l'Abbaye de Westminster, où pour toute Epitaphe on s'est contenté de mettre ces paroles sur sa tombe : O RARE BEN. JOHNSON!

(2) Mr. Waller a travaillé à la traduction Angloise du *Pompée* de Corneille, conjointement avec Charles Sackville, Comte de Dorset, un des plus beaux esprits d'Angleterre, mort en 1706. C'est tout ce qui nous reste de ses traductions de Corneille.

le seul de nôtre nation, dont les sentimens ayent l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en France: il n'y a que vous, dit-il, de tous les François qui sache penser. Monsieur Vossius, le plus grand admirateur de la Grece, qui ne sauroit souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs, vous préfere à Sophocle & à Euripide.

Après des suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que vôtre Réputation est attaquée en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des Modes, qui commencent à s'établir chez les Etrangers, quand elles se passent à Paris? Je ne m'étonnerois point qu'on prît quelque dégoût pour les vieux Héros, quand on en voit un jeune qui efface toute leur gloire: mais si on se plaît encore à les voir représenter sur nos Théatres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous? Je croi que l'influence du mauvais goût s'en va passer; & la premiere Piéce que vous donnerez au public, fera voir par le retour de ses Applaudissemens le recouvrement du bon-sens, & le rétablissement de la raison.

Je

Je ne finirai pas ſans vous rendre graces très-humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des loüanges que vous donnez à mon Jugement : mais comme il s'occupe le plus ſouvent à bien connoître la beauté de vos Ouvrages, je confonds nos interêts ; & me laiſſe aller avec plaiſir à une vanité mêlée avec la juſtice que je vous rends.

LETTRE

A

Mr. LE COMTE

DE LIONNE.

VOTRE impatience de mon Retour augmente la mienne, pour avoir le plaiſir de vous revoir : mais vous ne ſauriez m'ôter tout à fait la crainte, que des ſollicitations trop vives auprès de Monſieur de Lionne le Miniſtre, ne vous rendent moins agréable, & mes interêts importuns Je dois être aſſez équitable pour ménager ſa bonne volonté, & croire que

les grandes affaires dont il eſt chargé tous les jours, ont quelque choſe de plus preſſant que les miennes. Vôtre activité pour vos amis me donne ce ſoupçon-là: mais il ne me dure pas long-tems; vôtre adreſſe me raſſûre, & me perſuade que vous prendrez toûjours vôtre tems fort à propos. J'euſſe été bien fâché que la Comparaiſon de Monſieur le Prince, la Lettre détournée, & le Portrait de ***, ſe fuſſent trouvez en la diſpoſition de Mr. Barbin (1). Pour tout le reſte, il eſt devenu vôtre par vôtre larcin, pourvû que mon nom n'y paroiſſe point, & que je n'y contribuë en rien: ainſi la choſe & les manieres dépendent de vous. Vous êtes trop raiſonnable pour être auſſi piqué que vous ſemblez l'être, de ce que je vous écrivis ſur les Imprimeurs de Hollande. Je n'ai eu autre deſſein que de vous faire voir combien j'eſtime la délicateſſe d'un ſtile auſſi poli que le vôtre. Dans la verité,

(1) Libraire de Paris.

(2) François Baron de Liſola, étoit de Bezançon. Il ſe mit au ſervice de l'Empereur, qui l'employa dans diverſes Ambaſſades, où il ſe fit connoître d'une maniere très-avantageuſe. Pendant la Guerre de Flandre, la Garniſon de Liſle ayant inter-

rité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites.

Le nouvel Ecrit de Lisola (2) a été imprimé à Bruxelles: il n'en est venu ici que sept ou huit exemplaires. Un de mes amis me le lut, & ne me le voulut pas laisser. C'est une suite des Remarques sur la Lettre de Monsieur de Lionne le Ministre, où il tâche de prouver que toutes les avances qu'on fait à Paris pour la Paix, sont des amusemens & des artifices pour empêcher l'Angleterre & la Hollande de s'opposer à la Conquête des Pays-Bas. Il maintient que le dessein d'attaquer la Franche-Comté, & celui de faire la Paix, étoient incompatibles; tirant des conséquences de tout. Dans ses Remarques, il y a des choses très-spirituelles; mais il y a trop de railleries pour une matiere si importante. Les Espagnols ne sauroient s'empêcher d'accepter l'alternative; l'Angleterre & la Hollande sont

intercepté une LETTRE que Mr. de Lionne écrivoit au Roi; Mr. de Lisola publia des REMARQUES sur cette Lettre. Il écrivit encore quelques autres Ouvrages contre la France. Voyez le DICTIONAIRE de Mr. Bayle, à l'Article LISOLA.

ſont maîtreſſes de la Paix ; mais le Marquis de Caſtel Rodrigue (1) ne ſouhaite rien tant que la continuation de la Guerre, qui mettra les Hollandois & les Anglois dans ſon parti. On ſouhaite fort la paix ici, & on ne néglige rien qui puiſſe regarder la guerre.

Je ſuis fort obligé à Monſieur Corneille de l'honneur qu'il me fait. Sa Lettre eſt admirable, & je ne ſai s'il écrit mieux en vers qu'en proſe. Je vous ſupplie de lui rendre ma Réponſe, & de l'aſſûrer que perſonne au monde n'a tant d'eſtime pour tout ce qui vient de lui, que moi. Je n'ai lû ni l'AMPHITRYON (2), ni LAODICE (3) ; mais en jettant les yeux par hazard ſur LAODICE, les vers m'y ont arrêté plus que je ne penſois. Je vous prie de remercier l'Auteur pour moi, de la bonté qu'il a euë de m'envoyer ſa Piéce : je la lirai avec grand ſoin, & avec autant de plaiſir aſſûrément. Vous n'aurez point de complimens pour vôtre particulier ; les amitiés bien établies rejettent tout ce qui peut ſentir la cérémonie.

Depuis

(1) Gouverneur des Pays-Bas.
(2) Comédie de Moliere.
(3) Tragédie de Corneille le Jeune.

Depuis vôtre Lettre écrite, j'ai lû un Acte de LAODICE qui m'a semblé fort beau.

Moliere surpasse Plaute dans son AMPHITRYON, aussi bien que Terence dans ses autres Piéces.

AU MEME.

RIen n'est si doux en amitié, aussi bien qu'en amour que l'expression d'une véritable tendresse; & on ne sauroit mieux la témoigner, qu'en prenant part au malheur de ceux qu'on aime. Vôtre déplaisir du mauvais succès de mon affaire, emporte la moitié du mien, & me met en état de pouvoir supporter doucement ce qui m'en reste. Je n'avois rien sû de tout ce que vous m'écrivez, aucun de mes amis n'ayant voulu me faire savoir, non plus que vous, une chose assez fâcheuse: mais cette discretion, toute obligeante qu'elle est, me laisse deviner, qu'ils ont mauvaise opinion de ma constance. Sept années entieres de Malheurs ont dû me faire une habitude à

souffrir, si elles n'ont pû me former une vertu à résister. Pour finir un discours moral, impertinent à celui qui le fait, & trop austére pour celui qu'on entretient, je vous dirai en peu de mots, que j'aurois bien souhaité de revoir le plus agréable Pays que je connoisse, & quelques amis aussi chers pour le témoignage de leur amitié, que par la consideration de leur mérite. Cependant il ne faut pas se desesperer pour vivre chez une Nation où les agrémens sont rares. Je me contente de l'indolence, quand il se faut passer des plaisirs: j'avois encore cinq ou six années à aimer la Comédie, la Musique, la bonne-chere; & il faut se repaître de Police, d'Ordre, d'Economie, & se faire un amusement languissant à considerer des vertus Hollandoises peu animées. Vous m'obligerez de rendre mille graces très-humbles à Monsieur de Lionne le Ministre, de la bonté qu'il a euë pour moi. Je suis un serviteur si inutile, que je n'oserois même parler de reconnoissance; mais je n'en suis pas moins sensible à l'obligation. Vous m'obligerez aussi de m'écrire de l'état de mon affaire, & ce qui a été répondu. Vôtre Lettre sera

assû-

assûrément tenuë dans le paquet de Monsieur d'Estrades quand il sera ici. Pour les airs, & ce qu'il y a de nouveau, je ne lui veux pas coûter tant de ports: mais ne m'envoyez rien qui ne vous ait fort plû, soit en Musique, soit en autre chose. Pour ces Bagatelles, où je me suis amusé quelquefois, je n'ai rien que la moitié d'un Discours qui est encore tout brouillé. Il y a une année qu'il me prit envie de traiter *l'Interêt sale & vilain: la Vertu toute pure: & le Sentiment d'un homme du monde, qui fait le tempérament, & qui tire de l'un & de l'autre, ce qui doit entrer dans le commerce.* J'avois laissé ces Papiers en Angleterre que j'ai trouvé perdus, à la reserve de quelques périodes du dernier Ecrit. Je tâcherai de les rajuster; mais comme elles ont trop de liaison avec les autres qui sont perdus, je ne crois pas que cela puisse être fort bien.

L'INTERET

Dans les Perſonnes tout-à-fait corrompuës.

Le Corrompu parle.

J'Ai paſſé, Meſſieurs, par toutes les Conditions; & après une exacte réflexion ſur la vie, je ne trouve que deux choſes qui puiſſent occuper ſolidement un homme ſage; le ſoin d'aquerir & celui de conſerver. L'*Honneur* n'eſt qu'un entêtement de jeunes gens: c'eſt par là qu'on commence ſa Réputation quand on eſt fou, & on la finit par ce qu'on appelle *Corruption*, ſi-tôt qu'on eſt ſage.

Quant à moi, je n'eus jamais l'eſprit gâté de chiméres. *Devoir*, *Amitié*, *Gratitude*, *Obligation*, & le reſte de ces erreurs qui ſont les liens des ſots & des foibles, ne m'ont pas gêné un moment en toute ma vie. La nature me fit naître avec le vrai génie de l'Interêt, que j'ai cultivé par l'étude, & fortifié par l'expérien-

périence. L'avidité, qui fait le même effet pour le bien, que l'ambition pour la puiſſance, m'a élevé aux grands profits, ſans me faire tomber dans la nonchalance des petits gains.

On gagne en cent façons differentes, qui ſont autant de fruits differens de nôtre induſtrie. Il ſeroit difficile d'en faire bien le détail: mais on ne ſe trompera jamais ſi on tient pour Maxime principale, de *préferer l'Utile à l'Honnête*. S'attacher à l'Utile, c'eſt ſuivre le deſſein de la nature, qui par un ſecret inſtinct nous porte à ce qui nous convient, & nous oblige de ramener tout à nous-mêmes. L'*Honneur* eſt un devoir imaginaire, qui pour la conſideration d'autrui, nous fait abſtenir des biens que nous pourrions avoir, ou nous défaire de ceux que nous devrions garder.

Pour ce qui touche la conſervation, n'eſt-il pas juſte de ménager avec ſoin, ce qu'on a ſû amaſſer avec peine? Tant que nous aurons de l'Argent dans nos coffres, nous aurons des amis & des ſerviteurs aſſûrés (1): ſi nous l'épuiſons par une vaine libéralité, nous ne ferons

(1) Penſée de Machiavel.

que laiſſer aux hommes la liberté d'être ingrats, perdant ce qui les attire à nous ſûrement, pour les rattacher à eux-mêmes. Il eſt peu de perſonnes reconnoiſſantes; & quand nous pourrions en rencontrer, il eſt certain que le prix de la gratitude approche rarement de celui du bienfait.

Il y a une choſe de grand uſage, que j'ai heureuſement pratiquée; c'eſt, Meſſieurs, de promettre toûjours, & de ne donner preſque jamais. On tire plus de ſervices par les promeſſes que par les préſens; car les hommes ſe mettent en état de mériter ce qu'ils eſpérent de nous: mais ils ne ſavent gré qu'à eux-mêmes de ce qu'ils reçoivent; ils le font paſſer pour une recompenſe de leurs peines, ou pour un effet de leur induſtrie. Encore parmi les Ingrats, ceux-ci me paroiſſent le moins à craindre, parce qu'ils nous détrompent auſſi-tôt & ne ſauroient nous coûter qu'un ſeul bienfait.

Vous en trouverez de beaucoup plus dangereux, qui nous prêchent le bien qu'on leur fait, juſqu'à importuner tout le monde. Ils ont toûjours le nom de leur Bienfacteur dans la bouche, & ſon

Por-

Portrait dans leur chambre ; mais qu'arrive-t-il de ce vain appareil de Reconnoissance? Ils s'en forment un titre pour une nouvelle prétention ; & tandis que vous les croyez occupés à reconnoître la grace qu'ils ont reçûë, ils croyent s'être rendus dignes d'une autre, qu'ils ne manquent pas de demander. Belle subtilité de nos jours, d'avoir tourné la gratitude du côté de l'avenir, elle qui n'avoit été jusqu'ici que le ressentiment d'une obligation passée!

Comme vous avez à vivre avec des gens qui font des desseins sur vous, c'est à vous à prendre des précautions contre eux ; & au lieu de vouloir démêler les bonnes & les mauvaises intentions par la délicatesse du discernement, je trouve à propos de s'en garentir par une défiance générale de tous les hommes. Cependant, pour ne laisser pas établir un mécontentement universel qui vous feroit abandonner de tout le monde, il sera bon de paroître desintéressé quelquefois, par un secret dessein d'interêt ; il sera bon de donner au Public certaines actions de franchise apparente, mais en effet concertées, & de contraindre vôtre naturel à faire une grace

auſſi noblement, que ſi elle partoit d'une veritable inclination. Par là vous ferez oublier les dégoûts du paſſé, & laiſſez en vûë des agrémens pour l'avenir.

Mais dans ces rares occaſions, le ſecret eſt de choiſir un Mérite bien reconnu, ou l'un de ces ſujets agréables qui plaiſent à tous les hommes: par cette eſtime ou cette amitié univerſelle, chacun ſottement ſe croit obligé d'un bien qui n'eſt reçû que d'un ſeul. Après l'éclat d'une ſi belle action, laiſſez repoſer le monde dans l'opinion de vôtre généroſité, & prenez plaiſir quelque tems à joüir de l'adulation des flateurs, & de l'approbation des mauvais juges.

Comme vous aurez excité par là des deſirs, & laiſſé concevoir des eſperances, tous ceux qui penſent avoir quelque mérite, tâcheront de le faire valoir auprès de vous. Vos Ennemis chercheront des voyes ſecrettes de ſe raccommoder, pour n'avoir pas l'excluſion de vos bienfaits. Vos Amis animés d'un nouveau zéle, s'efforceront de les mériter; & les perſonnes qui vous ſont particuliérement attachées, redoubleront leurs ſoins & leur aſſiduité dans les fonctions de leurs charges.

Alors,

Alors, voyant tout le monde bien réüni sur vos louanges, vous reprendrez insensiblement vos manieres accoûtumées. Vôtre commerce deviendra plus difficile: vous voir, ne sera pas une petite grace; vous parler, en sera une plus grande: les rides de vôtre visage rebuteront les fâcheux, & vos agrémens satisferont les malhabiles: vôtre familiarité, quelque ingrate qu'elle soit, sera ménagée comme une faveur précieuse; & pour achever ce Discours en peu de mots, vous mettrez en usage toutes les choses vaines pour les autres, & prendrez sagement toutes les solides pour vous.

LA VERTU TROP RIGIDE.

Le Vertueux parle.

J'Ai passé comme vous par toutes les Conditions, & après une exacte reflexion sur la vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse; la moderation

ration de ſes deſirs, & le bon uſage de ſa fortune.

Ceux à qui la raiſon donne le repos que nous ôte la fantaiſie, vivent exemts de beaucoup de maux, & ſont en état de goûter les biens les plus veritables. Un homme élevé aux Grandeurs, qui fait trouver aux autres leur fortune dans la ſienne, joint un grand mérite à un grand bonheur; & il n'eſt pas plus heureux par le bien qu'il poſſede, que par celui qu'il fait faire: mais qui, comme vous, cherche ſon Interêt avec tout le monde, & ne peut ſouffrir que perſonne le trouve avec lui, celui-là ſe rend indigne de toute Société: il devroit être banni du commerce de tous les hommes.

Cependant, quelque mauvaiſe opinion que j'aye de vous, il me ſemble qu'il y a de la vanité dans la confeſſion de vos vices. La nature n'a pas laiſſé en vôtre pouvoir d'être auſſi méchant que vous voulez l'être. On n'eſt pas tout-à-fait Ingrat impunément; on ne trahit point ſans remors; on n'eſt pas ſi avide du bien d'autrui, ni ſi avare du ſien ſans quelque honte. Et quand vous auriez compoſé avec vous-même, exemts de combats intérieurs

& d'agitations secretes, il vous reste encore à compter avec le monde, dont vous aurez à essuyer des reproches importuns, & des accusations fâcheuses.

Pour ce génie d'Interêt dont vous nous parlez, c'est ce qui vous rend mépriſable: car on trouve d'illustres scelerats; mais il ne fut jamais d'illustre avare. La grandeur de l'ame ne peut compâtir avec les ordures de l'avarice. D'ailleurs qu'y a-t-il de plus injuste, que d'attirer à soi tout ce qui fait le commerce & la commodité du genre humain, pour ne l'employer à aucun usage? C'est entretenir le crime, & dérober au public par un vol continuel, ce qu'on a tiré une fois des particuliers.

Ceux qui prennent avec violence, pour répandre avec profusion, sont beaucoup plus excusables. Leur dépense est comme une espece de restitution: les dépouillés semblent rentrer en quelque part de leur bien, quand la magnificence expose à leurs yeux ce que la force avoit arraché de leurs mains. Si la mauvaise réputation vous est indifferente; si l'injustice ne vous touche point, ayez au moins quelque consideration pour vôtre repos.

Depuis que l'Argent s'est rendu maître de

de vos desirs; qu'il soit chez vous, ou qu'il soit ailleurs, il fait également vôtre peine: ce que vous manquez à gagner, vous afflige; ce que vous possedez, vous inquiete; ce que vous n'avez plus, vous tourmente: & comme il n'y a rien de si agréable que d'avoir du bien & de s'en servir, il n'y a rien de si malheureux que d'être avide & trop ménager tout ensemble.

J'avouë que vôtre Discours sur les Ingrats n'est pas moins ingénieux que veritable: mais on peut dire que cette délicatesse vous vient plus de vos observations que de vôtre expérience. Vos grandes précautions contre l'ingratitude, marquent moins de haine pour elle, que d'aversion pour la générosité; & véritablement vous ne fuyez pas moins les reconnoissants que les ingrats. Les uns & les autres reçoivent des graces, & vôtre intention est de n'en point faire. Capable de pardonner les injures qu'on vous fait, vous êtes irréconciliable lors que vous avez fait un plaisir, s'il ne vous en attire un autre plus considerable.

Puis que je me suis engagé insensiblement en cette matiere des bienfaits, je la veux

veux pouſſer encore davantage. Il y a des hommes de l'humeur du Cardinal Ximenès, qui n'accordent jamais ce qu'on leur demande, pour n'être pas prévenus, diſent-ils, dans leurs deſſeins, ni troublés dans l'ordre du bien qu'ils veulent faire. Il y a des hommes jaloux de l'honneur de leurs mouvemens, qui refuſent tout aux inſpirations des autres. Cela peut venir quelquefois d'un bon principe, & ſe rencontrer en des ames fort élevées: mais le plus ſouvent ce ſont jalouſies malhonnêtes & fauſſes délicateſſes d'honneur, que produit une veritable répugnance à faire des graces.

Permettons aux miſerables de s'expliquer à nous dans leurs beſoins, puis que nous ne ſongeons pas à eux dans nôtre abondance. N'ayons pas honte de devoir à autrui la penſée d'une bonne action, & laiſſons toutes les avenuës libres à ceux qui nous conſeillent de bien faire.

Cependant, nous croirions être gouvernés, ſi nous ne nous rendions difficiles à la perſuaſion du bien, tandis que nous nous penſons bien maîtres de nous, dans la crédulité la plus grande que nous puiſſions avoir pour le mal. Chacun craint l'aſ-

l'ascendant de ses amis, s'ils veulent rendre un bon office auprès de lui ; chacun prend pour des ouvertures de cœur & des témoignages d'amitié, le secret d'une imposture, & l'artifice des mauvaises impressions qu'on lui donne. C'est-là pourtant que la précaution est honnête ; c'est-là qu'on peut être sur ses gardes avec jalousie ; c'est-là qu'il faut se défendre des insinuations délicates, qui nous conduisent insensiblement à mal faire.

Mais pour quitter des discours trop généraux, que vous sert de menager si finement la liberté de vous voir & de vous parler ? A quoi bon ce grand art qui regle tous les plis de vôtre visage, qui gouverne vos *Agrémens* & vos *Rides ?* Donner à propos, & refuser avec raison, seroit plus utile pour les autres & plus commode pour vous. C'est un petit mérite que de faire le fin avec des gens qui sont dans vôtre dépendance. Vous pensez montrer la subtilité de vôtre esprit, & vous ne faites voir que la malice de vôtre naturel.

Cette industrie que vous employez à trouver des *choses vaines pour les autres*, est vaine elle-même pour vous. Chaque jour vous apporte des Richesses, & chaque

que jour vous en retranche l'uſage ; vos biens augmentent, & vos ſens qui en doivent jouïr, diminuent. Vous gagnez des choſes étrangeres, & vous vous perdez vous-même. Que devient donc cette naiſſance ſi heureuſe ? Quelle utilité de ce beau génie d'interêt ? Vous paſſez vôtre vie parmi des Tréſors ſuperflus, dont l'avarice ne vous laiſſe pas la diſpoſition, & dont la nature vous empêche la jouïſſance. Malheureuſe fortune qui ne regarde ni vous ni les autres, que par l'inquiétude de vos ſoins, & par le chagrin de leur envie!

SENTIMENT

D'un honnête & habile Courtiſan, ſur cette Vertu rigide, *& ce* ſale Interêt.

JE ſuis fâché, Monſieur, qu'une Vertu trop ſévére vous anime ſi fort contre le Vice. Ayez plus d'indulgence pour les vicieux, ou du moins un peu plus de délicateſſe dans la maniere de vos corrections.

Je

Je ſai que la Raiſon nous a été donnée pour régler nos mœurs: mais la Raiſon autrefois rude & auſtére, s'eſt civiliſée avec le tems; elle ne conſerve aujourd'hui preſque rien de ſon ancienne rigidité. Il lui a falu de l'auſtérité pour établir des loix, qui puſſent empêcher les outrages & les violences: elle s'eſt adoucie pour introduire l'honnêteté dans le commerce des hommes, elle eſt devenuë délicate & curieuſe dans la recherche des Plaiſirs; pour rendre la vie auſſi agréable qu'on avoit tâché de la rendre ſûre & honnête. Ainſi, Monſieur, il faut oublier un tems, où c'étoit aſſez d'être ſévére, pour être crû vertueux; puis que la Politeſſe, la Galanterie, la Science des Voluptés, ſont une partie du mérite préſentement.

Pour la haine des méchantes actions, elle doit durer autant que le monde: mais trouvez bon que les Délicats nomment Plaiſir, ce que les gens rudes & groſſiers ont nommé Vice, & ne compoſez pas vôtre Vertu de vieux ſentimens qu'un naturel ſauvage avoit inſpiré aux premiers hommes.

Il me ſemble que vous débutez mal avec des Courtiſans, de leur prêcher ſans ceſſe

la

la moderation de leurs desirs, eux qui font de leur ambition leur plus grand mérite. Vous pourriez peut-être leur inspirer le dégoût du monde: mais de les réduire dans la Cour à régler si justement leurs prétensions; c'est ce qu'il ne faut pas entreprendre. On peut quasi se passer de tout éloigné d'elle: il est difficile quand on y vit, de ne pas desirer beaucoup, & mal-honnête de se borner aisément à peu de chose.

Parmi tant d'interêts differens, où se rencontre le vôtre, c'est avec peine que l'ambition & la vertu se concilient. On doit louër la délicatesse de ceux qui trouvent moyen de les accommoder ensemble: il faut se contenter quelquefois du bien, qui n'est pas entier, & tantôt se satisfaire du moindre mal: il ne faut pas exiger une probité scrupuleuse, ni crier que tout est perdu dans une médiocre corruption.

Les Dieux, dit quelqu'un, *n'ont jamais fait un plus beau préſent aux hommes que l'Ame du dernier Caton; mais ils se tromperent au tems qu'ils voulurent la donner:* sa Vertu qui eût été admirable dans les commencemens de la République, fut ruïneuse sur ses fins, pour être trop pure & trop nette. Ce juste Caton qui pouvoit

sauver

sauver sa Patrie, s'il se fût contenté de rendre ses Citoyens moins méchans ; la perdit, & se perdit lui-même, pour en vouloir faire inutilement des gens de bien. Une Probité moins entiere, qui se fût accommodée aux vices de quelques particuliers, eût empêché l'oppression générale : il faloit souffrir la puissance, pour éviter la tyrannie, & par là on eût conservé la République, à la verité corrompuë, mais toûjours République.

Ainsi, Monsieur, ne regardons pas tant le monde comme il doit être, qu'on ne le puisse souffrir comme il est : que cette indulgence néanmoins ne soit pas pour nous. Cherchons des temperamens pour les autres, & soyons sévéres pour nous-mêmes : ennemis du vice en nos propres consciences, n'ayons pas horreur des vicieux, pour ne pas rendre les hommes nos ennemis.

Car à quoi songez-vous de parler des Avares & des Ingrats comme de monstres qui vous effrayent ? Je sai que l'Ingratitude & l'Avarice sont de fort vilaines qualités : mais puis qu'elles sont si communes dans le monde, ou resolvez-vous de les souffrir, ou sauvez-vous dans la solitude ; & portez dans une retraite cette vertu, qui

qui aura fait haïr vôtre perſonne dans une Cour.

Si vous voulez corriger les ingrats, inſpirez aux Grands un meilleur choix pour des perſonnes reconnoiſſantes. Quand on les verra plus délicats, & plus ſoigneux dans la diſtribution de leurs Graces, les perſonnes obligées ſe feront une étude particuliére de reconnoître ces bienfaits. S'il vous prend envie de changer l'humeur d'un Avare, ne croyez pas en venir à bout par de beaux diſcours, toute la morale y ſeroit employée ſans aucun effet : propoſez-lui des fortunes conſiderables qui ſe font par la dépenſe, inſinuez le mépris où fait tomber une économie ſordide, parlez de l'avantage que prennent ſur lui les perſonnes de ſa condition, par un honnête uſage de leur bien ; & pour le guérir d'un ſale interêt, n'oubliez jamais de lui en mettre devant les yeux un autre honorable.

Repréſentez à vôtre artificieux Intereſſé, que toutes ſes machines feront leur effet contre lui-même. Il veut des ſerviteurs fidéles, & l'exemple de ſa méchante foi corrompra les ſiens : il ſe fait une habileté ingénieuſe de promettre, & de ne

rien donner; on ſe fera un droit plus ingénieux de le piller, & chacun ſera lui-même ſa recompenſe: il tient ſes amis dans une familiarité honteuſe, ſans aucun crédit; ce leur eſt un moyen d'étudier ſes défauts, de pénétrer ſes affaires, ſans que rien les oblige à la diſcrétion & au ſecret.

Pour ces bienfaits concertés que produiſent la méditation, & le deſſein, comme ce n'eſt qu'un petit intervale dans une vilaine conduite, ils ne font qu'une legere ſuſpenſion dans les cœurs, & ſi-tôt que vôtre Corrompu retourne à ſon premier procedé, le monde auſſi diligent reprend ſa premiere haine.

Par de ſemblables raiſons, vous lui ferez comprendre les avantages que l'on peut tirer de la Vertu, & le préjudice qu'apporte un ſale Interêt. C'eſt la délicateſſe que j'ai deſirée dans la maniere de vos Corrections, ne pouvant ſouffrir que vous vous érigiez en Philoſophe, ou en Dévot de profeſſion, pour vous animer d'un eſprit chagrin & importun contre les vices. Car enfin, Monſieur, qu'eſperez-vous de ce beau Sermon? *chaque jour vous apporte des Richeſſes, & chaque jour vous en retranche l'uſage: vos biens augmentent, &*

vo.

vos ſens qui en doivent jouïr, diminuent: vous gagnez des choſes étrangeres, & vous vous perdez vous-même. Ces gens-là prennent la choſe tout autrement ; l'argent qui leur vient eſt la conſolation du jour qui s'en va. L'affoibliſſement de leurs ſens eſt réparé, ce leur ſemble, par l'augmentation de leurs biens; & quand ils ſe perdent eux-mêmes, ils croyent en quelque ſorte ſe recouvrer dans l'aquiſition des choſes étrangeres. Vôtre ſageſſe, Monſieur, eſt trop pure pour des hommes ſi corrompus; il y a trop d'éloignement de vous à eux, pour pouvoir jamais convenir enſemble. Contentons-nous d'être gens de bien pour nous, & n'affectons pas une Probité qui nous rende fâcheux aux autres: choiſiſſons le commerce des honnêtes-gens, ſans avoir en horreur ceux qui ne le ſont pas: ſouffrons toutes ſortes de perſonnes, & pratiquons le plus celles qui nous plaiſent davantage.

Comme il y a peu de ces pleines vertus qui puiſſent tout-à-fait vous ſatisfaire, il y a peu de vices extrêmes qui doivent vous aigrir avec raiſon. D'ailleurs ſi on trouve des défauts au plus honnête-homme, quand on l'étudie bien; on découvre

que choſe de bon en celui qui l'eſt le moins, quand on ſe donne la peine de le connoître. On voit rarement dans les hommes que tout ſoit vertu, tout ſoit vice: les bonnes & les mauvaiſes qualités ſont confonduës, & un diſcernement délicat peut faire la ſéparation de ce mélange.

Un Avare ne laiſſe pas d'avoir des amis, & de les ſervir, quoi qu'il aime ſon argent beaucoup plus qu'eux. S'il a du crédit, il les ſervira dans leurs affaires, & ſera bien aiſe que ſes diligences l'aquittent envers eux des offices de l'amitié. Un autre méritera la douceur de vôtre commerce par une amitié pure, & un eſprit agréable que ſon peu d'induſtrie vous rend inutile, dès qu'il faut agir pour vos interêts. Je connois des pareſſeux que le moindre office à rendre met au deſeſpoir; à qui une nonchalance naturelle ne permet pas le plus foible mouvement qu'il ſe faut donner pour vous ſervir: mais en qui vous trouverez les aſſiſtances les plus ſolides de bien & d'argent, quand vous n'exigerez ni leurs ſoins, ni leurs peines.

Comme il y a des perſonnes trop économes & très-agréables, ôtez-leur toute allarme de dépenſe; & fréquentant peu leurs

leurs maiſons, jouïſſez avec plaiſir de leur compagnie dans la vôtre. Tel homme fera un plaiſir de bonne grace, qui n'aura pas reconnu un bienfait; & peu ponctuel à témoigner ſa gratitude, il laiſſera la reconnoiſſance à vôtre diſcretion. Il y a des perſonnes legeres & extravagantes, dont le commerce ordinaire ſe doit éviter, & dont la témérité vous peut être utile une fois plus que la prudence des ſages. Les prudens agiront moins dans vos interêts; mais leur jugement réglera vôtre conduite.

D'ailleurs nous ne ſommes pas toûjours les mêmes: c'eſt faire trop d'honneur à la nature humaine, que de lui donner de l'uniformité; celui qui vous néglige aujourd'hui avec froideur, cherchera demain par quelque mouvement extraordinaire, l'occaſion de vous ſervir. Enfin les hommes ſont changeans & divers, mêlés de bonnes & de mauvaiſes parties. Tirons d'eux ce que l'induſtrie nous en peut faire tirer honnêtement, & ne fuyons pas des perſonnes pour leurs défauts, qui pourroient avec autant de droit nous éviter pour les nôtres.

Il eſt tems de recueillir en peu de mots, ce que l'on peut dire ſur des ſentimens ſi

oppoſés. Ils ont cela de commun dans leur oppoſition, qu'ils nous tiennent, quoique differemment, trop attachés à nous-mêmes. Les uns, par l'amour-propre d'une vertu qui n'eſt bonne que pour nous, nous éloignent trop de la Vie civile; les autres, nous jettent dans la ſociété, pour rapporter les droits du Public à nôtre utilité ſeule. Si nous voulons ſuivre les premiers, tout ſera vice pour nous, dans l'idée d'une vertu que le monde ne met point en uſage; ſi nous nous laiſſons aller à ceux-ci, il n'y aura plus de Foi ni d'Honnêteté parmi nous. Nous vivrons parmi les hommes, comme ſi nous n'étions pas de leur eſpece, indifferens au mérite, exemts de leurs paſſions, inſenſibles à leurs plaiſirs, & poſſedés de nôtre ſeul Interêt. D'un côté, les Intentions ſont trop pures; de l'autre, trop corrompuës: mais on ſe paſſe plus aiſément du bien, qui ne produit pas une vertu inutile, qu'on ne ſouffre les effets d'une ſi dangereuſe Corruption.

LET-

LETTRE

A

Mr. LE COMTE

DE LIONNE.

MONSIEUR,

PEUT-ETRE n'êtes-vous pas à Paris: peut-être y êtes-vous, & que vôtre silence est plûtôt un effet de vôtre oubli, que de vôtre absence: mais quand cela seroit, je vous ai trop d'obligation de vos soins passés, pour me plaindre de vôtre indifference présente. Je ne demande point de vos nouvelles pour vous fatiguer d'une Réponse, & rétablir un Commerce qui vous déroberoit des heures que vous saurez mieux employer: mais, Monsieur, vous devez quelque chose encore à vôtre Amitié, & vous vous en aquiterez si vous trouvez quelque moyen par vous ou par autrui, de me faire savoir que vous vous

portez bien. La nouvelle de vôtre ſanté me donnera une joye où vous êtes plus intereſſé que perſonne; & ſi vous étiez de mon humeur, vous croiriez que ſe bien porter, vaut mieux que commander à tout le monde. Il n'eſt point de tréſors qui vaillent une année de ſanté.

Excuſez, Monſieur, le caquet d'un infirme, qui ſe trouvant un quart-d'heure de ſanté, ne croit pas qu'on puiſſe parler d'autre choſe. Peut-être étiez-vous de mon humeur, quand vous aviez quelque relâche dans les douleurs de vôtre bras caſſé, & de toutes vos bleſſûres. Aujourd'hui que vous êtes pleinement gueri, goûtez-en le plaiſir, & me laiſſez faire de triſtes réflexions ſur la Chanſon que vous m'avez appriſe:

Mais, helas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

S'il y a quelques Airs auſſi agréables que celui-là dans la Muſique de LA FETE DE VERSAILLES, je vous prie de me les envoyer notés, & vous obligerez un homme qui eſt plus que jamais, &c.

AU

AU MEME.

JE viens de recevoir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec les Airs que vous m'avez envoyez. J'aurois mille graces à vous rendre, mais connoissant vôtre inclination à m'obliger, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'être un peu lent aux remercimens ; car le redoublement continuel des obligations pourroit fatiguer une reconnoissance délicate comme la mienne. Croyez pourtant que je suis sensible comme je dois, & que vous pouvez disposer de moi plus que d'homme que vous connoissiez.

Je n'ai jamais été si surpris que de voir vendre ici trois petits Livres qu'on dit de moi, & qui s'impriment à Amsterdam. Il y a environ vingt ans que je fis de petits Discours sur les Maximes qui sont dans ce petit Livre-là : je ne sai qui les a pû avoir.

Continuez, je vous supplie, à m'aimer toûjours ; & croyez que vous n'aurez jamais un Ami plus sûr & plus passionné pour vôtre service.

Quand il y aura quelque choſe d'agréable, je vous ſupplie de me l'envoyer. Si-tôt que la RÉPONSE de Monſieur Arnauld à Monſieur Claude (1) ſera imprimée, je vous ſupplierai de me l'envoyer avec la REPLIQUE de Monſieur Claude, qui ſuivra bien-tôt aſſûrément; *habitâ ratione* du port, c'eſt à dire, par une autre voye que celle de la poſte.

Ne laiſſez pas de continuer à m'obliger: quelque délicate que ſoit ma reconnoiſſance, elle durera autant que moi, & je n'oublierai jamais tout ce que vous faites pour mes interêts.

AU MEME (2).

SI je ne conſultois que la diſcretion, je pourrois vous épargner la fatigue de recevoir de mes Lettres, & la peine que vous donnera une Réponſe, que par honnêteté

(1) *La Perpetuité de la Foi de l'Egliſe Catholique touchant l'Euchariſtie, défenduë contre le Livre du Sieur Claude Miniſtre de Charenton.* Mr. Claude y répondit bien-tôt, & les Janſéniſtes n'ont fait qu'une REPLIQUE générale à cet Ouvrage. Voyez le

nêteté vous me voudrez faire: mais comme je ſuis homme à ſonger autant à mon plaiſir qu'au vôtre, vous trouverez bon que je prenne celui que j'ai de vous entretenir; & tout ce que je puis faire pour vous, Monſieur, eſt de n'en pas abuſer par un trop fréquent uſage. Si vous ſaviez la peine que j'ai à me contraindre là-deſſus, vous me pardonneriez aiſément ce que je fais, par la violence que je me donne à n'en pas faire davantage.

Je ſuis revenu dans une Cour, après avoir été quatre ans dans une République, ſans plaiſir ni douceur; car je croi que La Haye eſt le vrai pays de l'indolence. Je ne ſai comme j'ai ranimé mes ſentimens: mais enfin il m'a pris envie de ſentir quelque choſe de plus vif; & quelque imagination de retourner en France, m'avoit fait chercher Londres, comme un milieu entre les Courtiſans François & les Bourguemeſtres de Hollande. Juſques ici je pouvois demeurer dans la peſanteur, ou,

le DICTIONAIRE de Mr. Bayle, aux Articles A. ARNAULD & CLAUDE

(2) Mr. de St. Evremond écrivit cette Lettre après ſon Retour en Angleterre, en 1670.

ou, pour parler plus obligeamment, dans la gravité de Meſſieurs les Hollandois: car je ne me trouve gueres plus avancé vers la France que j'étois; & l'étude de vivacité que j'ai faite, nuit fort à mon repos, & me recule de l'indolence, ſans m'avancer vers les plaiſirs. J'entens celui que je m'imaginois, à vous voir à Paris; ne laiſſant pas, à dire le vrai, d'en trouver ici parmi beaucoup d'honnêtes-gens.

Monſieur le Duc de Buckingham, vôtre ami, m'a dit que j'avois beaucoup d'obligations à Monſieur de Lionne le Miniſtre. Je vous ſupplie, Monſieur, de lui rendre mille graces de ma part. Je ſuis un de ſes admirateurs; mais mon admiration ne vaut pas la peine qu'il s'eſt donnée, & ſa ſeule généroſité l'a fait agir ſi noblement. Je vous conjure d'en avoir aſſez pour vous ſouvenir quelquefois de vôtre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

AU

(1) Hugues de Lionne, Marquis de Freſne & de Berny, Miniſtre & Secretaire d'Etat, mourut en 1671. Voyez l'ABREGÉ *de ſa Vie* dans le Me-

AU MEME.

QUAND je ne regreterois pas Monsieur de Lionne le Miniſtre par mon propre interêt, vôtre ſeule conſideration m'auroit fait recevoir la nouvelle de ſa mort (1) avec beaucoup de douleur. Tout le monde le regrete à Paris, à ce qu'on me mande ; & je vous puis aſſûrer que les Etrangers honorent ſa mémoire avec les mêmes ſentimens qu'en ont les François. Quelque mérite qu'ayent eû les plus grands Miniſtres de nôtre Etat, on s'eſt toûjours réjoui de leur mort, & il a falu du tems pour paſſer de la haine de leur perſonne, à la vénération de leurs vertus. Monſieur de Lionne eſt le ſeul qui ait fait appréhender de le perdre, & fait connoître ce qu'on a perdu au même inſtant qu'il eſt mort. Faire de longs diſcours ſur la Mort des grands-hommes, c'eſt vouloir ajoûter quelque choſe de triſte & de dou-

MELANGE *curieux des meilleures Pieces attribuées à Mr. de St. Evremond.*

douloureux à la mort même: elle n'a pas beſoin de ces aides-là pour être funeſte; ce qui m'en fait finir l'entretien, & vous aſſûrer qu'on ne peut pas être plus veritablement que je ſuis, &c.

A

Mr. LE MARECHAL

DE CREQUI,

Qui m'avoit demandé en quelle ſituation étoit mon eſprit, & ce que je penſois ſur toutes choſes dans ma Vieilleſſe.

QUAND nous ſommes jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, & nous nous étudions plus à être bien avec les autres qu'avec nous: arrivés enfin à la vieilleſſe, nous trouvons moins précieux ce qui eſt étranger; rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui ſommes ſur le point de nous manquer. Il en eſt de la Vie comme de nos autres biens; tout ſe diſſipe quand on penſe en avoir un grand fond:

fond: l'economie ne devient exacte que pour ménager le peu qui nous reſte. C'eſt par là qu'on voit faire aux jeunes gens comme une profuſion de leur être, quand ils croyent avoir long-tems à le poſſeder. Nous nous devenons plus chers, à meſure que nous ſommes plus prêts de nous perdre. Autrefois mon imagination errante & vagabonde ſe portoit à toutes les choſes étrangeres : aujourd'hui mon eſprit ſe ramene au corps, & s'y unit davantage. A la verité ce n'eſt point par le plaiſir d'une douce liaiſon ; c'eſt par la néceſſité du ſecours & de l'appui mutuel qu'ils cherchent à ſe donner l'un à l'autre.

En cet état languiſſant, je ne laiſſe pas de me conſerver encore quelques plaiſirs : mais j'ai perdu tous les ſentimens du vice, ſans ſavoir ſi je dois ce changement à la foibleſſe d'un corps abattu, ou à la moderation d'un eſprit devenu plus ſage qu'il n'étoit auparavant. Je crains de le devoir aux infirmités de la vieilleſſe, plus qu'aux avantages de ma vertu ; & d'avoir plus à me plaindre de la docilité de mes mouvemens, qu'à m'en réjouïr. En effet, j'attribuerois mal-à-propos à ma raiſon la force

force de les soûmettre, s'ils n'ont pas celle de se soûlever. Quelque sagesse dont on se vante en l'âge où je suis, il est malaisé de connoître si les passions qu'on ne ressent plus, sont éteintes ou assujetties.

Quoi qu'il en soit, dès lors que nos sens ne sont plus touchés des objets, & que l'ame n'est plus émûë par l'impression qu'ils font sur elle, ce n'est proprement chez nous qu'indolence: mais l'indolence n'est pas sans douceur; & songer qu'on ne souffre point de mal, est assez à un homme raisonnable pour se faire de la joye. Il n'est pas toûjours besoin de la jouïssance des plaisirs: si on fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

Quand il m'est arrivé des malheurs, je m'y suis trouvé naturellement assez peu sensible, sans mêler à cette heureuse constitution le dessein d'être constant; car la Constance n'est qu'une plus longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle vertu du monde à ceux qui n'ont rien à souffrir; & elle est veritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui souffrent. Les esprits s'aigrissent à résis-

ter,

ter, & au lieu de se défaire de leur premiere douleur, ils en forment eux-mêmes une seconde: sans la résistance, ils n'auroient que le mal qu'on leur fait; par elle, ils ont encore celui qu'ils se font. C'est ce qui m'oblige à remettre tout à la nature dans les maux présens: je garde ma sagesse pour le tems où je n'ai rien à endurer. Alors par des réflexions de mon indolence, je me fais un plaisir du tourment que je n'ai pas, & trouve le secret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

L'expérience se forme avec l'âge, & la sagesse est communément le fruit de l'expérience: mais quand on attribuë cette vertu aux vieilles-gens, ce n'est pas à dire qu'ils la possèdent toûjours. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont toûjours la liberté d'être sages, & de pouvoir s'exemter avec bienséance de toutes les gênes que l'opinion a sû introduire dans le monde. C'est à eux seulement qu'il est permis de prendre les choses pour ce qu'elles sont. La Raison a presque tout fait dans les premieres institutions: la Fantaisie a presque tout gagné sur elle dans la suite. Or la Vieillesse seule a le droit de rappeller

ler ce que l'une a perdu, & de se dégager de ce qu'a gagné l'autre.

Pour moi, je me tiens scrupuleusement aux veritables devoirs. Je rebute ou admets les imaginaires selon qu'ils me choquent, ou qu'ils me plaisent; car en ce que je ne dois pas, je me fais une sagesse également, de rejetter ce qui me déplaît, & de recevoir ce qui me contente. Chaque jour je me défais de quelque chaîne, avec autant d'interêt pour ceux dont je me détache, que pour moi qui reprens ma liberté. Ils ne gagnent pas moins dans la perte d'un homme inutile, que je perdrois à me dévouer plus long-tems à eux inutilement.

De tous les liens, celui de l'amitié est le seul qui me soit doux; & n'étoit la honte qu'on ne répondit pas à la mienne, j'aimerois par le plaisir d'aimer, quand on ne m'aimeroit pas. Dans un faux sujet d'aimer, les sentimens d'amitié peuvent s'entretenir par la seule douceur de leur agrément: dans un vrai sujet de haïr, on doit se défaire de ceux de la haine par le seul interêt de son repos. Une ame seroit heureuse, qui pourroit se refuser toute entiere à certaines passions, & ne

feroit

feroit seulement que se permettre à quelques autres. Elle seroit sans crainte, sans tristesse, sans haine, sans jalousie ; elle desireroit sans ardeur, espereroit sans inquietude, & jouïroit sans transport.

L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. On y souffre une contestation éternelle de l'inclination & du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppose à ce qui plaît : sentant presque toûjours de la gêne à faire ce que l'on fait, & de la contrainte à s'abstenir de ce que l'on ne fait pas. Celui de la sagesse est doux & tranquille. La sagesse regne en paix sur nos mouvemens, & n'a qu'à bien gouverner des sujets ; au lieu que la vertu avoit à combattre des ennemis.

Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire, & assez vraye ; c'est que je n'ai presque jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la Passion & de la Raison : la passion ne s'opposoit point à ce que j'avois résolu de faire par devoir ; & la raison consentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un sentiment de plaisir. Je ne prétens pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la loüan-

loüange : je confeſſe au contraire, que j'en ai été ſouvent plus vicieux ; ce qui ne venoit point d'une perverſion d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice ſe faiſoit agréer comme une douceur, au lieu de ſe laiſſer connoître comme un crime.

Il eſt certain qu'on connoît beaucoup mieux la nature des choſes par la réflexion, quand elles ſont paſſées, que par leur impreſſion, quand on les ſent. D'ailleurs le grand commerce du monde empêche toute attention, lors qu'on eſt jeune. Ce que nous voyons en autrui, ne nous laiſſe pas bien examiner ce que nous ſentons en nous-mêmes. La foule plaît dans un certain âge, où l'on aime, pour ainſi parler, à ſe répandre : la multitude importune dans un autre, où l'on revient naturellement à ſoi, ou pour le plus à un petit nombre d'amis, qui s'uniſſent à nous davantage.

C'eſt cette humeur-là qui nous retire inſenſiblement des Cours. Nous commençons par elle à chercher un milieu entre l'aſſiduité & l'éloignement. Il nous vient enſuite quelque honte de montrer un vieux viſage parmi des jeunes gens, qui

qui loin de prendre pour ſageſſe nôtre ſérieux, ſe moquent de nous, de vouloir paroître encore en des lieux publics où il n'y a que de la galanterie & de la gayeté. Ne nous flatons pas de nôtre bonſens: une folie enjouée le ſaura confondre; & le faux d'une imagination qui brille dans la jeuneſſe, fera trouver ridicules nos plus délicates converſations. Si nous avons de l'eſprit, allons-en faire un meilleur uſage dans les entretiens particuliers; car on ſe ſoûtient mal dans la foule par les qualités de l'eſprit contre les avantages du corps.

Cette juſtice que nous ſommes obligés de nous faire, ne nous doit pas rendre injuſtes à l'égard des jeunes gens. Il ne faut ni louër avec importunité le tems dont nous étions, ni accuſer ſans ceſſe avec chagrin celui qui leur eſt favorable. Ne crions point contre les plaiſirs que nous n'avons plus: ne condamnons point des choſes agréables, qui n'ont que le crime de nous manquer.

Nôtre jugement doit toûjours être le même. Il nous eſt permis de vivre, & non pas de juger ſelon nôtre humeur. Il ſe forme dans la mienne je ne ſai quoi de par-

particulier, qui me fait moins considerer les magnificences par l'éclat qu'elles ont, que par l'embarras qu'elles donnent. Les Spectacles, les Fêtes, les Assemblées ne m'attirent plus aux plaisirs qui se trouvent en les voyant : elles me rebutent des incommodités qu'il faut essuyer pour les voir. Je n'aime pas tant les Concerts par la beauté de leur harmonie, que je les crains par la peine qu'il y a de les ajuster. L'abondance me dégoûte dans le repas; & ce qui est fort recherché me paroît une curiosité affectée. Mon imagination n'aide pas mon goût à trouver plus délicat ce qui est plus rare : mais je veux du choix dans les choses qui se rencontrent aisément, pour conserver une délicatesse séparée de tout agrément de fantaisie.

De la Lecture & du Choix des Livres.

J'Aime le plaisir de la Lecture autant que jamais, pour dépendre plus particuliérement de l'esprit, qui ne s'affoiblit pas comme les sens. A la verité, je cherche plus dans les Livres ce qui me plaît, que

que ce qui m'instruit. A mesure que j'ai moins de tems à pratiquer les choses, j'ai moins de curiosité pour les apprendre. J'ai plus de besoin du fonds de la vie que de la maniere de vivre, & le peu que j'en ai s'entretient mieux par des agrémens que par des instructions. Les Livres Latins m'en fournissent le plus, & je relis mille fois ce que j'y trouve de beau sans m'en dégoûter.

Un choix délicat me réduit à peu de Livres, où je cherche beaucoup plus le bon-esprit que le bel-esprit; & le bon-goût, pour me servir de la façon de parler des Espagnols, se rencontre ordinairement dans les Ecrits des personnes considerables. J'aime à connoître dans les EPITRES de Ciceron, & son caractére & celui des gens de qualité qui lui écrivent. Pour lui il ne se défait jamais de son art de Rhétorique: & la moindre recommendation qu'il fait au meilleur de ses amis, s'insinuë aussi artificieusement que s'il vouloit gagner l'esprit d'un inconnu pour la plus grande affaire du monde. Les LETTRES des autres n'ont pas la finesse de ces détours: mais, à mon avis, il y a plus de bon-sens que dans les siennes; & c'est

c'eſt ce qui me fait juger le plus avantageuſement de la grande & générale capacité des Romains de ce tems-là.

Nos Auteurs font toûjours valoir le Siécle d'Auguſte, par la conſideration de Virgile & d'Horace ; & peut-être plus par celle de Mécénas qui faiſoit du bien aux gens de Lettres, que par les gens de Lettres même. Il eſt certain néanmoins que les eſprits commençoient alors à s'affoiblir auſſi bien que les courages. La grandeur d'ame ſe tournoit en circonſpection à ſe conduire, & le bon diſcours en politeſſe de converſation : encore ne ſai-je, à conſiderer ce qui nous reſte de Mécénas, s'il n'avoit pas quelque choſe de moû, qu'on faiſoit paſſer pour délicat. Mécénas étoit le grand Favori d'Auguſte, l'homme qui plaiſoit, & à qui les gens polis & ſpirituels tâchoient de plaire. N'y a-t-il pas apparence que ſon goût régloit celui des autres ; qu'on affectoit de ſe donner ſon tour, & de prendre autant qu'on pouvoit ſon caractére?

Auguſte lui-même ne nous laiſſe pas une grande opinion de ſa Latinité. Ce que nous voyons de Térence, ce qu'on diſoit à Rome de la Politeſſe de Scipion

&

& de Lélius, ce que nous avons de Céſar, ce que nous avons de Ciceron, la plainte que fait ce dernier ſur la perte de ce qu'il appelle *ſales*, *lepôres*, *venuſtas*, *urbanitas*, *amœnitas*, *feſtivitas*, *jucunditas*; tout cela me fait croire, après y avoir mieux penſé, qu'il faut chercher en d'autres tems que celui d'Auguſte le bon & agréable eſprit des Romains, auſſi bien que les graces pures & naturelles de leur Langue.

On me dira qu'Horace avoit très-bon goût en toute choſe; c'eſt ce qui me fait croire que ceux de ſon tems ne l'avoient pas; car ſon goût conſiſtoit principalement à trouver le Ridicule des autres. Sans les impertinences, les affectations, les fauſſes manieres dont il ſe moquoit, la juſteſſe de ſon ſens ne nous paroîtroit pas aujourd'hui ſi grande.

De la Poëſie.

LE Siécle d'Auguſte a été celui des excellens Poëtes, je l'avouë; mais il ne s'enſuit pas que ç'ait été celui des Eſprits bien faits. La Poëſie demande un génie particulier, qui ne s'accommode

pas trop avec le bon-ſens. Tantôt c'eſt le langage des Dieux, tantôt c'eſt le langage des foux, rarement celui d'un honnête-homme. Elle ſe plaît dans les fictions, dans les figures, toûjours hors de la réalité des choſes; & c'eſt cette réalité qui peut ſatisfaire un entendement bien ſain.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelque choſe de galant à faire agréablement des Vers; mais il faut que nous ſoyons bien maîtres de nôtre génie, autrement l'eſprit eſt poſſédé de je ne ſai quoi d'étranger qui ne lui permet pas de diſpoſer aſſez facilement de lui-même. *Il faut être ſot*, diſent les Eſpagnols, *pour ne pas faire deux Vers; il faut être fou pour en faire quatre.* A la verité, ſi tout le monde s'en tenoit à cette maxime, nous n'aurions pas mille beaux ouvrages dont la lecture nous donne un plaiſir fort délicat: mais la maxime regarde bien plus les gens du monde que les Poëtes de profeſſion. D'ailleurs, ceux qui ſont capables de ces grandes Productions ne réſiſteront pas à la force de leur génie pour ce que je dis; & il eſt certain que parmi les Auteurs, ceux-là s'abſtiendront ſeulement de faire beaucoup de vers, qui

qui se sentiront plus gênés de leur stérilité que de mes raisons.

Il faut qu'il y ait d'excellens Poëtes pour nôtre plaisir, comme de grands Mathématiciens pour nôtre utilité: mais il suffit pour nous de nous bien connoître à leurs ouvrages, & nous n'avons que faire de rêver solitairement comme les uns, ni d'épuiser nos esprits à méditer toûjours comme les autres.

De tous les Poëtes, ceux qui font des Comédies devroient être les plus propres pour le commerce du monde ; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, & à bien exprimer les sentimens & les passions des hommes. Quelque nouveau tour qu'on donne à de vieilles pensées, on se lasse d'une Poësie qui ramene toûjours les Comparaisons de l'*Aurore*, du *Solcil*, de la *Lune*, des *Etoiles*. Nos Descriptions d'une Mer calme & d'une Mer agitée, ne représentent rien que celles des anciens n'ayent beaucoup mieux représenté. Aujourd'hui ce ne sont pas seulement les mêmes idées que nous donnons; ce sont les mêmes expressions & les mêmes rimes. Je ne trouve jamais le *chant des Oiseaux*,

que je ne me prépare au *bruit des Ruiſſeaux*; les *Bergeres* ſont toûjours couchées ſur des *Fougeres*; & on voit moins les *Bocages* ſans les *Ombrages* dans nos vers, qu'au veritable lieu où ils ſont. Or, il eſt impoſſible que cela ne devienne à la fin fort ennuyeux: ce qui n'arrive pas dans les Comédies où nous voyons repréſenter avec plaiſir les mêmes choſes que nous pouvons faire, & où nous ſentons des mouvemens ſemblables à ceux que nous voyons exprimer.

Un diſcours où l'on ne parle que de Bois, de Riviéres, de Prés, de Campagnes, de Jardins, fait ſur nous une impreſſion bien languiſſante, à moins qu'il n'ait des agrémens tout nouveaux: mais ce qui eſt de l'humanité, les Penchans, les Tendreſſes, les Affections, trouvent naturellement au fond de nôtre ame à ſe faire ſentir: la même nature les produit & les reçoit; ils paſſent aiſément des hommes qu'on repréſente en des hommes qui voyent repréſenter.

De quelques Livres Espagnols, Italiens, & François.

CE que l'Amour a de délicat me flate, ce qu'il a de tendre me fait toucher; & comme l'Espagne est le pays du monde où l'on aime le mieux, je ne me lasse jamais de lire dans les Auteurs Espagnols des Avantures amoureuses. Je suis plus touché de la passion d'un de leurs Amans, que je ne serois sensible à la mienne, si j'étois capable d'en avoir encore: l'imagination de ses Amours me fait trouver des mouvemens pour lui, que je ne trouverois pas pour moi-même.

Il y a peut-être autant d'esprit dans les autres ouvrages des Auteurs de cette nation que dans les nôtres; mais c'est un esprit qui ne me satisfait pas, à la réserve de celui de Cervantes en DON QUICHOTTE, que je puis lire toute ma vie sans en être dégoûté un seul moment. De tous les Livres que j'ai jamais lûs, DON QUICHOTTE est celui que j'aimerois mieux avoir fait: il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes

choſes. J'admire comme dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de ſe faire connoître l'homme le plus entendu, & le plus grand connoiſſeur qu'on ſe puiſſe imaginer. J'admire la diverſité de ſes caractéres, qui ſont les plus recherchés du monde pour les eſpeces, & dans leurs eſpeces les plus naturels. Quevedo paroît un Auteur fort ingénieux : mais je l'eſtime plus d'avoir voulu brûler tous ſes Livres quand il liſoit DON QUICHOTTE, que de les avoir fû faire.

Je ne me connois pas aſſez aux vers Italiens, pour en goûter la delicateſſe ou en admirer la force & la beauté : je trouve quelques Hiſtoires en cette langue au deſſus de toutes les modernes, & quelques Traités de Politique au deſſus même de ce que les Anciens en ont écrit. Pour la Morale des Italiens, elle eſt pleine de *Concetti*, qui ſentent plus une imagination qui cherche à briller, qu'un bon-ſens formé par de profondes réflexions.

J'ai une curioſité fort grande pour tout ce qu'on fait de beau en François, & un grand dégoût de mille Auteurs, qui ſemblent n'écrire que pour ſe donner la réputation

putation d'avoir écrit. Je n'aime pas seulement à lire, pour me donner celle d'avoir beaucoup lû ; & c'eſt ce qui me fait tenir particuliérement à certains Livres, où je puis trouver une ſatisfaction aſſûrée.

Les ESSAIS de Montagne, les POESIES de Malherbe, les TRAGE'DIES de Corneille, & les OEUVRES de Voiture, ſe ſont établi comme un droit de me plaire toute ma vie. Montagne ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particulierement l'Homme, les jeunes & les vieux aiment à ſe trouver en lui par la reſſemblance des ſentimens. L'eſpace qui éloigne ces deux âges, nous éloigne de la nature pour nous donner aux profeſſions; & alors nous trouvons dans Montagne moins de choſes qui nous conviennent. La Science de la Guerre fait l'occupation du Géneral; la Politique, du Miniſtre; la Théologie, du Prélat; la Juriſprudence, du Juge. Montagne revient à nous quand la nature nous y ramene, & qu'un âge avancé, où l'on ſent veritablement ce qu'on eſt, rappelle le Prince, comme ſes ſujets, de l'attachement au perſonnage à un interêt

plus proche & plus ſenſible de la perſonne.

Je n'écris point ceci par un eſprit de vanité, qui porte les hommes à donner au Public leurs fantaiſies. Je me ſens en ce que je dis, & me connois mieux par l'expreſſion du ſentiment que je forme de moi-même, que je ne ferois par des penſées ſecretes, & des réflexions intérieures. L'idée qu'on a de ſoi par la ſimple attention à ſe conſiderer au dedans, eſt toûjours un peu confuſe : l'image qui s'en exprime au dehors eſt beaucoup plus nette, & fait juger de nous plus ſainement, quand elle repaſſe à l'examen de l'eſprit après s'être préſentée à nos yeux. D'ailleurs, l'opinion flateuſe de nôtre mérite perd la moitié de ſon charme ſi-tôt qu'elle ſe produit : les complaiſances de l'amour-propre venant à s'évanouïr inſenſiblement, il ne nous reſte qu'un dégoût de ſa douceur, & de la honte pour une vanité auſſi follement conçûë que judicieuſement quittée.

Pour égaler Malherbe aux Anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrois ſeulement retrancher de ſes ouvrages ce qui n'eſt pas digne

digne de lui. Nous lui ferions injuſtice de le faire céder à qui que ce fût : mais il ſouffrira pour l'honneur de nôtre jugement, que nous le faſſions céder à lui-même.

On peut dire la même choſe de CORNEILLE (1). Il ſeroit au deſſus de tous les Tragiques de l'Antiquité, s'il n'avoit été fort au deſſous de lui en quelques-unes de ſes Piéces. Il eſt ſi admirable dans les belles, qu'il ne ſe laiſſe pas ſouffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'eſt pas excellent en lui me ſemble mauvais; moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a ſû donner à d'autres choſes. Ce n'eſt pas aſſez à Corneille de nous plaire legerement; il eſt obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos eſprits, ils employeront leurs lumieres à connoître avec dégoût la difference qu'il y a de lui à lui même. Il eſt permis à quelques Auteurs de nous émouvoir ſimplement. Ces émotions inſpirées par eux, ſont de petites douceurs aſſez agréables, quand on ne cherche qu'à s'attendrir. Avec Corneille, nos ames ſe préparent à des tranſports; & ſi elles ne ſont pas enlevées, il les laiſſe dans un état

(1) Pierre Corneille.

plus difficile à souffrir que la langueur. Il est mal-aisé de charmer éternellement, je l'avouë ; il est mal-aisé de tirer un esprit de sa situation quand il nous plaît ; d'enlever une ame hors de son assiette : mais Corneille, pour l'avoir fait trop souvent, s'est imposé la loi de le faire toûjours, qu'il supprime ce qui n'est pas assez noble pour lui, il laissera admirer des beautés qui ne lui sont communes avec personne.

Je pardonnerois aussi peu à Voiture un grand nombre de LETTRES qu'il devroit avoir supprimées, si lui-même les avoit fait mettre au jour (1) : mais il étoit comme ces peres également bons & discrets, à qui la nature laisse de la tendresse pour leurs enfans, & qui aiment en secret ceux qui n'ont point de mérite, pour n'exposer pas au public par cette amitié la réputation de leur jugement. Il pouvoit donner tout son amour à quelques-uns de ses Ouvrages : car ils ont je ne sai quoi de si ingénieux & de si poli, de si

(1) Les OEUVRES de Voiture ont été publiées après sa mort, par son Neveu Pinchêne, assisté de Conrart & de Chapelain.

ſi fin & de ſi délicat, qu'ils font perdre le goût des *Sels Attiques*, & des *Urbanités Romaines*; qu'ils effacent tout ce que nous voyons de plus ſpirituel chez les Italiens, & de plus galant chez les Eſpagnols.

Nous avons quelques Piéces particulieres en François d'une beauté admirable. Telles ſont les ORAISONS FUNEBRES de la Reine d'ANGLETERRE, & celle de MADAME par Monſieur de Condom (2). Il y a dans ces Diſcours un certain eſprit répandu par tout, qui fait admirer l'Auteur ſans le connoître, autant que les ouvrages après les avoir lûs. Il imprime ſon caractére en tout ce qu'il dit; de ſorte que ſans l'avoir jamais vû, je paſſe aiſément de l'admiration de ſon diſcours à celle de ſa perſonne.

De la Converſation.

QUELQUE plaiſir que je prenne à la Lecture, celui de la Converſation me

(2) Jacques Benigne Boſſuet, premierement Evêque de Condom & enſuite Evêque de Meaux. Il eſt mort le 12. d'Avril 1704.

me ſera toûjours le plus ſenſible. Le commerce des Femmes me fourniroit le plus doux, ſi l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables, ne laiſſoit la peine de ſe défendre de les aimer. Je ſouffre néanmoins rarement cette violence. A meſure que mon âge leur donne du dégoût pour moi, la connoiſſance me rend délicat pour elles; & ſi elles ne trouvent pas en ma perſonne de quoi leur plaire, par une eſpéce de compenſation, je me ſatisfais d'elles mal-aiſément. Il y en a quelques-unes dont le mérite fait aſſez d'impreſſion ſur mon eſprit; mais leur beauté ſe donne peu de pouvoir ſur mon ame; & ſi j'en ſuis touché par ſurpriſe, je réduis bien-tôt ce que je ſens à une amitié douce & raiſonnable, qui n'a rien des inquiétudes de l'amour.

Le premier mérite auprès des Dames c'eſt d'aimer; le ſecond eſt d'entrer dans la confidence de leurs inclinations; le troiſiéme, de faire valoir ingénieuſement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous mene au ſecret du cœur, il faut gagner au moins leur eſprit par des louanges; car au défaut des amans à qui tout cede, celui-là plaît le mieux qui leur donne

donne le moyen de plaire davantage. Dans leur converſation, ſongez bien à ne les tenir jamais indifferentes; leur ame eſt ennemie de cette langueur: ou faites-vous aimer, ou flatez-les ſur ce qu'elles aiment, ou faites leur trouver en elles dequoi s'aimer mieux: car, enfin, il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puiſſe être; leur cœur n'eſt jamais vuide de cette paſſion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque uſage.

On en trouve à la verité qui peuvent avoir de l'eſtime & de la tendreſſe même ſans amour; on en trouve qui ſont auſſi capables de ſecret & de confiance, que les plus fideles de nos amis. J'en connois qui n'ont pas moins d'eſprit & de diſcretion, que de charme & de beauté: mais ce ſont des ſingularités, que la nature par deſſein ou par caprice, ſe plaît quelquefois à nous donner; & il ne faut rien conclure en faveur du général par des endroits ſi particuliers, & des qualités ſi détachées. Ces femmes extraordinaires ſemblent avoir emprunté le mérite des hommes; & peut-être qu'elles font une eſpece d'infidélité à leur ſexe, de paſſer ainſi de leur naturelle condi-

tion aux vrais avantages de la nôtre.

Pour la converſation des hommes, j'avouë que j'y ai été autrefois plus difficile que je ne ſuis; & je penſe y avoir moins perdu du côté de la délicateſſe, que je n'ai gagné du côté de la raiſon. Je cherchois alors des perſonnes qui me plûſſent en toutes choſes: je cherche aujourd'hui dans les perſonnes quelque choſe qui me plaiſe. C'eſt une rareté trop grande que la converſation d'un homme en qui vous trouviez un agrément univerſel; & le bon-ſens ne ſouffre pas une recherche curieuſe, de ce qu'on ne rencontre preſque jamais. Pour un plaiſir délicieux qu'on imagine toûjours, & dont on jouït trop rarement, l'eſprit malade de délicateſſe ſe fait un dégoût de ceux qu'il pourroit avoir toute la vie. Ce n'eſt pas, à dire vrai, qu'il ſoit impoſſible de trouver des ſujets ſi précieux: mais il eſt rare que la nature les forme, & que la fortune nous en favoriſe. Mon bonheur m'en a fait connoître en France, & m'en avoit donné un aux Pays étrangers, qui faiſoit toute ma joye. La Mort m'en a ravi la douceur: & parlant du jour que mourut Monſieur d'Aubigny, je dirai toute

toute ma vie avec une vérité funeſte & ſenſible ;

Quem ſemper acerbum
Semper honoratum, ſic, Dii voluiſtis, habebo (1).

Dans les meſures que vous prendrez pour la Société, faites état de ne trouver les bonnes choſes que ſéparément : faites état même de démêler le ſolide & l'ennuyeux, l'agrément & le peu de ſens, la ſcience & le ridicule. Vous verrez enſemble ces qualités, non ſeulement en des gens que vous puiſſiez choiſir ou éviter ; mais en des perſonnes avec qui vous aurez des liaiſons d'interêt, ou d'autres habitudes auſſi néceſſaires. J'ai pratiqué un homme du plus beau naturel du monde, qui laſſé quelquefois de l'heureuſe facilité de ſon génie, ſe jettoit ſur des matieres de Science & de Religion, où il faiſoit voir une ignorance ridicule. Je connois un des Savans hommes de l'Europe (2), de qui vous pouvez apprendre mille choſes curieuſes ou profondes, en qui vous trouverez une Crédulité imbécile pour tout ce qui

(1) VIRG. *Æneïd. Lib. V. ℣.* 49, 50.
(2) Mr. Iſaac Voſſius.

qui eſt extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.

Ce grand maître du Théatre, à qui les Romains ſont plus redevables de la beauté de leurs ſentimens, qu'à leur eſprit & à leur vertu; Corneille, qui ſe faiſoit aſſez entendre ſans le nommer, devient un homme commun lors qu'il s'exprime pour lui-même. Il oſe tout penſer pour un Grec, ou pour un Romain: un François ou un Eſpagnol diminuë ſa confiance; & quand il parle pour lui, elle ſe trouve tout-à-fait ruïnée. Il prête à ſes vieux Héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination, & vous diriez qu'il ſe défend l'uſage de ſon propre bien, comme s'il n'étoit pas digne de s'en ſervir.

Si vous connoiſſez le monde parfaitement, vous y trouverez une infinité de perſonnes recommendables par leurs talens, & auſſi mépriſables par leurs foibles. N'attendez pas qu'ils faſſent toûjours un bon uſage de leur mérite, & qu'ils ayent la diſcretion de vous cacher leurs défauts. Vous leur verrez ſouvent un dégoût pour leurs bonnes qualités, & une complaiſance fort naturelle pour ce qu'ils ont de mauvais. C'eſt à vôtre diſcernement à

faire

faire le choix qu'ils ne font pas, & il dépendra plus de vôtre adresse de tirer le bien qui se trouve en eux, qu'il ne leur sera facile de vous le donner.

Depuis dix ans que je suis en Pays étranger, je me trouve aussi sensible au plaisir de la conversation, & aussi heureux à le goûter, que si j'avois été en France. J'ai rencontré des personnes d'autant de mérite que de consideration, dont le commerce a sû faire le plus doux agrément de ma vie. J'ai connu des hommes aussi spirituels que j'en aye jamais vû, qui ont joint la douceur de leur amitié à celle de leur entretien. J'ai connu quelques Ambassadeurs si délicats, qu'ils me paroissoient faire une perte considerable, autant de fois que les fonctions de leur emploi suspendoient l'usage de leur mérite particulier.

J'avois crû autrefois qu'il n'y avoit d'Honnêtes-gens qu'en nôtre Cour; que la molleſſe des pays chauds, & une espece de barbarie des pays froids, n'en laissoient former dans les uns & dans les autres que fort rarement: mais à la fin j'ai connu par expérience qu'il y en avoit par tout; & si je ne les ai pas goûtés assez-

ſez-tôt, c'eſt qu'il eſt difficile à un François, de pouvoir goûter ceux d'un autre pays que le ſien. Chaque nation a ſon mérite, avec un certain tour qui eſt propre & ſingulier à ſon génie. Mon diſcernement trop accoûtumé à l'air du nôtre, rejettoit comme mauvais ce qui lui étoit étranger. Pour voir toûjours imiter nos Modes dans les choſes extérieures, nous voudrions attirer l'imitation juſques aux manieres que nous donnons à nôtre vertu. A la verité, le fond d'une qualité eſſentielle eſt par tout le même: mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent; & ceux parmi nous qui donnent le plus à la raiſon, y veulent encore des agrémens pour la fantaiſie. La difference que je trouve de nous aux autres, dans ce tour qui diſtingue les nations, c'eſt qu'à parler véritablement nous nous le faiſons nous-mêmes, & la nature l'imprime en eux comme un caractére dont ils ne ſe défont preſque jamais.

Je n'ai guere connu que deux perſonnes en ma vie, qui pûſſent bien réüſſir par tout; mais diverſement. L'un avoit toute ſorte d'agrémens: il en avoit pour les gens ordinaires, pour les gens ſinguliers,

liers, pour les bizarres même; & il sembloit avoir dans son naturel de quoi plaire à tous les hommes. L'autre avoit tant de belles qualités, qu'il pouvoit s'assûrer d'avoir de l'approbation dans tous les lieux où l'on fait quelque cas de la vertu. Le premier étoit insinuant, & ne manquoit jamais de s'attirer les inclinations: le second avoit quelque fierté; mais on ne pouvoit pas lui refuser son estime. Pour achever cette difference, on se rendoit avec plaisir aux insinuations de celui-là, & on avoit quelquefois du chagrin de ne pouvoir résister à l'impression du mérite de celui-ci. J'ai eu avec tous les deux une amitié fort étroite; & je puis dire que je n'ai jamais rien vû en l'un que d'agréable, & rien en l'autre que l'on ne dût estimer.

Des Belles-Lettres & de la Jurisprudence.

QUAND je suis privé du commerce des gens du monde, j'ai recours à celui des Savans; & si j'en rencontre qui sachent les Belles-Lettres, je ne croi pas beaucoup perdre, de passer de la délicatesse

cateſſe de nôtre tems à celle des autres ſiécles. Mais rarement on trouve des perſonnes de bon goût : ce qui fait que la connoiſſance des Belles-Lettres devient en pluſieurs Savans une Erudition fort ennuyeuſe. Je n'ai point connu d'homme à qui l'Antiquité ſoit ſi obligée qu'à Mr. Waller. Il lui prête ſa belle imagination, auſſi bien que ſon intelligence fine & délicate ; en ſorte qu'il entre dans l'eſprit des Anciens, non ſeulement pour bien entendre ce qu'ils ont penſé, mais pour embellir encore leurs penſées (1).

J'ai vû depuis quelques années un grand nombre de Critiques, & peu de bons Juges. Or je n'aime pas ces gens doctes qui employent toute leur étude à reſtituer un Paſſage dont la reſtitution ne nous plaît en rien. Ils font un myſtere de ſavoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Pour ne rien ſentir, pour ne rien penſer délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicateſſe du ſenti-

(1) Mr. Waller joignoit à une grande délicateſſe d'eſprit, ſoutenue de beaucoup d'érudition, un talent particulier pour la Poëſie. Il s'eſt ſur-tout diſtingué dans la Poëſie lyrique. Il eſt le premier qui

sentiment, ni dans la finesse de la pensée. Ils réüssiront à expliquer un Grammairien; ce Grammairien s'appliquoit à leur même étude, & avoit leur même esprit: mais ils ne prendront jamais celui d'un Honnête-homme des Anciens; car le leur y est tout-à-fait contraire. Dans les Histoires, ils ne connoissent ni les hommes, ni les affaires: ils rapportent tout à la Chronologie; & pour nous pouvoir dire quelle année est mort un Consul, ils négligeront de connoître son Génie, & d'apprendre ce qûi s'est fait sous son Consulat. Ciceron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur d'ORAISONS, César qu'un faiseur de COMMENTAIRES. Le Consul, le Général leur échappent: le génie qui anime leurs Ouvrages n'est point apperçû, & les choses essentielles qu'on y traite ne sont point connuës.

Il est vrai que j'estime infiniment une *Critique du Sens*, si on peut parler de la sorte. Tel est l'excellent Ouvrage de Machiavel sur les DECADES de Tite Live;

qui ait sû donner de l'harmonie & de la douceur aux vers Anglois. On peut l'appeller à cet égard-là, *le Malherbe d'Angleterre.* Nous avons un Recueil de ses Poësies.

Live ; & telles seroient les Réflexions de Monsieur de Rohan sur les COMMENTAIRES de César, s'il avoit pénétré plus avant dans ses desseins, & mieux expliqué les ressorts de sa conduite. J'avouërai pourtant qu'il a égalé la pénétration de Machiavel dans les Remarques qu'il a faites sur la Clémence de César aux guerres civiles. Mais on voit que sa propre expérience en ces sortes de guerres lui a fourni beaucoup de lumieres pour ces judicieuses observations.

Après l'étude des Belles-Lettres, qui me touche particulierement, j'aime la Science de ces grands Jurisconsultes, qui pourroient être des Législateurs eux-mêmes ; qui remontent à cette premiere Justice qui régla la Société humaine ; qui connoissent ce que la nature nous laisse de Liberté dans les gouvernemens établis, & ce qu'en ôte aux particuliers, pour le bien public, la nécessité de la Politique. C'est dans l'entretien de Mr. Sluse (1) qu'on pourroit trouver ces Instructions avec autant de plaisir que d'utilité :

(1) Chanoine de St. Lambert à Liege ; Frere de Mr. Sluse Secretaire des Brefs, & ensuite Cardinal.

tilité: c'eſt de Hobbes, ce grand génie d'Angleterre, qu'on pourroit recevoir ces belles lumieres; mais avec moins de juſteſſe, pour être un peu outré en quelques endroits, & extrême en d'autres.

Que ſi Grotius vivoit préſentement, on pourroit apprendre toutes choſes de ce Savant univerſel, plus recommendable encore par ſa raiſon que par ſa doctrine. Ses Livres à ſon défaut éclairciſſent aujourd'hui les difficultés les plus importantes; & ſi la Juſtice ſeule étoit écoutée, ils pourroient régler toutes les nations dans les Droits de la Paix & de la Guerre. Celui DE JURE BELLI ET PACIS devroit faire la principale étude des Souverains, des Miniſtres, de tous ceux généralement qui ont part au Gouvernement des Peuples.

Mais cette Science du Droit qui deſcend aux affaires des particuliers, n'en devroit pas être ignorée. On la laiſſe pour l'inſtruction des Gens de Robe, & on la rejette de celle des Princes comme honteuſe, quoi qu'ils ayent à donner des Arrêts à chaque moment de leur regne, ſur la fortune, ſur la liberté, ſur la vie de leurs Sujets. On parle toûjours aux Prin-

Princes de la Valeur, qui ne fait que détruire, & de la Libéralité, qui ne fait que diſſiper, ſi la Juſtice ne les a réglées. Il eſt vrai qu'il faut appliquer, pour ainſi dire, l'enſeignement de chaque vertu au beſoin de chaque naturel; inſpirer la libéralité aux avares, animer du deſir de la gloire ceux qui aiment le repos, & retenir autant qu'on peut les ambitieux dans la régle de la juſtice. Mais quelque diverſité qui ſe trouve dans leurs génies, la Juſtice eſt toûjours la plus néceſſaire; car elle maintient l'ordre en celui qui la fait, auſſi bien qu'en ceux à qui elle eſt renduë. Ce n'eſt point une contrainte qui limite le Pouvoir du Prince, puis qu'en la rendant à autrui il apprend à ſe la rendre à lui-même, & qu'il ſe la fait volontairement, quand nous la recevons de lui néceſſairement par ſa puiſſance.

Je ne voi point de Prince dans l'Hiſtoire qui ait été mieux inſtruit que le grand Cyrus. On ne ſe contentoit pas de lui enſeigner exactement tout ce qui regardoit la Juſtice, on lui en faiſoit pratiquer les leçons ſur chaque choſe qui ſe préſentoit; de ſorte qu'en même tems on imprimoit dans ſon eſprit la ſcience de la juſti-

juſtice, & on formoit dans ſon ame l'habitude d'être juſte. L'Inſtitution d'Alexandre eut quelque choſe de trop vaſte: on lui fit tout connoître dans la nature, excepté lui ſeulement. Son Ambition enſuite alla auſſi loin que ſa connoiſſance: après avoir voulu tout ſavoir, il voulut tout conquerir: mais il eut peu de régle dans ſes Conquêtes, & beaucoup de deſordre dans ſa vie, pour n'avoir pas appris ce qu'il devoit au public, aux particuliers, & à lui-même.

Tous les hommes en général ne ſauroient ſe donner trop de préceptes pour être juſtes; car ils ont naturellement trop de penchant à ne l'être pas. C'eſt la Juſtice qui a établi la Société, & qui la conſerve: ſans la Juſtice nous ſerions encore errans & vagabonds, & ſans elle nos impétuoſités nous rejetteroient bien-tôt dans la premiere confuſion dont nous ſommes heureuſement ſortis. Cependant au lieu de reconnoître avec agrément cet avantage, nous nous ſentons gênés de l'heureuſe ſujettion où elle nous tient, & ſoûpirons encore pour une Liberté funeſte qui produiroit le malheur de nôtre vie.

Quand l'Ecriture nous parle du petit

nombre de *Juſtes*, elle n'entend pas, à mon avis, qu'on ne ſe porte encore à faire de bonnes-œuvres. Elle nous veut faire comprendre le peu d'inclination qu'ont les hommes à agir comme ils devroient par un principe de juſtice. En effet, ſi vous examinez tout le bien qui ſe pratique parmi les hommes, vous trouverez qu'il eſt fait preſque toûjours par le ſentiment d'une autre vertu. La Bonté, l'Amitié, la Bienveillance en font faire: la Charité court au beſoin du prochain, la Libéralité donne, la Généroſité fait obliger: la Juſtice qui devroit entrer en tout, eſt rejettée comme une fâcheuſe; & la néceſſité ſeulement lui fait donner quelque part en nos actions. La nature cherche à ſe complaire dans ces premieres vertus, où nous agiſſons par un mouvement agréable: mais elle trouve une ſecrete violence en celle-ci, où le droit des autres exige ce que nous devons, & où nous nous acquittons plûtôt de nos obligations, qu'ils ne demeurent redevables à nos bienfaits.

C'eſt par une averſion ſecrette pour la Juſtice, qu'on aime mieux donner que de rendre, & obliger que de reconnoître:

tre: auſſi voyons-nous que les perſonnes liberales & généreuſes ne ſont pas ordinairement les plus juſtes. La Juſtice a une régularité qui les gêne, pour être fondée ſur un ordre conſtant de la raiſon, oppoſé aux impulſions naturelles, dont la libéralité ſe reſſent preſque toûjours. Il y a je ne ſai quoi d'héroïque dans la grande libéralité, auſſi bien que dans la grande valeur; & ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la premiere éleve l'ame au deſſus de la conſideration du bien, comme la ſeconde pouſſe le courage au delà du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux & généreux mouvemens, ſi elles ne ſont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruïneuſe, & l'autre funeſte.

Ceux qui ſe trouvent ruïnés par quelque accident de la fortune, ſont plaints d'ordinaire de tout le monde, parce que c'eſt un malheur dans la condition humaine à quoi tout le monde eſt ſujet: mais ceux qui tombent dans la miſere par une vaine diſſipation, s'attirent plus de mépris que de pitié, pour être l'effet d'une ſottiſe particuliere, dont chacun ſe tient exemt par la bonne opinion

qu'il a de lui-même. Ajoûtez, que la nature souffre toûjours un peu dans la compassion; & pour se délivrer d'un sentiment douloureux, elle envisage la folie du dissipateur, au lieu de s'arrêter à la vûë du miserable. Toutes choses considerées, c'est assez aux particuliers d'être bienfaisans; encore ne faut-il pas que ce soit par une facilité de naturel qui laisse aller nonchalamment ce qu'on n'a pas la force de retenir. Je mépriſe une foiblesse, que l'on appelle mal-à-propos *Libéralité*, & ne hais pas moins ces humeurs vaines, qui ne font jamais aucun plaisir que pour avoir celui de le dire.

Sur les Ingrats.

IL y a beaucoup moins d'Ingrats qu'on ne croit; car il y a bien moins de Généreux qu'on ne pense. Celui qui taît la grace qu'il a reçûë, est un Ingrat, qui ne la méritoit pas: celui qui publie celle qu'il a faite, la tourne en injure; montrant le besoin que vous avez eu de lui, à vôtre honte, & le secours qu'il vous a donné par ostentation. J'aime qu'un honnête-homme soit un peu délicat à recevoir,

voir, & sensible à l'obligation qu'il a reçûë: j'aime que celui qui oblige soit satisfait de la générosité de son action, sans songer à la reconnoissance de ceux qui sont obligés. Quand il attend quelque retour vers lui du bien qu'il fait, ce n'est plus une libéralité, c'est une espece de trafic que l'esprit d'interêt a voulu introduire dans les graces.

Il est vrai qu'il y a des hommes que la nature a formés purement Ingrats. L'Ingratitude fait le fond de leur naturel: tout est ingrat en eux; le cœur ingrat, l'ame ingrate. On les aime, & ils n'aiment point, moins pour être durs & insensibles, que pour être ingrats.

C'est l'*Ingratitude du cœur*, qui de toutes les Ingratitudes est la plus contraire à l'humanité: car il arrive à des personnes généreuses de se défaire quelquefois du souvenir d'un bienfait, pour ne plus sentir la gêne importune que leur donnent certaines obligations. Mais l'Amitié a des nœuds qui unissent, & non pas des chaînes qui lient; & sans avoir quelque chose de fort opposé à la nature, il n'est pas possible de resister à ce qu'elle a de plus engageant & de plus doux.

Je croirois qu'il n'eſt pas permis aux femmes de reſiſter à un ſi legitime ſentiment, quelque prétexte que leur donnent les égards de la vertu. En effet elles penſent être vertueuſes, & ne ſont qu'ingrates, lors qu'elles refuſent leur affection à des gens paſſionnés, qui leur ſacrifient toutes choſes. Se rendre trop favorables, ſeroit aller contre les droits de l'honneur: ſe rendre trop peu ſenſibles, c'eſt aller contre la nature du cœur, qu'elles doivent garentir du trouble, s'il eſt poſſible, & non pas défendre de l'impreſſion.

L'*Ingratitude de l'ame* eſt une diſpoſition naturelle à ne reconnoître aucun bienfait; & cela, ſans conſideration de l'interêt. Car l'eſprit d'avarice empêche quelquefois la reconnoiſſance, pour ne pas laiſſer aller un bien que l'on veut garder: mais l'ame purement ingrate eſt portée d'elle-même, ſans aucun motif, à ne pas répondre aux graces qu'elle reçoit.

Il y a une autre eſpece d'Ingratitude fondée ſur l'opinion de nôtre mérite, où l'amour-propre repréſente une grace que l'on nous fait comme une juſtice que l'on nous rend.

L'amour de la Liberté a ſes Ingrats, com-

comme l'amour-propre a les ſiens. Toute la ſujettion que cet eſprit de liberté ſait permettre, eſt ſeulement pour les loix: ennemi d'ailleurs de la dépendance, il hait à ſe ſouvenir des obligations qui lui font ſentir la ſuperiorité du bienfacteur. De là vient que les Républicains ſont ingrats: il leur ſemble qu'on ôte à la liberté ce qu'on donne à la gratitude. Brutus ſe fit un mérite de ſacrifier le ſentiment de la reconnoiſſance à celui de la liberté: les bienfaits lui devinrent des injures, lorſqu'il commença à les regarder comme des chaînes. Pour tout dire, il pût tuer un bienfacteur qui alloit devenir un maître. Crime horrible à l'égard des partiſans de la reconnoiſſance: vertu admirable au gré des défenſeurs de la liberté.

Comme il y a des hommes purement Ingrats par les veritables ſentimens de l'ingratitude, il y en a de purement reconnoiſſans par un plein ſentiment de reconnoiſſance. Leur cœur eſt ſenſible non ſeulement au bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut; & leur ame eſt portée d'elle-même à reconnoître toutes ſortes d'obligations.

Suivant les diverſités qui ſe trouvent

dans la reconnoiſſance auſſi bien que dans l'ingratitude, il y a des ames baſſes qui ſe tiennent obligées de tout, comme il y a des humeurs vaines qui ne ſe tiennent obligées de rien.

Si l'amour-propre a ſes ingrats préſomptueux, la défiance de mérite a d'imbéciles reconnoiſſans, qui reçoivent pour une faveur particuliere la pure juſtice qu'on leur rend. Cette défiance de mérite fait le penchant à la ſujettion; & ce penchant à la ſujettion fait cette ſorte de reconnoiſſans. Ceux-ci embarraſſés de la liberté, & honteux de la ſervitude, ſe font des obligations qu'ils n'ont pas, pour ſe donner un prétexte honnête de dépendance.

Je ne mettrai pas au nombre des reconnoiſſans, certains miſérables qui s'obligent du mal qu'on ne leur fait pas. Non ſeulement ils ſervent, mais dans la ſervitude ils n'oſent enviſager aucun bien. Tout ce qui n'eſt pas rigueur eſt pour eux un traitement favorable : ce qui n'eſt pas une injure leur ſemble un bienfait.

Il me reſte à dire un mot d'une certaine reconnoiſſance des gens de la Cour, où

où il y a moins d'égard pour le passé que de dessein pour l'avenir. Ils se tiennent obligés à ceux que la fortune a mis dans un poste où ils peuvent les obliger. Par une gratitude affectée de graces qu'ils n'ont point reçûës, ils gagnent l'esprit des personnes qui en peuvent faire, & se mettent industrieusement en état d'en recevoir. Cet art de reconnoissance n'est pas, bien assurément, une vertu; mais c'est moins un vice qu'une adresse, dont il n'est pas défendu de se servir, & dont il est permis de se défendre.

Les Grands à leur tour se servent d'un art aussi délicat pour s'empêcher de faire les graces, que peut-être celui des courtisans pour s'en attirer. Ils reprochent des biens qu'ils n'ont pas faits; & se plaignant toûjours des ingrats sans avoir presque jamais obligé personne, ils se donnent un prétexte specieux de n'obliger qui que ce soit.

Mais laissons ces affectations de reconnoissance, & ces plaintes mysterieuses sur les Ingrats, pour vous dire ce qu'il y auroit à desirer dans la Prétention & dans la Distribution des bienfaits. Je desirerois en ceux qui les prétendent, moins d'a-

dreſſe que de mérite; & en ceux qui les diſtribuent, moins d'éclat que de généroſité.

La Juſtice a des égards ſur tout, dans la diſtribution des graces: elle fait regler la liberalité de celui qui donne; elle conſidere le mérite de celui qui reçoit. La Généroſité avec toutes ſes circonſtances eſt une vertu admirable: ſans la juſtice c'eſt le mouvement d'une ame veritablement noble, mais mal reglée; ou une fantaiſie libre & glorieuſe, qui ſe fait une gêne de la dépendance qu'elle doit avoir de la raiſon.

Il y a tant de choſes à examiner touchant la diſtribution des bienfaits, que le plus ſûr eſt de s'en tenir toûjours à la Juſtice, conſultant la raiſon également ſur les gens à qui l'on donne, & ſur ce que l'on peut donner. Mais parmi ceux qui ont deſſein même d'être juſtes, combien y en a-t-il qui ne ſuivent que l'erreur d'un faux naturel à récompenſer & à punir? Quand on ſe rend aux inſinuations, quand on ſe laiſſe gagner aux complaiſances, l'amour-propre nous fait voir comme une juſtice la profuſion que nous faiſons envers ceux qui nous flatent; & nous récom-

compensons des mesures artificieuses, dont on se sert pour tromper nôtre jugement, & surprendre le foible de nôtre volonté.

Ceux-là se trompent plus facilement encore, qui font de l'austérité de leur naturel une inclination à la justice. L'envie de punir est ingénieuse en eux à trouver du mal en toutes choses. Les plaisirs leur sont des vices, les erreurs des crimes. Il faudroit se défaire de l'humanité pour se mettre à couvert de leur rigueur. Trompés par une fausse opinion de vertu, ils croyent châtier un criminel, quand ils se plaisent à tourmenter un misérable.

Si la Justice ordonne un grand châtiment, (ce qui est nécessaire quelquefois) elle se proportionne à un grand crime; mais elle n'est ni sévére, ni rigoureuse. La sévérité & la rigueur ne sont jamais d'elle, à le bien prendre; elles sont de l'humeur de ceux qui pensent la pratiquer. Comme ces sortes de punitions sont de la justice sans rigueur, le pardon en est aussi en certaines occasions, plûtôt que de la clémence. Dans une faute d'erreur, pardonner est une justice à nôtre nature défectueuse: l'indulgence qu'on a pour les

femmes qui font l'amour, eſt moins une grace à leur péché, qu'une juſtice à leur foibleſſe.

Sur la Religion.

JE pourrois deſcendre à beaucoup d'autres ſingularités qui regardent la Juſtice; mais il eſt tems de venir à la Religion, dont le ſoin nous doit occuper avant toutes choſes. C'eſt à faire aux inſenſés de compter ſur une vie qui doit finir, & qui peut finir à toute heure.

La ſimple curioſité nous feroit chercher avec ſoin ce que nous deviendrons après la mort. Nous nous ſommes trop chers pour conſentir à nôtre perte toute entiere: l'amour-propre réſiſte en ſecret à l'opinion de nôtre Anéantiſſement. La volonté nous fournit ſans ceſſe le deſir d'être toûjours; & l'eſprit intereſſé en ſa propre conſervation, aide ce deſir de quelque lumiere, dans une choſe d'elle-même fort obſcure. Cependant le Corps qui ſe voit mourir ſûrement; comme s'il ne vouloit pas mourir ſeul, prête des raiſons pour envelopper l'eſprit dans ſa ruïne; tandis que l'Ame s'en fait une

pour

pour croire qu'elle peut subsister toûjours.

Pour pénétrer dans une chose si cachée, j'ai appellé au secours de mes Réflexions les lumieres des Anciens & des Modernes : j'ai voulu lire tout ce qui s'est écrit de l'*Immortalité de l'Ame* ; & après l'avoir lû avec attention, la Preuve la plus sensible que j'aye trouvée de l'Eternité de mon Esprit, c'est le Desir que j'ai de toûjours être.

Je voudrois n'avoir jamais lû les MEDITATIONS de Monsieur Descartes. L'estime où est parmi nous cet excellent homme m'auroit laissé quelque créance de la démonstration qu'il nous promet : mais il m'a paru plus de vanité dans l'assûrance qu'il en donne, que de solidité dans les preuves qu'il en apporte ; & quelqu'envie que j'aye d'être convaincu de ses raisons, tout ce que je puis faire en sa faveur & en la mienne, c'est de demeurer dans l'incertitude où j'étois auparavant.

J'ai passé d'une étude de Métaphysique à l'examen des Religions, & retournant à cette Antiquité qui m'est si chere, je n'ai vû chez les Grecs & chez les Romains qu'un Culte superstitieux d'Ido-

latres, ou une Invention humaine politiquement établie pour bien gouverner les hommes. Il ne m'a pas été difficile de reconnoître l'avantage de la Religion Chrétienne sur les autres ; & tirant de moi tout ce que je puis pour me soûmettre respectueusement à la Foi de ses Mystéres, j'ai laissé goûter à ma raison avec plaisir, la plus pure & la plus parfaite Morale qui fût jamais.

Dans la diversité des Créances qui partagent le Christianisme, la vraye Catholicité me tient à elle autant par mon élection, si j'avois encore à choisir, que par habitude & par les impressions que j'en ai reçûës. Mais cet attachement à ma créance ne m'anime point contre celle des autres, & je n'eûs jamais ce Zéle indiscret qui nous fait haïr les personnes, parce qu'elles ne conviennent pas de sentiment avec nous. L'amour-propre forme ce faux Zéle, & une séduction secrete nous fait voir de la charité pour le prochain où il n'y a rien qu'un excès de complaisance pour nôtre opinion.

Ce que nous appellons aujourd'hui LES RELIGIONS, n'est, à le bien prendre, que *Difference dans la Religion*, & non pas

pas *Religion differente*. Je me réjouïs de croire plus ſainement qu'un Huguenot: cependant, au lieu de le haïr pour la difference d'opinion, il m'eſt cher de ce qu'il convient de mon principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'eſt de ſe communiquer toûjours par quelque choſe. Vous n'inſpirerez jamais l'amour de la réünion, ſi vous n'ôtez la haine de la diviſion auparavant. On peut ſe rechercher comme ſociables, mais on ne revient point à des ennemis. La Feinte, l'Hypocriſie dans la Religion, ſont les ſeules choſes qui doivent être odieuſes; car qui croit de bonne foi, quand il croiroit mal, ſe rend digne d'être plaint, au lieu de mériter qu'on le perſécute. L'Aveuglement du Corps attire la compaſſion: que peut avoir celui de l'Eſprit pour exciter de la haine? Dans la plus grande Tyrannie des Anciens, on laiſſoit à l'Entendement une pleine Liberté de ſes Lumieres; & il y a des nations aujourd'hui parmi les Chrétiens, où l'on impoſe la loi de ſe perſuader ce qu'on ne peut croire! Selon mon ſentiment chacun doit être libre dans ſa Créance, pourvû qu'elle n'aille pas à exciter des factions qui puiſ-

ſent

ſent troubler la tranquilité publique. Les Temples ſont du Droit des Souverains; ils s'ouvrent & ſe ferment comme il leur plaît : mais nôtre Cœur en eſt un ſecret, où il nous eſt permis d'adorer leur maître (1).

Outre la difference de Doctrine en certains points, affectée à chaque Religion, je trouve qu'elles ont toutes comme un eſprit particulier qui les diſtingue. Celui de la Catholicité va ſingulièrement à aimer Dieu, & à faire de bonnes-œuvres. Nous regardons ce premier être comme un objet ſouverainement aimable, & les ames tendres ſont touchées des douces & agréables impreſſions qu'il fait ſur elles. Les bonnes-œuvres ſuivent néceſſairement ce principe : car ſi l'amour ſe forme au dedans, il fait agir au dehors, & nous oblige à mettre tout en uſage pour plaire à ce que nous aimons. Ce qu'il y a ſeulement à craindre, c'eſt que la ſource de cet amour qui eſt dans le cœur, ne ſoit alterée par le mêlange de quelque paſſion toute

(1) L'Empereur Conſtance Chlore, tout Payen qu'il étoit, ſe contenta de faire abattre les Temples des Chrétiens; il ne voulut pas qu'on leur fît d'autre violence. Constantius, *ne diſſentire à*

toute humaine. Il eſt à craindre auſſi qu'au lieu d'obéïr à Dieu en ce qu'il ordonne, nous ne tirions de nôtre fantaiſie des manieres de le ſervir qui nous plaiſent. Mais ſi cet amour a une pureté véritable, rien au monde ne fait goûter une plus véritable douceur. La joye intérieure des ames dévotes vient d'une aſſûrance ſecrete qu'elles penſent avoir d'être agréables à Dieu; & les vrayes mortifications, les ſaintes auſtérités ſont d'amoureux ſacrifices d'elles-mêmes.

La Religion Réformée dépouille les hommes de toute confiance au mérite. Le ſentiment de la Prédeſtination, dont elle ſe dégoûte, & qu'elle n'oſeroit quitter pour ne ſe démentir pas, laiſſe une ame languiſſante, ſans affection & ſans mouvement, ſous prétexte de tout attendre du Ciel avec ſoûmiſſion: elle ne cherche pas à plaire, elle ſe contente d'obéïr; & dans un Culte exact & commun, elle fait Dieu l'objet de ſa Régularité plûtôt que de ſon amour. Pour tenir

majorum præceptis videretur, Conventicula, id eſt parietes, qui reſtitui poterant dirui paſſus eſt; verum autem Dei Templum quod eſt in hominibus, incolume ſervavit. LACT. de Mort. Perſ. §. 15.

tenir la Religion dans ſa pureté, les Calviniſtes veulent réformer tout ce qui paroît humain : mais ſouvent ils retranchent trop de ce qui s'adreſſe à Dieu, pour vouloir trop retrancher de ce qui part de l'homme. Le dégoût de nos Cérémonies les fait travailler à ſe rendre plus purs que nous. Il eſt vrai qu'étant arrivés à cette Pureté trop ſéche & trop nuë, ils ne ſe trouvent pas eux-mêmes aſſez dévots ; & les perſonnes pieuſes parmi eux ſe font un eſprit particulier, qui leur ſemble ſurnaturel, dégoûtées qu'elles ſont d'une Regularité qui leur paroît trop commune.

Il y a deux ſortes d'eſprits en matiere de Religion : les uns vont à augmenter les choſes établies ; les autres à en retrancher toûjours. Si l'on ſuit les premiers, il y a danger de donner à la Religion trop d'exterieur, & de la couvrir de certains dehors qui n'en laiſſent pas voir le fond véritable : ſi on s'attache aux derniers, le péril eſt qu'après avoir retranché tout ce qui eſt ſuperflu, on ne vienne à retrancher la Religion elle-même. La Catholique pourroit avoir un peu moins de choſes extérieures ; mais rien n'empêche

les

les gens éclairés de la connoître telle qu'elle eſt ſous ces dehors. La Réformée n'en a pas aſſez; & ſon Culte trop ordinaire ne ſe diſtingue pas autant qu'il faut des autres occupations de la vie. Aux lieux où elle n'eſt pas tout-à-fait permiſe, la difficulté empêche le dégoût; la diſpute forme une chaleur qui l'anime: où elle eſt la maîtreſſe elle produit ſeulement l'exactitude du devoir, comme feroit le Gouvernement politique, ou quelque autre obligation.

Pour les bonnes Mœurs, elles ne ſont chez les Huguenots que des effets de leur Foi, & des ſuites de leur Créance. Nous demeurons d'accord que tous les Chrétiens ſont obligés à bien croire & à bien vivre; mais la maniere de nous exprimer ſur ce point eſt differente, & quand ils diſent que *les bonnes-œuvres ſont des œuvres mortes ſans la Foi*, nous diſons que *la Foi ſans les bonnes-œuvres eſt une Foi morte*.

Le Miniſtre Morus avoit accoûtumé de dire parmi ſes amis, „ Que ſon Egliſe „ avoit quelque choſe de trop dur dans „ ſon opinion, & qu'il conſeilloit de ne „ lire jamais les EPITRES de St. Paul, „ ſans

„ ſans finir par celle de St. Jaques ; de
„ peur, diſoit-il, que la chaleur de St.
„ Paul contre le mérite des bonnes-œu-
„ vres, ne nous inſpirât inſenſiblement
„ quelque langueur à les pratiquer ".

On pourroit dire, à mon avis, que Saint Pierre & St. Jaques avoient eu raiſon de prêcher à des gens auſſi corrompus qu'étoient les Juifs, la néceſſité des bonnes-œuvres ; car c'étoit leur preſcrire ce qui leur manquoit, & dont ils pouvoient ſe ſentir convaincus eux-mêmes. Mais ces Apôtres auroient peu avancé leur miniſtere par le diſcours de la Grace, avec un Peuple qui penſoit avoir plus de foi que tout le reſte du monde ; avec un Peuple qui avoit vû les Miracles faits en ſa faveur, & qui avoit éprouvé mille fois les aſſiſtances viſibles d'un Dieu.

St. Paul n'agiſſoit pas moins ſagement avec les Gentils ; étant certain qu'il eût converti peu de gens à Jesus-Christ par le diſcours des bonnes-œuvres. Les Gentils étoient juſtes & tempérans : ils avoient de l'intégrité & de l'innocence : ils étoient fermes & conſtans, juſques à mourir pour la patrie. Leur prêcher les bonnes-œuvres, c'étoit faire comme les Phi-

Philoſophes, qui leur enſeignoient à bien vivre. La Morale de JESUS-CHRIST étoit plus pure, je l'avouë; mais elle n'avoit rien qui pût faire aſſez d'impreſſion ſur leurs eſprits. Il faloit leur prêcher la néceſſité de la Grace, & anéantir autant qu'on pouvoit la confiance qu'ils avoient en leur vertu.

Il me ſemble que depuis la Réformation, dont le deſordre des Gens d'Egliſe a été le prétexte ou le ſujet; il me ſemble, dis-je, que depuis ce tems-là on a voulu faire rouler le Chriſtianiſme ſur la doctrine des Créances. Ceux qui ont établi la Réformation, ont accuſé nos ſcandales & nos vices; & aujourd'huì nous faiſons valoir contre eux les bonnes-œuvres. Les mêmes qui nous reprochoient de vivre mal, ne veulent tirer avantage préſentement que de l'imagination qu'ils ont de bien croire. Nous confeſſons la néceſſité de la Créance, mais la Charité a été ordonnée par JESUS-CHRIST; & la doctrine des Myſtéres n'a été bien établie que long-tems après ſa mort. Luimême n'a pas expliqué ſi nettement ce qu'il étoit, que ce qu'il a voulu: d'où l'on peut conclure qu'il a mieux aimé ſe faire

faire obéir, que de se laisser connoître. La Foi est obscure ; la Loi est nettement exprimée. Ce que nous sommes obligés de croire est au dessus de nôtre intelligence: ce que nous avons à faire est de la portée de tout le monde. En un mot, Dieu nous donne assez de lumieres pour bien agir : nous en voulons pour savoir trop ; & au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache.

Je sai que la contemplation des choses divines fait quelquefois un heureux détachement de celles du monde: mais souvent ce n'est que pure speculation, & l'effet d'un vice fort naturel & fort humain. L'esprit intemperant dans le desir de savoir se porte à ce qui est au dessus de la nature, & cherche ce qu'il y a de plus secret en son Auteur, moins pour l'adorer que par une vaine curiosité de tout connoître. Ce vice est bien-tôt suivi d'un autre: la Curiosité fait naître la Présomption; & aussi hardis à définir qu'indiscrets à rechercher, nous établissons une science comme assurée, de choses qu'il nous est impossible même de concevoir. Tel est le méchant usage de l'entendement

ment & de la volonté. Nous aſpirons ambitieuſement à tout comprendre, & nous ne le pouvons pas: nous pouvons religieuſement tout obſerver, & nous ne le voulons point. Soyons juſtes, charitables, patiens par le principe de nôtre Religion, nous connoîtrons & nous obéïrons tout enſemble.

Je laiſſe à nos Savans à confondre les Erreurs des Calviniſtes, & il me ſuffit d'être perſuadé que nous avons les ſentimens les plus ſains. Mais, à le bien prendre, j'oſe dire que l'eſprit des deux Religions eſt fondé differemment ſur de bons Principes, ſelon que l'une enviſage la pratique du bien plus étenduë, & que l'autre ſe fait une régle plus préciſe d'éviter le mal. La Catholique a pour Dieu une volonté agiſſante, & une induſtrie amoureuſe, qui cherche éternellement quelque ſecret de lui plaire. La Huguenote toute en circonſpection & en reſpect, n'oſe paſſer au delà du précepte qui lui eſt connu; de peur que des nouveautés imaginées ne viennent à donner trop de crédit à la fantaiſie.

Le moyen de nous réünir n'eſt pas de diſputer toûjours ſur la doctrine. Comme

me les raiſonnemens ſont infinis, les Controverſes dureront autant que le Genre humain qui les fait: mais ſi laiſſant toutes les Diſputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons ſans paſſion à cet eſprit particulier qui nous diſtingue, il ne ſera pas impoſſible d'en former un général qui nous réüniſſe.

Que nos Catholiques fixent ce Zéle inquiet qui les fait un peu trop agir d'eux-mêmes: que les Huguenots ſortent de leur Régularité pareſſeuſe, & animent leur langueur, ſans rien perdre de leur ſoûmiſſion à la Providence. Faiſons quelque choſe de moins en leur faveur: qu'ils faſſent quelque choſe de plus pour l'amour de nous. Alors ſans ſonger au *Libre-Arbitre*, ni à la *Prédeſtination*, il ſe formera inſenſiblement une véritable Régle pour nos actions, qui ſera ſuivie de celle de nos ſentimens.

Quand nous ſerons parvenus à la reconciliation de la volonté ſur le bon uſage de la vie, elle produira bien-tôt celle de l'entendement ſur l'intelligence de la doctrine. Faiſons tant que de bien agir enſemble, & nous ne croirons pas longtems ſéparément.

Je

Je conclus de ce petit Discours, que c'est un mauvais moyen pour convertir les hommes, que de les attaquer par la jalousie de l'esprit. Un homme défend ses Lumieres, ou comme vrayes, ou comme siennes (1), & de quelque façon que ce soit, il forme cent oppositions contre celui qui le veut convaincre. La nature donnant à chacun son propre sens, paroît l'y avoir attaché avec une secrete & amoureuse complaisance. L'homme peut se soûmettre à la volonté d'autrui, tout libre qu'il est: il peut s'avouër inferieur en courage & en vertu; mais il a honte de se confesser assujetti au sens d'un autre: sa répugnance la plus naturelle est de reconnoître en qui que ce soit une Supériorité de raison.

Nôtre premier avantage, c'est d'être nez raisonnables: nôtre premiere jalousie c'est de voir que d'autres veuillent l'être plus que nous. Si nous prenons garde aux anciennes Conversions qui se sont faites, nous trouverons que les ames ont été touchées, & les entendemens peu convaincus. C'est dans le cœur que se forme

(1) Pensée de Montagne.

me la premiere disposition à recevoir les Verités Chrétiennes. Aux choses qui sont purement de la nature, c'est à l'esprit de concevoir, & sa connoissance précede l'attachement aux objets: aux surnaturelles, l'ame s'y prend, s'y affectionne, s'y attache, s'y unit, sans que nous les puissions comprendre.

Dieu a mieux préparé nos cœurs à l'impression de sa Grace, que nos entendemens à celle de sa Lumiere. Son Immensité confond nôtre petite intelligence: sa Bonté a plus de rapport à nôtre amour. Il y a je ne sai quoi au fond de nôtre ame qui se meut secretement pour un Dieu que nous ne pouvons connoître; & de là vient que pour travailler à la Conversion des hommes, il nous faut établir avec eux la douceur de quelque commerce où nous puissions leur inspirer nos mouvemens: car dans une Dispute de Religion, l'esprit s'efforce en vain de faire voir ce qu'il ne voit pas; mais dans une habitude douce & pieuse, il est aisé à l'ame de faire sentir ce qu'elle sent.

A bien considerer la Religion Chrétienne, on diroit que Dieu a voulu la dérober aux lumieres de nôtre esprit, pour

la

la tourner sur les mouvemens de nôtre cœur. *Aimer Dieu & son Prochain*, la comprend toute, selon St. Paul. Et qu'est-ce autre chose, que nous demander la disposition de nôtre cœur, tant à l'égard de Dieu qu'à celui des hommes? C'est nous obliger proprement à vouloir faire par les tendresses de l'amour, ce que la Politique nous ordonne avec la rigueur des Loix, & ce que la Morale nous prescrit par un ordre austere de la raison.

La Charité nous fait assister & secourir, quand la Justice nous défend de faire injure; & celle-ci empêche l'oppression avec peine, quand celle-là procure avec plaisir le soulagement. Avec les vrais sentimens que nôtre Religion nous inspire, il n'y a point d'Infidéles dans l'amitié: il n'y a point d'Ingrats dans les bienfaits. Avec ces bons sentimens un cœur aime innocemment les objets que Dieu a rendus aimables; & ce qu'il y a d'innocent en nos amours est ce qu'il y a de plus doux & de plus tendre.

Que les personnes grossieres & sensuelles se plaignent de nôtre Religion pour la contrainte qu'elle leur donne; les gens

délicats ont à se louer de ce qu'elle leur épargne les dégoûts & les repentirs. Plus entenduë que la Philosophie voluptueuse dans la science des plaisirs; plus sage que la Philosophie austere dans la science des Mœurs; elle épure nôtre goût pour la Délicatesse, & nos sentimens pour l'Innocence. Regardez l'homme dans la Société civile; si la Justice lui est nécessaire, vous verrez qu'elle lui est rigoureuse. Dans le pur état de la nature, sa Liberté aura quelque chose de farouche; & s'il se gouverne par la Morale, sa propre raison aura de l'austérité. Toutes les autres Religions remuent dans le fond de son ame des sentimens qui l'agitent, & des passions qui le troublent. Elles soûlevent contre la nature des Craintes superstitieuses, ou des Zéles furieux, tantôt pour sacrifier ses enfans, comme Agamemnon, tantôt pour se dévouër soi-même, comme Decie. La seule Religion Chrétienne appaise ce qu'il y a d'inquiet: elle adoucit ce qu'il y a de féroce: elle employe ce que nous avons de tendre en nos mouvemens, non seulement avec nos amis & avec nos proches, mais avec les indifferens & en faveur même de nos ennemis. Voil

Voila quelle eſt la Fin de la Religion Chrétienne, & quel en étoit autrefois l'uſage. Si on en voit d'autres effets aujourd'hui, c'eſt que nous lui avons fait perdre les droits qu'elle avoit ſur nôtre cœur, pour en faire uſurper à nos imaginations ſur elle. De là eſt venuë la Diviſion des eſprits ſur la créance, au lieu de l'Union des volontés ſur les bonnes-œuvres ; en ſorte que ce qui devoit être un lien de Charité entre les hommes, n'eſt plus que la matiere de leurs Conteſtations, de leurs Jalouſies, & de leurs Aigreurs.

De la diverſité des opinions on a vû naître celle des partis, & l'attachement des partis a produit les Perſécutions & les Guerres. Des millions d'hommes ont péri à conteſter de quelle maniere on prenoit au Sacrement, ce qu'on demeuroit d'accord d'y prendre. C'eſt un mal qui dure encore & qui durera toûjours, juſqu'à ce que la Religion repaſſe de la Curioſité de nos eſprits à la Tendreſſe de nos cœurs ; & que rebutée de la folle préſomption de nos Lumieres, elle aille retrouver les doux mouvemens de nôtre amour.

Sur la Vanité des Disputes de Religion, & sur le faux Zéle des Persecuteurs.

STANCES IRREGULIERES.

CLAUDE le Protestant allegue l'ECRITURE,
Dont le sens par Nicolle est toûjours contesté;
Dans la TRADITION que Nicolle tient sûre,
Claude ne reconnoît aucune vérité (1).

Toutes ces belles Controverses.
Sur les Religions diverses,
N'ont jamais produit aucun bien:
Chacun s'anime pour la sienne;
Et que fait-on pour la Chrétienne?
On dispute, & l'on ne fait rien.

Comment? *On ne fait rien* pour elle!
On condamne les Juifs au feu;
On extermine l'Infidelle:
Si vous jugez que c'est trop peu,

On

(1) Mr. Nicolle est l'Auteur du Livre intitulé, PREJUGE'S LE'GITIMES CONTRE LES CALVINISTES. Mr. Claude l'a refuté dans sa DE'FENSE DE LA

On fera pendre l'Hérétique,
Et quelquefois le Catholique
Aura même peine à son tour:
Où pourroit-on trouver plus de zele & d'amour?

Non, non, tu travailles contre elle:
Tout Supplice, Gêne, Tourment,
Tient d'un noir & funeste zele,
Que son humanité dément.

Tu combats sa propre nature;
Sous prétexte de l'honorer?
Quand pour elle tu fais l'injure;
Qu'elle t'ordonne d'endurer.

PRO-

LA RE'FORMATION. Voyez là-dessus le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle, à l'Article NICOLLE.

PROBLEME

A l'imitation des Espagnols :

A

MADEMOISELLE

DE QUEROUALLE (1).

JE ne sai ce qui nuit le plus au bonheur de la vie des femmes, ou de s'abandonner à tous les mouvemens de la Passion, ou de suivre tous les sentimens de la Vertu : je ne sai si leur abandonnement est suivi de plus de maux, que la contrainte ne leur ôte de plaisirs. J'ai vû des Voluptueuses au desespoir du mépris où elles étoient tombées : j'ai vû des Prudes soûpirer de leur vertu ; leur cœur gêné de leur sageſſe cherchoit à se soulager par des soûpirs, du secret tourment de n'oser aimer :

(1) Mademoiselle de Queroualle fut envoyée en Angleterre, en 1670, pour donner de l'amour à Charles II. Elle y réussit si bien, que ce Prince lui

mer: enfin j'ai vû les unes pouſſer des regrets vers l'eſtime qu'elles avoient perduë; j'ai vû les autres pouſſer des deſirs vers les voluptés qu'elles n'oſoient prendre. Heureuſe qui peut ſe conduire diſcretement ſans gêner ſes inclinations! car s'il y a de la honte à aimer ſans retenuë, il y a bien de la peine à paſſer la vie ſans amour.

Pour éviter ce dernier malheur, Mademoiſelle, il ſera bon que vous ſuiviez un avis que je veux vous donner ſans interêt. Ne rebutez pas trop ſévérement les tentations en ce Pays-ci: elles y ſont modeſtes, elles ont plus de pudeur à s'offrir, que n'en doit avoir une honnête Fille à les écouter. Peut-être êtes-vous aſſez vaine pour ne vous contenter que de vous-même: mais vous vous laſſerez bientôt d'être ſeule à vous plaire & à vous aimer; & quelque complaiſance que fourniſſe l'amour-propre, vous aurez beſoin de celui d'un autre pour le véritable agrément de vôtre vie. Laiſſez-vous donc aller à la douceur des tentations, au lieu d'écou-

lui donna le titre de *Ducheſſe de Portsmouth* &c. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1670.

d'écouter vôtre fierté. Vôtre fierté vous feroit bien-tôt retourner en France, & la France vous jetteroit, selon le destin de beaucoup d'autres, en quelque Couvent: mais quand vous choisiriez de vôtre propre mouvement ce triste lieu de retraite, encore faudroit-il auparavant vous être renduë digne d'y entrer. Quelle figure y ferez-vous, si vous n'avez pas le caractére d'une penitente? La vraye pénitente est celle qui s'afflige & se mortifie au souvenir de ses fautes: dequoi fera penitence une bonne fille qui n'aura rien fait? Vous paroîtrez ridicule aux autres Sœurs, qui se repentent avec un juste sujet, de vous repentir par pure grimace.

Voici un autre inconvénient que vous ne manquerez pas d'essuyer, c'est qu'au lieu de porter au Couvent le dégoût de l'amour, le Couvent vous en fera naître l'envie. Ce lieu saint change l'Amour en Dévotion, quand on a aimé dans le monde: ce lieu plus dangereux que les lieux profanes, change la Dévotion en Amour, quand on n'en a pas fait l'expérience. Alors toute la ferveur de vôtre Zéle s'étant convertie en amour, vous soûpirerez inutilement pour ses plaisirs; & dans la diffi-

difficulté de les goûter, vous vous repréſenterez ſans ceſſe pour vôtre tourment la facilité que vous en aviez dans le monde. Ainſi vous ſerez conſumée de regrets, ou devorée de deſirs, ſelon que vôtre ame ſe tournera au ſouvenir de ce que vous avez pû faire, ou à l'imagination de ce que vous ne pourrez exécuter.

Mais ce qu'il y aura de plus étrange pour vous dans le Couvent, c'eſt que vôtre raiſon ne contribuera pas moins que vôtre paſſion, à vous rendre malheureuſe. Plus vous ſerez éclairée, plus vous aurez à ſouffrir de l'imbécilité d'une vieille Supérieure; & les lumieres de vôtre eſprit ne ſerviront qu'à exciter le murmure de vôtre cœur. Sous une contenance mortifiée vous aurez des ſentimens révoltés; & obéiſſant à des ordres, où vous ne pourrez ſincerement vous ſoûmettre, ni ouvertement vous oppoſer, vous paſſerez des jours malheureux dans le deſeſpoir de vôtre condition, avec la grimace d'une fauſſe penitence. Triſte vie, ma pauvre Sœur, d'être obligée à pleurer par coûtume le Péché qu'on n'a pas fait, dans le tems que vient l'envie de le faire!

Voila le miſérable état des bonnes Fil-

les, qui portent au Couvent leur innocence. Elles y sont malheureuses, pour n'avoir pas fait un bon fondement de leur repentir : fondement si nécessaire aux Maisons Religieuses, qu'il faudra vous envoyer aux eaux par pitié, pour vous faire, s'il est possible, quelque petit sujet de penitence.

Soit que vous demeuriez dans le monde, comme je le souhaite, soit que vous en sortiez, comme je le crains, vôtre interêt est d'accommoder deux choses qui paroissent incompatibles, & qui ne le sont pas, L'AMOUR & LA RETENUE. On vous a dit, peut-être, qu'il vaut mieux n'aimer point du tout, que d'aimer avec cette contrainte : mais la régle de ma Retenuë n'a rien d'austere, puis qu'elle prescrit seulement de n'aimer qu'une personne à la fois. Celle qui n'en aime qu'une se donne seulement : celle qui en aime plusieurs s'abandonne ; & de cette sorte de bien, comme des autres, l'usage est honnête, & la dissipation honteuse.

LET-

(1) Le Comte d'Olonne, Mr. de Vineuil, l'Abbé d'Effiat, & deux ou trois autres, ayant tenu quelques discours libres contre le Roi, furent exilés

LETTRE
A
Mr. LE COMTE
D'OLONNE.

AUSSI-TÔT que je fûs vôtre Disgrace (1), je me donnai l'honneur de vous écrire pour vous témoigner mon déplaisir; & je vous écris présentement pour vous dire qu'il faut éviter au moins le chagrin, dans le tems où il n'est pas en nôtre pouvoir de goûter la joye. S'il y a d'honnêtes-gens au lieu où vous êtes, leur conversation pourra vous consoler des commerces que vous avez perdus. Et si vous n'y en trouvez pas, les Livres & la Bonne-chere vous peuvent être d'un grand secours, & d'une assez douce consolation.

(1) de la Cour en 1674. Mr. d'Olonne fut d'abord relegué à Orleans: mais il eut ensuite permission de se retirer dans sa Terre de Montmirel, près de *Villers-Cotrets*.

solation. Je vous parle en maître qui peut donner des Leçons; non pas que je présume beaucoup de la force de mon esprit: mais je pense avoir quelque droit à prendre de l'autorité sur les nouveaux Disgraciés, par une longue expérience des méchantes affaires, & des malheurs.

Parmi les Livres que vous choisirez pour vôtre entretien à la Campagne, attachez-vous à ceux qui font leurs effets sur vôtre humeur par leur agrément, plûtôt qu'à ceux qui prétendent fortifier vôtre esprit par leurs raisons. Les derniers combattent le mal; ce qui se fait toûjours aux dépens de la personne en qui le combat se passe, les premiers le font oublier; & à une douleur oubliée il n'est pas difficile de faire succeder le sentiment de la joye.

La Morale n'est propre qu'à former méthodiquement une bonne conscience; & j'ai vû sortir de son écôle des gens graves & composés qui donnoient un tour fort ridicule à la prud'hommie. Les vrais honnêtes-gens n'ont que faire de ses leçons. Ils connoissent le bien par la seule justesse de leur goût, & s'y portent de leur propre mouvement. Ce n'est pas qu'il

qu'il n'y ait de certaines occasions où son aide n'est pas à rejetter : mais où l'on peut avoir besoin de son aide, on se passeroit bien de ces occasions.

Si vous étiez réduit à la nécessité de vous faire couper les veines, je vous permettrois de lire SE'NE'QUE, & de l'imiter, encore aimerois-je mieux me laisser aller à la nonchalance de PE'TRONE, que d'étudier une fermeté que l'on n'aquiert pas sans beaucoup d'effort.

Si vous étiez d'humeur à vous dévouër pour la Patrie, je vous conseillerois de ne lire autre chose que la vie de ces vieux Romains qui cherchoient à mourir pour le bien de leur Pays : mais en l'état où vous êtes, il vous convient de vivre pour vous, & de passer le plus agréablement que vous pourrez le reste de vôtre vie. Or cela étant comme il est, laissez-là toute étude de Sagesse qui ne va pas à diminuer vos chagrins, ou à vous redonner des plaisirs. Vous chercherez de la constance dans SE'NE'QUE, & vous n'y trouverez que de l'austérité. PLUTARQUE sera moins génant : cependant il vous rendra grave & sérieux plus que tranquille. MONTAGNE vous fera mieux connoître,

tre l'homme qu'aucun autre ; mais c'eſt l'homme avec toutes ſes foibleſſes, connoiſſance utile dans la bonne fortune pour la moderation, triſte & affligeante dans la mauvaiſe.

Que les Malheureux donc ne cherchent pas dans les Livres à s'attriſter de nos miſéres, mais à ſe réjouïr de nos folies ; & par cette raiſon vous préfererez à la lecture de SE'NE'QUE, de PLUTARQUE & de MONTAGNE ; celle de LUCIEN, de PE'TRONE, de DON QUICHOTTE. Je vous recommande ſur tout DON QUICHOTTE : quelque affliction que vous ayez, la fineſſe de ſon Ridicule vous conduira imperceptiblement à la joye.

Vous me direz peut-être que je n'ai pas été d'une humeur ſi enjoüée dans mes Malheurs, que je le parois dans les vôtres ; & qu'il eſt malhonnête de donner toutes ſes douleurs à ſes maux, lors qu'on garde ſon indifference, & ſa gayeté même pour ceux de ſes amis. J'en demeurerois d'accord avec vous, ſi j'en uſois de la ſorte : mais je puis dire avec verité, que je ne ſuis gueres moins ſenſible à vôtre Exil que vous-même ; & la joye que je vous

vous conseille est à dessein de m'en attirer quand je vous aurai vû capable d'en recevoir.

Pour ce qui regarde mes Malheurs, si je vous y ai paru plus triste que je ne vous parois aujourd'hui, ce n'est pas que je le fusse en effet. Je croyois que les Disgraces exigeoient de nous la bienséance d'un air douloureux, & que cette mortification apparente étoit un respect dû à la volonté des Supérieurs, qui songent rarement à nous punir sans dessein de nous affliger: mais sachez que sous de tristes dehors & une contenance mortifiée, je me suis donné toute la satisfaction que j'ai sû trouver en moi-même, & tout le plaisir que j'ai pû prendre dans le commerce de mes amis.

Après avoir trouvé ridicule la gravité de la Morale, je serois ridicule moi-même si je continuois un discours si sérieux: ce qui me fait passer à des conseils moins gênans que les instructions.

Accommodez autant qu'il vous sera possible vôtre Goût à vôtre Santé: c'est un grand secret de pouvoir concilier l'agréable & le nécessaire en deux choses qui ont été presque toûjours opposées. Pour

ce

ce grand secret, néanmoins, il ne faut qu'être sobre & délicat: & que ne doit-on pas faire, pour apprendre à manger délicieusement aux heures du repas; ce qui tient l'esprit & le corps dans une bonne disposition pour toutes les autres ? On peut être sobre sans être délicat; mais on ne peut jamais être délicat sans être sobre. Heureux qui a les deux qualités ensemble! il ne sépare point son régime d'avec son plaisir.

N'épargnez aucune dépense pour avoir des Vins de Champagne, fussiez-vous à deux cens lieuës de Paris. Ceux de Bourgogne ont perdu leur crédit avec les gens de bon-goût, & à peine conservent-ils un reste de vieille réputation chez les marchands. Il n'y a point de Province qui fournisse d'excellens Vins pour toutes les saisons que la Champagne. Elle nous fournit le Vin d'Ay, d'Avenet, d'Auvilé, jusqu'au printems; Tessy, Sillery, Versenai, pour le reste de l'année.

Si vous me demandez lequel je préfere de tous les Vins, sans me laisser aller à des modes de goûts qu'introduisent de faux délicats, je vous dirai que le bon Vin d'Ay est le plus naturel de tous les Vins,

Vins, le plus ſain, le plus épuré de toute ſenteur de terroir, d'un agrément le plus exquis, par ſon goût de pêche qui lui eſt particulier, & le premier, à mon avis, de tous les goûts. Leon X, Charles-Quint, François I, Henri VIII, avoient tous leur propre Maiſon dans Ay, ou proche d'Ay, pour y faire plus curieuſement leurs proviſions. Parmi les plus grandes affaires du monde qu'eurent ces grands Princes à démêler, avoir du Vin d'Ay ne fut pas un des moindres de leurs ſoins.

Ayez peu de curioſité pour les Viandes rares, & beaucoup de choix pour celles qu'on peut avoir commodément. Un Potage de ſanté bien naturel, qui ne ſera ni trop peu fait, ni trop conſommé, ſe doit préferer pour un ordinaire à tous les autres, tant par la juſteſſe de ſon goût, que par l'utilité de ſon uſage. Du Mouton tendre & ſucculent; du Veau de bon lait, blanc & délicat; la Volaille de bon ſuc, moins engraiſſée que nourrie; la Caille graſſe priſe à la campagne; un Faiſan, une Perdrix, un Lapin, qui ſentent bien chacun dans ſon goût ce qu'ils doivent ſentir, ſont les véritables Viandes qui pourront faire en differentes ſaiſons les délices

de

de vôtre repas. La Gelinote de Bois eſt eſtimable ſur tout par ſon excellence, mais peu à conſeiller où vous êtes & où je ſuis, par ſa rareté.

Si une néceſſité indiſpenſable vous fait dîner avec quelques-uns de vos Voiſins, que leur argent ou leur adreſſe aura ſauvé de l'Arriere-ban, louëz le Lievre, le Cerf, le Chevreuil, le Sanglier, & n'en mangez point: que les Canards & quaſi les Cercelles s'attirent la même louange. De toutes les Viandes noires, la ſeule Becaſſine ſera ſauvée en faveur du goût, avec un leger préjudice de la ſanté.

Que tous Mêlanges & Compoſitions de cuiſine, appellés *Ragouts* ou *Hors-d'œuvres*, paſſent auprès de vous pour des eſpeces de poiſons. Si vous n'en mangez qu'un peu, ils ne vous feront qu'un peu de mal: ſi vous en mangez beaucoup, il n'eſt pas poſſible que leur poivre, leur vinaigre & leurs oignons ne ruïnent à la fin vôtre goût, & n'alterent bien-tôt vôtre ſanté. Les Sauces toutes ſimples que vous ferez vous-même, ne peuvent avoir rien de mal-faiſant. Le ſel & l'orange ſont l'aſſaiſonnement le plus général & le plus naturel. Les fines herbes ſont plus

ſaines

saines & ont quelque chose de plus exquis que les Epices: mais elles ne sont pas également propres à toutes choses. Il faut les employer avec discernement aux mets où elles s'accommodent le mieux, & les dispenser avec tant de discretion, qu'elles relevent le propre goût de la Viande sans faire quasi sentir le leur.

Après avoir parlé de la qualité des Vins, & de la condition des Viandes, il faut venir au conseil le plus nécessaire pour l'accommodement du Goût & de la Santé.

Que la nature vous incite à boire & à manger par une disposition secrete, qui se fait legérement sentir, & ne vous y presse pas par le besoin. Où il n'y a point d'appetit, la plus saine nourriture est capable de nous nuire, & la plus agréable de nous dégoûter: où il y a de la faim, la nécessité de manger est une espece de mal qui en cause un autre après le repas, pour avoir fait manger plus qu'il ne faut. L'appetit donne de l'exercice à nôtre chaleur naturelle dans la digestion: l'avidité lui prépare du travail & de la peine. Le moyen de nous tenir toûjours dans une disposition agréable, c'est de ne souffrir

frir ni vuide, ni répletion; afin que la nature n'ait jamais à se remplir avidement de ce qui lui manque, ni à se soulager avec empressement de ce qui la charge.

Voila tous les Conseils que mon Expérience m'a sû fournir pour la Lecture & pour la Bonne-chere. Je ne veux pas finir sans toucher un mot de ce qui regarde l'Amour.

Si vous avez une Maîtresse à Paris, oubliez-la le plûtôt qu'il vous sera possible: car elle ne manquera pas de changer, & il est bon de prévenir les infidéles. Une personne aimable à la Cour y veut être aimée, & là où elle est aimée elle aime à la fin. Celles qui conservent de la passion pour les gens qu'elles ne voyent plus, en font naître bien peu en ceux qui les voyent: la continuation de leur amour pour les absens est moins un honneur à leur constance, qu'une honte à leur beauté. Ainsi, Monsieur, que vôtre Maîtresse en aime un autre, ou qu'elle vous aime encore, le bon-sens vous la doit faire quitter comme trompeuse, ou comme mépriſée. Cependant, en cas que vous voyiez quelque jour à la fin de vôtre Disgrace, vous ne devez pas

en

en mettre à vôtre amour. Les courtes abſences animent les paſſions, au lieu que les longues les font mourir.

De quelque côté que ſe tourne vôtre eſprit, ne lui donnez pas un nouveau poids par la gravité des choſes trop ſérieuſes. La diſgrace n'a que trop de ſa propre peſanteur. Faites, en vôtre Exil, ce que Petrone fit à ſa Mort: *Amove res ſerias quibus gravitatis & conſtantiæ gloria peti ſolet; tibi, ut illi, levia carmina & faciles verſus.*

Il y en a que leur Malheur a rendu Dévots par un certain attendriſſement, par une pitié ſecrete qu'on a pour ſoi, aſſez propre à diſpoſer les hommes à une vie plus religieuſe. Jamais diſgrace ne m'a donné cette eſpece d'attendriſſement: la nature ne m'a pas fait aſſez ſenſible à mes propres maux. La perte de mes amis pourroit me donner de ces douleurs tendres, & de ces triſteſſes délicates dont les ſentimens de dévotion ſe forment avec le tems. Je ne conſeillerois jamais à perſonne de reſiſter à la dévotion qui ſe forme de la tendreſſe, ni à celle qui nous donne de la confiance. L'une touche l'ame agréablement; l'autre aſſûre à l'eſprit

un

un doux repos: mais tous les hommes & particulierement les Malheureux, doivent ſe défendre avec ſoin d'une dévotion ſuperſtitieuſe qui mêleroit ſa noirceur avec celle de l'infortune.

Sur les premieres Années de la Régence.

A

MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

STANCES IRREGULIERES.

J'Ai vû le tems de la bonne Régence,
Tems, où régnoit une heureuſe abondance;
Tems, où la Ville auſſi bien que la Cour
Ne reſpiroient que les jeux & l'amour.

Une Politique indulgente,
De nôtre nature innocente
Favoriſoit tous les deſirs;
Tout goût paroiſſoit légitime,
La douce erreur ne s'appelloit point crime,
Les vices délicats ſe nommoient des plaiſirs.

Mes

Meubles, habits, repas, danſes, Muſiques;
Un air facile avec la propreté;
Rien de contraint, pas trop de liberté;
Peu de gens vains, preſque tous magnifiques;
N'avoir chez ſoi que la commodité;
Faiſoit alors les chagrins domeſtiques
Qu'aux autres tems fait la néceſſité.

Dans le commerce, on étoit ſociable;
Dans l'entretien naturel, agréable;
On haïſſoit un chagrin médiſant,
On mépriſoit un fade complaiſant;
La vérité délicate & ſincere
Avoit trouvé le ſecret de nous plaire.

L'art de flater en parlant librement,
L'art de railler toûjours obligeamment,
En ce tems ſeul étoient choſes connuës;
Auparavant nullement entenduës;
Et l'on pourroit aujourd'hui ſûrement
Les mettre au rang des ſciences perduës.

Le ſérieux n'avoit point les défauts
Des gravités, qui font les importantes;
Et le plaiſant rien d'outré ni de faux:
Femmes ſavoient, ſans faire les ſavantes;
Moliere en vain eût cherché dans la Cour
Ses RIDICULES affectées;
Et ſes FACHEUX n'auroient pas vû le jour
Manque d'objets à fournir les idées.

Aucun amant qui ne ſervît ſon Roi,
Guerrier aucun qui ne ſervît ſa Dame:
On ménageoit l'honneur de ſon emploi,
On ménageoit la douceur de ſa flame;
Tantôt les cœurs s'attachoient aux appas
Libres tantôt ils cherchoient les combats.

Un jeune Duc (1) qui tenoit la Victoire
Comme une Eſclave attachée à ſon Char,
Par ſa Valeur, par l'éclat de ſa Gloire
Fit oublier Alexandre & Céſar.
Que ne mouroit alors ſon Eminence (2),
Pour ſon bonheur, & pour nôtre repos!
Elle eût fini ſes beaux jours à propos
Laiſſant un nom toûjours cher à la France.

DE

LA TRAGEDIE

ANCIENNE ET MODERNE.

ON n'a jamais vû tant de Régles pour faire de belles Tragédies, & on en fait

(1) Le Duc d'Enguien.
(2) Le Cardinal Mazarin.
(3) François Hedelin, Abbé d'Aubignac, publia

fait si peu qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles. Il me souvient que l'Abbé d'Aubignac en composa une selon toutes les Loix qu'il avoit impérieusement données pour le Théatre (3). Elle ne réüssit point ; & comme il se vantoit par tout d'être le seul de nos Auteurs qui eût bien suivi les Préceptes d'ARISTOTE ; *je sai bon gré à Mr. d'Aubignac*, dit Monsieur le Prince, *d'avoir si bien suivi les Régles d'Aristote : mais je ne pardonne point aux Régles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante Tragédie à Mr. d'Aubignac.*

Il faut convenir que la POETIQUE d'Aristote est un excellent ouvrage : cependant il n'y a rien d'assez parfait pour régler toutes les Nations & tous les Siécles. Descartes & Gassendi ont découvert des vérités qu'Aristote ne connoissoit pas : Corneille a trouvé des beautés pour le Théatre qui ne lui étoient pas connuës : nos Philosophes ont remarqué des erreurs

blia en 1657, un Traité de la PRATIQUE DU THE'ATRE. Quelque tems après, il donna une Tragedie en prose, intitulée ZENOBIE, qui ne réussit point.

reurs dans sa PHYSIQUE : nos Poëtes ont vû des défauts dans sa POETIQUE, pour le moins à nôtre égard, toutes choses étant aussi changées qu'elles le sont.

Les Dieux & les Déesses causoient tout ce qu'il y avoit de grand & d'extraordinaire sur le Théatre des Anciens, par leurs haines, par leurs amitiés, par leurs vengeances, par leurs protections ; & de tant de choses surnaturelles, rien ne paroissoit fabuleux au Peuple, dans l'opinion qu'il avoit d'une société entre les Dieux & les hommes. Les Dieux agissoient presque toûjours par des passions humaines : les hommes n'entreprenoient rien sans le conseil des Dieux, & n'exécutoient rien sans leur assistance. Ainsi dans ce mêlange de la divinité & de l'humanité, il n'y avoit rien qui ne se pût croire.

Mais toutes ces merveilles aujourd'hui nous

(1) C'est ce qu'on a vû dans le XV & le XVI siécle, où les Histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament étoient representées, ou pour parler le langage de ce tems-là, étoient *jouées par personnages*, sur des Théatres publics. Castelvetro dit qu'on *jouoit* à Rome la *Passion* de Jesus-Christ de telle maniere, que les Spectateurs éclatoient de rire.

nous ſont fabuleuſes. Les Dieux nous manquent, & nous leur manquons; & ſi voulant imiter les Anciens en quelque façon, un Auteur introduiſoit des Anges & des Saints ſur nôtre ſcéne, il ſcandaliſeroit les dévots comme profane, & paroîtroit imbécille aux Libertins. Les Prédicateurs ne ſouffriroient point que la Chaire & le Théatre fuſſent confondus, & qu'on allât apprendre de la bouche des Comédiens, ce qu'on débite avec autorité dans les Egliſes à tous les peuples.

D'ailleurs, ce ſeroit donner un grand avantage aux Libertins, qui pourroient tourner en ridicule à la Comédie, les mêmes choſes qu'ils reçoivent dans les Temples avec une apparente ſoûmiſſion; & par le reſpect du lieu où elles ſont dites, & par la révérence des perſonnes qui les diſent (1).

Mais poſons que nos Docteurs abandonnent

rire. On la *jouoit* auſſi en France: & j'ai une Piece imprimée en 1541, ſous ce titre; *Senſuit le miſtere de la Paſſion de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt. Nouuellement reueu & corrige oultre les precedentes impreſſions. Auec les additions faictes, par treseloquent & ſcientifique docteur Maiſtre Iehan Michel. Lequel miſtere fuſt ioue a Angiers moult triumphamment.*

nent toutes les matieres saintes à la liberté du Théatre ; faisons en sorte que les moins dévots les écoutent avec toute la docilité que peuvent avoir les personnes les plus soûmises : il est certain que de la doctrine la plus sainte, des actions les plus Chrétiennes, & des vérités les plus utiles, on fera les Tragédies du monde qui plairont le moins. L'es-

Et dernierement à Paris. Auec le nombre des personnages qui sont a la fin dudit liure. Et sont en nombre, CXLI.

On *jouoit*, de même, les *Actes des Apôtres*. Cet ouvrage, qui contient deux Volumes, est intitulé : *Le premier Volume des Catholiques œuvres & Actes des Apostres redigez en escript par Sainct Luc Euangeliste & Hystoriographe depute par le Sainct Esperit. Icellui Sainct Luc escripuant a Theophile. Auecques plusieurs Hystoires en icellui inserez des gestes des Césars..... Le tout ueu & corrige bien & deuement selon la vraie verite. Et ioue par personnages à Paris en l'Hostel de Flandres Lan Mil cinq cens XLI. Auec Priuilege du Roy* &c. Mr. Bayle en a donné quelques extraits dans le SUPPLEMENT *de son* DICTIONNAIRE, à l'Article CHOCQUET (*Louïs*).

Les desordres causez par cet sortes de *Jeux*, furent representez, au Parlement de Paris d'une maniere très-vive & très-forte en 1541 par le Procureur général du Roi. „ Pendant lesdits ieux, (dit-il, parlant du *Mystere de la Passion*, & des *Actes des Apôtres*), „ le commun peuple dez huit „ à neuf heures du matin és iours de Festes delaiss„ soit sa Messe Paroissiale, Sermon & Vespres, pour

L'esprit de nôtre Religion est directement opposé à celui de la Tragédie. L'humilité & la patience de nos Saints sont trop contraires aux vertus des Heros que demande le Théatre. Quel zele, quelle force, le Ciel n'inspire-t-il pas à Néarque & à Polyeucte (2); & que ne font pas ces nouveaux Chrétiens pour répondre

„ pour aller esdits ieux garder sa place, & y estre „ jusqu'à cinq heures du soir: ont cessé les Predi- „ cations, car n'eussent eu les Predicateurs qui les „ eust escoutez. Et retournant desdits ieux, se „ mocquoient hautement & publiquement par les „ ruës desdits ieux & des ioueurs, contrefaisant „ quelque langage impropre qu'ils auoient ouis „ desdits ieux ou autre chose mal faite, criant par „ derision que *le S. Esperit n'auoit point voulu descendre*, & par d'autres mocqueries. Et le plus „ souvent les Prestres des Paroisses pour auoir leur „ passe-tems d'aller esdits ieux, ont delaissé dire „ Vespres les iours de Feste, ou les ont dites tous „ seuls dez l'heure de Midy, heure non accouf- „ tumée: & mesme les Chantres ou Chappellains „ de la Sainte Chappelle de ce Palais tant que „ lesdits ieux ont duré [Il avoit dit auparavant qu'on les *avoit fait durer l'espace de six ou sept mois*], „ ont dit Vespres les iours de Festes à „ l'heure de Midy, & encore les disoient en poste „ & à la legere pour aller esdits ieux, &c". Je donnerai cette Piece toute entiere dans mes Additions au COLOMESIANA.

(2) Voyez le POLYEUCTE de Corneille.

pondre à ces heureuſes inſpirations? L'amour & les charmes d'une jeune épouſe cherement aimée, ne font aucune impreſſion ſur l'eſprit de Polyeucte. La conſideration de la politique de Felix, comme moins touchante, fait moins d'effet. Inſenſible aux prieres & aux menaces, Polyeucte a plus d'envie de mourir pour Dieu, que les autres hommes n'en ont de vivre pour eux. Néanmoins ce qui eût fait un beau Sermon, faiſoit une miſérable Tragédie, ſi les entretiens de Pauline & de Sévére, animés d'autres ſentimens & d'autres paſſions, n'euſſent conſervé à l'Auteur la réputation que les Vertus Chrétiennes de nos Martyrs lui euſſent ôtée.

Le Théatre perd tout ſon agrément dans la repréſentation des choſes ſaintes, & les choſes ſaintes perdent beaucoup de la religieuſe opinion qu'on leur doit, quand on les repréſente ſur le Théatre.

A la vérité, les Hiſtoires du Vieux Teſtament s'accommoderoient beaucoup mieux à nôtre ſcéne. Moïſe, Samſon, Joſué y feroient tout un autre effet que Polyeucte & Néarque. Le merveilleux qu'ils y produiroient, a quelque choſe de

plus

plus propre pour le Théatre. Mais il me semble que les Prêtres ne manqueroient pas de crier contre la profanation de ces Histoires sacrées, dont ils rempliſſent leurs conversations ordinaires, leurs Livres, & leurs Sermons. Et à parler sainement, le Passage de la Mer rouge, si miraculeux; le Soleil arrêté dans sa course, à la priere de Josué; les Armées défaites par Samson avec une Mâchoire d'Ane; toutes ces merveilles, dis-je, ne seroient pas crûës à la Comédie, parce qu'on y ajoûte foi dans la Bible: mais on en douteroit bien-tôt dans la Bible, parce qu'on n'en croiroit rien à la Comédie.

Si ce que je dis est fondé sur de bonnes & de solides raisons, il faut nous contenter de choses purement naturelles, mais extraordinaires; & choisir en nos Héros des actions principales, qui soient reçûës dans nôtre créance comme humaines, & qui nous donnent de l'admiration comme rares & élevées au dessus des autres. En deux mots, il ne nous faut rien que de grand, mais d'humain: dans l'humain, éviter le médiocre; dans le grand, le fabuleux.

Je ne veux pas comparer la PHARSALE à l'ENEIDE; je connois la juste difference de leur valeur: mais à l'égard de l'élevation, Pompée, Céſar, Caton, Curion, Labienus ont plus fait pour LUCAIN; que n'ont fait pour VIRGILE, Jupiter, Mercure, Junon, Venus, & toute la ſuite des autres Déeſſes & des autres Dieux.

Les idées que nous donne Lucain des Grands-hommes, ſont véritablement plus belles & nous touchent plus que celles que nous donne Virgile des Immortels. Celui-ci a revêtu ſes Dieux de nos foibleſſes, pour les ajuſter à la portée des hommes: celui-là éleve ſes Héros juſqu'à pouvoir ſouffrir la comparaiſon des Dieux:

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

Dans Virgile, les Dieux ne valent pas des Héros: dans Lucain, les Héros valent des Dieux.

Pour vous dire mon véritable ſentiment, je croi que la Tragédie des Anciens auroit fait une perte heureuſe en perdant ſes Dieux avec ſes Oracles & ſes Devins. C'étoit

C'étoit par ces Dieux, ces Oracles, ces Devins, qu'on voyoit régner au Théatre un esprit de Superstition & de Terreur, capable d'infecter le genre humain de mille erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux. Et à considerer les impressions ordinaires que faisoit la Tragédie dans Athénes sur l'ame des Spectateurs, on peut dire que Platon étoit mieux fondé pour en défendre l'usage, que ne fut Aristote pour le conseiller: car la Tragédie consistant, comme elle faisoit, aux mouvemens excessifs de la *Crainte* & de la *Pitié*; n'étoit-ce pas faire du Théatre une Ecole de frayeur & de compassion, où l'on apprenoit à s'épouvanter de tous les périls, & à se desoler de tous les malheurs?

On aura de la peine à me persuader qu'une ame accoûtumée à s'effrayer sur ce qui regarde les maux d'autrui, puisse être dans une bonne assiette sur les maux qui la regardent elle-même. C'est peut-être par-là que les Athéniens devinrent si susceptibles des impressions de la peur; & que cet esprit d'épouvante inspiré au Théatre avec tant d'art, ne devint que trop naturel dans les Armées.

A Sparte & à Rome, où le public n'exposoit à la vûë des citoyens que des exemples de valeur & de fermeté, le peuple ne fut pas moins fier & hardi dans les combats, que ferme & constant dans les calamités de la République. Depuis qu'on eut formé dans Athénes cet Art de craindre & de se lamenter ; on mit en usage à la guerre ces malheureux mouvemens qui avoient été comme appris aux représentations.

Ainsi l'esprit de Superstition causa la déroute des armées ; & celui de Lamentation fit qu'on se contenta de pleurer les grands malheurs, quand il faloit y chercher quelque remede. Mais comment n'eût-on pas appris à se désoler dans cette pitoyable école de commisération ? Ceux qu'on y représentoit étoient des exemples de la derniere misére, & des sujets d'une médiocre vertu.

Telle étoit l'envie de se lamenter, qu'on exposoit bien moins de vertus que de malheurs ; de peur qu'une ame élevée à l'admiration des Héros, ne fût moins propre à s'abandonner à la Pitié pour un misérable : & afin de mieux imprimer les sentimens de Crainte & d'Affliction aux

specta-

ſpectateurs, il y avoit toûjours ſur le Théatre des Chœurs d'Enfans, de Vierges, de Vieillards, qui fourniſſoient à chaque évenement, ou leurs frayeurs, ou leurs larmes.

Ariſtote connut bien le préjudice que cela pourroit faire aux Athéniens; mais il crut y apporter aſſez de remede en établiſſant une certaine *Purgation* que perſonne juſqu'ici n'a entenduë, & qu'il n'a pas bien compriſe lui-même, à mon jugement: car y a-t-il rien de ſi ridicule que de former une ſcience qui donne ſûrement la maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la gueriſon? que de mettre la perturbation dans une ame, pour tâcher après de la calmer par les réflexions qu'on lui fait faire ſur le honteux état où elle s'eſt trouvée?

Entre mille perſonnes qui aſſiſteront au Théatre, il y aura peut-être ſix Philoſophes, qui ſeront capables d'un retour à la tranquillité, par ces ſages & utiles méditations: mais la Multitude ne fera point ces réflexions; & on peut preſque aſſûrer que par l'habitude de ce qu'on voit au Théatre, on s'en formera une de ces malheureux mouvemens.

On ne trouve pas les mêmes inconveniens dans nos Repréſentations, que dans celles de l'Antiquité ; puis que nôtre Crainte ne va jamais à cette ſuperſtitieuſe Terreur, qui produiſoit de ſi méchans effets pour le courage. Nôtre Crainte n'eſt le plus ſouvent qu'une agréable inquiétude qui ſubſiſte dans la ſuſpenſion des eſprits ; c'eſt un cher interêt que prend nôtre ame aux ſujets qui attirent ſon affection.

On peut dire à peu près la même choſe de la Pitié à nôtre égard. Nous la dépouillons de toute ſa foibleſſe, & nous lui laiſſons tout ce qu'elle peut avoir de charitable & d'humain. J'aime à voir plaindre l'infortune d'un grand-homme malheureux ; j'aime qu'il s'attire de la compaſſion, & qu'il ſe rende quelquefois maître de nos larmes : mais je veux que ces larmes tendres & généreuſes regardent enſemble ſes malheurs & ſes vertus, & qu'avec le triſte ſentiment de la Pitié nous ayons celui d'une Admiration animée, qui faſſe naître en nôtre ame comme un amoureux deſir de l'imiter.

Il nous reſtoit à mêler un peu d'amour dans la nouvelle Tragédie, pour nous

ôter

ôter mieux ces noires idées que nous laiſſoit l'ancienne par la Superſtition & par la Terreur. Et dans la vérité, il n'y a point de paſſion qui nous excite plus à quelque choſe de noble & de généreux qu'un honnête amour. Tel peut s'abandonner lâchement à l'inſulte d'un ennemi peu redoutable, qui défendra ce qu'il aime juſqu'à la mort contre les attaques du plus vaillant. Les Animaux les plus foibles & les plus timides; les animaux que la nature a formés pour toûjours craindre & toûjours fuir, vont fierement au devant de ce qu'ils craignent le plus, pour garantir le ſujet de leur amour. L'amour a une chaleur qui ſert de courage à ceux qui en ont le moins. Mais, à confeſſer la vérité, nos Auteurs ont fait un auſſi méchant uſage de cette belle paſſion, qu'en ont fait les Anciens de leur Crainte & de leur Pitié: car, à la reſerve de huit ou dix Piéces, où ſes mouvemens ont été ménagés avec beaucoup d'avantage, nous n'en avons point où les Amans & l'Amour ne ſe trouvent également défigurés.

Nous mettons une tendreſſe affectée où nous devons mettre les ſentimens les plus nobles. Nous donnons de la moleſſe à

ce qui devroit être le plus touchant; & quelquefois nous penſons exprimer naïvement les graces du naturel, que nous tombons dans une ſimplicité baſſe & honteuſe.

Croyant faire les Rois & les Empereurs de parfaits Amans, nous en faiſons des Princes ridicules; & à force de plaintes & de ſoûpirs, où il n'y auroit ni à plaindre ni à ſoûpirer, nous les rendons imbécilles comme Amans & comme Princes. Bien ſouvent nos plus grands Héros aiment en Bergers ſur nos Théatres, & l'innocence d'une eſpece d'amour champêtre leur tient lieu de toute gloire & de toute vertu.

Si une Comédienne a l'art de ſe plaindre & de pleurer d'une maniere touchante, nous lui donnons des larmes aux endroits qui demandent de la gravité; & parce qu'elle plaît mieux quand elle eſt ſenſible, elle aura par tout indifferemment de la douleur.

Nous voulons un amour quelquefois naïf, quelquefois tendre, quelquefois douloureux; ſans prendre garde à ce qui deſire de la naïveté, de la tendreſſe, de la douleur: & cela vient de ce que voulant

par

par tout de l'amour, nous cherchons de la diverſité dans les manieres, n'en mettant preſque jamais dans les paſſions.

J'eſpere que nous trouverons un jour le véritable uſage de cette paſſion, devenuë trop ordinaire. Ce qui doit être l'adouciſſement des choſes, ou trop barbares, ou trop funeſtes; ce qui doit toucher noblement les ames, animer les courages, & élever les eſprits; ne ſera pas toûjours le ſujet d'une petite tendreſſe affectée, ou d'une imbécille ſimplicité. Alors nous n'aurons que faire de porter envie aux anciens: ſans un amour trop grand pour l'Antiquité, ou un trop grand dégoût pour nôtre ſiécle, on ne ſera point des Tragédies de Sophocle & d'Euripide, les modelles des Piéces de nôtre tems.

Je ne dis point que ces Tragédies n'ayent eû ce qu'elles devoient avoir pour plaire au goût des Athéniens: mais qui pourroit traduire en François dans toute ſa force l'OEDIPE même, ce chef-d'œuvre des Anciens; j'oſe aſſûrer que rien au monde ne nous paroîtroit plus barbare, plus funeſte, plus oppoſé aux vrais ſentimens qu'on doit avoir.

Nô-

Nôtre Siécle a du moins cet avantage, qu'il y eſt permis de haïr librement les vices, & d'avoir de l'amour pour les vertus. Comme les Dieux cauſoient les plus grands crimes ſur le Théatre des Anciens, les crimes captivoient le reſpect des ſpectateurs, & on n'oſoit pas trouver mauvais ce qui étoit abominable. Quand Agamemnon ſacrifia ſa propre fille, & une fille tendrement aimée, pour appaiſer la colere des Dieux; ce Sacrifice barbare fut regardé comme une pieuſe obéïſſance, comme le dernier effet d'une religieuſe ſoûmiſſion.

Que ſi l'on conſervoit en ce tems-là les vrais ſentimens de l'humanité, il faloit murmurer contre la Cruauté des Dieux en impie; & ſi l'on vouloit être dévot envers les Dieux, il faloit être cruel & barbare envers les Hommes: il faloit faire, comme Agamemnon, la derniere violence à la nature & à ſon amour:

Tantum Relligio potuit ſuadere malorum,

dit Lucrece ſur ce ſacrifice barbare.

Aujourd'hui nous voyons repréſenter les Hommes ſur le Théatre ſans l'intervention

vention des Dieux, plus utilement cent fois pour le public & pour les particuliers; car il n'y aura dans nos Tragédies, ni de Scelerat qui ne ſe déteſte, ni de Héros qui ne ſe faſſe admirer. Il y aura peu de crimes impunis, peu de Vertus qui ne ſoient recompenſées. Avec les bons exemples que nous donnons au public ſur le Théatre; avec ces agréables ſentimens d'Amour & d'Admiration, diſcretement ajoûtés à une Crainte & à une Pitié rectifiées, on arrivera chez nous à la perfection que deſire Horace:

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci;

ce qui ne pouvoit jamais être ſelon les Régles de l'ancienne Tragédie.

Je finirai par un ſentiment hardi & nouveau. C'eſt qu'on doit rechercher à la Tragédie, devant toutes choſes, une Grandeur d'ame bien exprimée, qui excite en nous une tendre Admiration. Il y a dans cette ſorte d'Admiration quelque raviſſement pour l'eſprit, le courage y eſt élevé, l'ame y eſt touchée.

SUR

SUR LES CARACTERES DES TRAGEDIES.

J'Ai eu deſſein autrefois de faire une Tragédie, & ce qui me faiſoit le plus de peine, c'étoit de me défendre d'un ſentiment ſecret d'amour-propre, qui nous laiſſe renoncer difficilement à nos qualités pour prendre celles des autres. Il me ſouvient que je formois mon Caractére ſans y penſer, & que le Héros deſcendoit inſenſiblement au peu de mérite de SAINT EVREMOND, au lieu que SAINT EVREMOND devoit s'élever aux grandes vertus de ſon Héros. Il étoit de mes paſſions comme de mon caractére; j'exprimois mes mouvemens voulant exprimer les ſiens. Si j'étois amoureux, je tournois toutes choſes ſur l'amour; ſi je me trouvois pitoyable, je ne manquois pas de fournir des infortunes à ma Pitié: je faiſois dire ce que je ſentois moi-même; & pour comprendre tout en peu de mots,

mots, je me repréſentois ſous le nom d'autrui. N'accuſons pas quelques Héros de nos Tragédies de verſer des pleurs, qui devoient couler ſeulement en quelques endroits; ce ſont les larmes des Poëtes, qui trop ſenſibles de leur naturel ne peuvent réſiſter à la tendreſſe qu'ils ſe ſont formée. S'ils ne faiſoient qu'entrer dans le ſentiment des Héros, leur ame prêtée ſeulement à la douleur, pourroit garder quelque meſure dans la paſſion : mais pour s'en faire une propre à eux-mêmes, ils expriment avec vérité ce qu'ils devoient repréſenter dans la vrai-ſemblance. C'eſt un grand ſecret de ſavoir nous exprimer avec juſteſſe en ce qui regarde les penſées, & beaucoup plus en ce qui touche le ſentiment : car l'ame a bien plus de peine à ſe défaire de ce qu'elle ſent, que l'eſprit à ſe dégager de ce qu'il penſe.

Véritablement la paſſion doit être remplie, mais jamais outrée; & ſi les Spectateurs étoient réduits à choiſir entre deux vices, ils ſouffriroient le défaut plus aiſément que l'excès. Celui qui ne pouſſe pas aſſez les mouvemens, ne contente pas; c'eſt ne pas donner ſujet de ſe louër : celui qui les outre, bleſſe l'eſprit; c'eſt don-

donner ſujet de ſe plaindre. Le premier laiſſe à nôtre imagination le plaiſir d'ajoûter d'elle-même ce qu'il n'a ſû fournir: le ſecond nous donne la peine de retrancher, toûjours difficile & ennuyeuſe. Quand le cœur particulierement s'eſt ſenti touché autant qu'il doit l'être, il cherche à ſe ſoulager: revenus de ces mouvemens aux lumieres de l'eſprit, nous jugeons peu favorablement de la tendreſſe & des larmes. Celles du plus malheureux doivent être ménagées avec grande diſcretion; car le Spectateur le plus tendre a bien-tôt ſeché les ſiennes: *citò areſcit lacryma in aliena miſeria* (1).

En effet, ſi on s'afflige trop long-tems ſur le Théatre, ou nous nous moquons de la foibleſſe de celui qui pleure; ou la longue pitié d'un long tourment qui fait paſſer les maux d'autrui en nous-mêmes, bleſſe la nature, qui a dû être ſeulement touchée. Toutes les fois que je me trouve à des Piéces fort touchantes, les larmes des Acteurs attirent les miennes avec une

(1) *Nihil eſt tam miſerabile, quàm ex beato miſer. Et hoc totum quidem moveat, ſi bona ex fortuna quis cadat; & à quorum caritate divellatur; quæ amittat, aut amiſerit; in quibus malis ſit, futuruſve*

une douceur ſecrete que je ſens à m'attendrir: mais ſi l'affliction continuë, mon ame s'en trouve incommodée, & attend avec impatience quelque changement qui la délivre d'une impreſſion douloureuſe. J'ai vû arriver ſouvent en de longs diſcours de Tendreſſe, que l'Auteur donne à la fin toute autre idée que celle de l'Amant qu'il a deſſein de repréſenter. Cet Amant devient quelquefois un Philoſophe, qui raiſonne dans la paſſion, ou qui nous explique par une eſpece de leçon, de quelle maniere elle s'eſt formée. Quelquefois l'eſprit du Spectateur qui pouſſoit d'abord ſon imagination juſqu'à la Perſonne qu'on repréſente, revient à ſoi-même, deſabuſé qu'il eſt, & ne connoît plus que le Poëte, qui dans une eſpece d'Elegie nous veut faire pleurer de la douleur qu'il a feinte, ou qu'il s'eſt formée.

Un homme ſe mécompte auprès de moi en ces occaſions: il tombe dans le ridicule, quand il prétend me donner de la pitié. Je trouve plus ridicule encore qu'on faſſe l'éloquent à ſe plaindre de ſes mal-

turuſve ſit exprimatur breviter. CITO ENIM ARESCIT LACRYMA, PRÆSERTIM IN ALIENIS MALIS. Cic. Part. Orat. §. 17.

malheurs. Celui qui prend la peine d'en discourir, m'épargne celle de l'en consoler; c'est la nature qui souffre; c'est à elle de se plaindre: elle cherche quelquefois à dire ce qu'elle sent, pour se soulager; non pas à le dire éloquemment, pour se complaire.

Je suis aussi peu persuadé de la violence d'une passion qui est ingénieuse à s'exprimer par la diversité des pensées. Une ame touchée sensiblement, ne laisse pas à l'esprit la liberté de penser beaucoup, & moins encore de se divertir dans la varieté de ses conceptions. C'est en quoi je ne puis souffrir la belle imagination d'Ovide: il est ingénieux dans la douleur; il se met en peine de faire voir de l'esprit quand vous n'attendez que du sentiment. Virgile touche d'une impression toute juste, où il n'y a rien de languissant, rien de trop poussé. Comme il ne vous laisse rien à desirer, il n'a aussi rien qui vous blesse; & c'est-là que vôtre ame se rend avec plaisir à une proportion si aimable.

Je m'étonne que dans un tems où l'on tourne toutes les Piéces de Théatre sur l'amour, on en ignore assez & la nature

&

& les mouvemens. Quoi que l'amour agiſſe diverſement ſelon la diverſité des complexions, on peut rapporter à trois mouvemens principaux tout ce que nous fait ſentir une paſſion ſi générale; *aimer*, *brûler*, *languir*.

Aimer ſimplement, eſt le premier état de nôtre ame, lors qu'elle s'émeut par l'impreſſion de quelque objet agréable: là il ſe forme un ſentiment ſecret de complaiſance en celui qui aime, & cette complaiſance devient enſuite un attachement a la perſonne qui eſt aimée. *Brûler*, eſt un état violent, ſujet aux inquietudes, aux peines, aux tourmens; quelquefois aux troubles, aux tranſports, au deſeſpoir; en un mot à tout ce qui nous inquiete, ou qui nous agite. *Languir*, eſt le plus beau des mouvemens de l'amour. C'eſt l'effet délicat d'une flame pure, qui nous conſume doucement: c'eſt une maladie chere & tendre, qui nous fait haïr la penſée de nôtre gueriſon. On l'entretient ſecretement au fond de ſon cœur; & ſi elle vient à ſe découvrir, les yeux, le ſilence, un ſoûpir qui nous échappe, une larme qui coule malgré nous, l'expriment mieux que ne pourroit faire tou-

te l'éloquence du discours. Pour ces longues conversations de tendresse, ces soûpirs poussés incessamment, ces pleurs à tout moment répandus, ils pourront se rapporter à quelque autre cause. Si l'on m'en veut croire, ils tiendront moins de l'Amour que de la Sottise de celui qui aime. La passion m'est trop précieuse pour la couvrir d'une honte étrangere, où elle n'a aucune part. Peu de larmes suffisent aux Amans pour exprimer leur amour: quand ils en ont trop, ils expliquent moins leur passion que leur foiblesse. J'ose dire qu'une Dame qui aura pitié de son Amant sur les discretes & respectueuses expressions du mal qu'elle cause, se moquera de lui comme d'un misérable pleureur, s'il gémit éternellement auprès d'elle.

J'ai observé que Cervantes estime toûjours dans ses Chevaliers le mérite vraisemblable: mais il ne manque jamais à se moquer de leurs Combats fabuleux, & de leurs Pénitences ridicules. Par cette derniere consideration, il fait préferer Don Galaor

(1) Michel Cervantes, dans son Histoire *de l'admirable Don Quichotte de la Manche.* Tom. I. Chap. I.

(2) Dans

GALAOR au bon AMADIS DE GAULE, *Porque tenia muy acommodada condicion para todo ; que no era Cavallero melindroso, ni tan lloron como su hermaño* (1).

Un grand défaut des Auteurs dans les Tragédies, c'eſt d'employer une paſſion pour une autre ; de mettre de la douleur où il ne faut que de la tendreſſe, de mettre au contraire du deſeſpoir où il ne faut que de la douleur. Dans les TRAGEDIES de Quinaut, vous deſireriez ſouvent de la douleur où vous ne voyez que de la tendreſſe. Dans le TITUS de Racine, vous voyez du deſeſpoir où il ne faudroit qu'à peine de la douleur. L'Hiſtoire nous apprend que Titus plein d'égards & de circonſpections renvoya Berenice en Judée, pour ne pas donner le moindre ſcandale au Peuple Romain ; & le Poëte en fait un deſeſperé, qui veut ſe tuer lui-même, plûtôt que de conſentir à cette ſéparation.

Corneille n'a pas eu des ſentimens plus juſtes ſur le ſujet de ſon Titus (2). Il nous

(2) Dans ſa Comédie héroïque, intitulée TITE ET BERENICE.

nous le représente prêt à quitter Rome, & à laisser le gouvernement de l'Empire pour aller faire l'amour en Judée. Certes il va contre la vérité & la vrai-semblance, ruïnant le naturel de Titus, & le caractére de l'Empereur, pour donner tout à une passion éteinte: c'est vouloir que ce Prince s'abandonne à Berenice comme un fou, lors qu'il s'en défait comme un homme sage, ou dégoûté.

J'avouë qu'il y a de certains sujets où la bienseance & la raison même favorisent les sentimens de la passion; & alors la passion le doit emporter sur le caractére. Horace veut qu'on représente Achille agissant, colere, inéxorable, croyant que les loix n'ont pas été faites pour lui, & ne connoissant que la force pour tout droit en ses entrepriſes (1): mais c'est dans son naturel ordinaire qu'on le doit dépeindre ainsi. C'est le caractére qu'Homere lui donne, lors qu'il dispute sa captivité à Agamemnon. Cependant ni Homere, ni Horace n'ont pas voulu éteindre l'humanité dans Achille; & Euripide

a

(1) *Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge Scriptor. Honoratum si fortè reponis Achillem;*

Impi-

a eu tort de lui donner ſi peu d'amour pour Iphigenie ſur le point qu'elle devoit être ſacrifiée (2). Le Sacrificateur étoit touché de compaſſion, & l'Amant paroît comme inſenſible : s'il a de la colere il la trouve dans ſon naturel : ſon cœur ne lui fournit rien pour Iphigenie. On m'avouëra que l'humanité demandoit de la pitié ; que la nature, que la bienſéance même exigeoient de la tendreſſe ; & tous les gens de bon-goût blâmeront le Poëte d'avoir trop conſideré le caractére, lors qu'il faloit avoir de grands égards pour la paſſion. Mais quand une paſſion eſt connuë généralement de tout le monde, c'eſt-là qu'il faut donner le moins qu'on peut au caractére.

En effet, ſi vous aviez à dépeindre Antoine depuis qu'il fut abandonné à ſon amour, vous ne le dépeindriez pas avec les belles qualités que la nature lui avoit données. Antoine amoureux de Cléopatre, n'eſt pas l'Antoine Ami de Céſar. D'un

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget ſibi data, nihil non arroget armis.
HORAT. de Art. Poët. ỳ. 119--122.

(2) Penſée de Grotius.

D'un homme brave, audacieux, entreprenant, il s'en eſt fait un foible, moû, & pareſſeux. D'un homme qui n'avoit manqué en rien, ni à ſon interêt ni à ſon parti, il s'en eſt fait un qui s'eſt manqué à lui-même, & qui s'eſt perdu.

Horace, que j'ai allegué, forme un caractére de la Vieilleſſe, qu'il nous preſcrit de garder fort ſoigneuſement. Si nous avons quelque Vieillard à repréſenter, il veut que nous le dépeignions amaſſant du bien, & s'abſtenant de celui qu'il peut avoir amaſſé; que nous le dépeignions froid, timide, chagrin, peu ſatisfait du préſent, & grand donneur de louanges à tout ce qu'il a vû dans ſa jeuneſſe (1). Mais ſi vous avez à repréſenter un Vieillard fort amoureux, vous ne lui donnerez ni froideur, ni crainte, ni pareſſe, ni chagrin: vous ferez un libéral d'un avare, un complaiſant d'un homme fâcheux & difficile. Il trouvera à redire à toutes les beautés qu'il a vûës, & admirera ſeulement

(1) *Multa Senem circumveniunt incommoda; vel quòd Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti; Vel quòd res omnes timidè, gelidéque miniſtrat, Dilator, ſpe longus, iners, aviduſque futuri, Diffi-*

ment celle qui l'enchante: il fera toutes choſes pour elle, & n'aura plus de volonté que la ſienne, penſant regagner par la ſoûmiſſion, ce qu'il perd par le dégoût que ſon âge peut donner;

Et ſous un front ridé, qu'on a droit de haïr,
Il croit ſe faire aimer à force d'obéïr (2).

Tel a été, & tel a été dépeint par Corneille le vieil & infortuné Syphax. Avant qu'il fût charmé de ſa Sophonisbe, il avoit tenu la balance entre les Carthaginois & les Romains: devenu amoureux ſur ſes vieux jours, il perdit ſes Etats, & ſe perdit lui-même, pour avoir eu trop d'aſſujettiſſement aux volontés de ſa femme.

Quand j'ai parlé de la paſſion, ç'a été proprement de l'amour que j'ai entendu parler: les autres paſſions ſervent à former le caractére, au lieu de le ruïner. Etre naturellement gai, triſte, colére, timide,

Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, cenſor, caſtigatorque minorum.
HORAT. de Art. Poët. ℣. 169-174.

(2) Corneille dans la SOPHONISBE.

timide, c'eſt avoir les humeurs, les qualités, les affections qui compoſent un caractére: être fort amoureux, c'eſt avoir pris une paſſion qui ne ruïne pas ſeulement les qualités d'un caractére, mais qui aſſujettit les mouvemens des autres paſſions. Il eſt certain qu'une ame qui aime bien, ne ſe porte aux autres paſſions que ſelon qu'il plaît à ſon amour. Si elle a de la colere contre un amant, l'amour l'excite & l'appaiſe; elle penſe haïr, & ne fait qu'aimer; l'Amour excuſe l'ingratitude, & juſtifie l'infidélité. Les tourmens d'une véritable paſſion ſont des plaiſirs; on en connoît les peines lors qu'elle eſt paſſée, comme après la réverie d'une fiévre, on ſent les douleurs. En aimant bien, l'on n'eſt jamais miſérable: on croit l'avoir été quand on n'aime plus.

Une beauté qui fait toucher les cœurs,
N'a pas en ſon pouvoir de faire un miſérable;
Auprès d'une perſonne aimable,
Les appas tiennent lieu d'aſſez grandes faveurs.

A un Auteur qui me demandoit mon Sentiment d'une Piece où l'Héroïne ne faiſoit que ſe lamenter.

LA Princeſſe dont vous faites l'Héroïne de vôtre Piéce, me plairoit aſſez ſi vous aviez un peu ménagé ſes larmes: mais vous la faites pleurer avec excès; & dès qu'il y aura quelque retour à la juſteſſe du ſentiment, le trop de larmes rendra ceux qu'on repréſente moins touchans, & ceux qui voyent repréſenter, moins ſenſibles. Corneille n'a pas plû à la multitude en ces derniers tems, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs; ce qu'il y a de plus exquis dans le ſentiment, & de plus délicat dans la penſée. Après avoir comme uſé les paſſions ordinaires dont nous ſommes agités, il s'eſt fait un nouveau mérite à toucher des tendreſſes plus recherchées, de plus fines jalouſies, & de plus ſecretes douleurs: mais cette étude de pénétration étoit trop délicate pour les grandes aſſemblées; de ſorte qu'une

découverte si précieuse lui a fait perdre quelque estime dans le monde, quand elle devoit lui donner une nouvelle réputation.

Il est certain que personne n'a mieux entendu la nature que Corneille: mais il l'a expliquée differemment selon ses tems differens. Etant jeune il en exprimoit les mouvemens: étant vieux il nous en découvre les ressorts. Autrefois il donnoit tout au sentiment; il donne plus aujourd'hui à la connoissance: il ouvre le cœur avec tout son secret; il le produisoit avec tout son trouble. Quelques autres ont suivi plus heureusement la disposition des esprits, qui n'aiment aujourd'hui que la douleur & les larmes: mais je crains pour vous quelque retour du bon goût justement sur vôtre Piéce, & qu'on ne vienne à desapprouver le trop grand usage d'une passion dont on enchante présentement tout le monde.

J'avouë qu'il n'y a rien de si touchant que le sentiment douloureux d'une belle personne affligée; c'est un nouveau charme qui unit toutes nos tendresses par les impressions de l'Amour & de la Pitié mêlées ensemble. Mais si la belle affligée con-

continuë à ſe déſoler trop long-tems, ce qui nous touchoit nous attriſte: laſſés de la conſoler quand elle aime encore à ſe plaindre, nous la remettons comme une importune entre les mains des vieilles & des parens, qui gouvernent dans toutes les formes de la condoléance une ſi ennuyeuſe déſolation.

Un Auteur bien entendu dans les paſſions, n'épuiſera jamais la douleur d'une affligée: cet épuiſement eſt ſuivi d'une indolence qui apporte une langueur infaillible aux Spectateurs. Les premieres larmes ſont naturelles à la paſſion qu'on exprime; elles ont leur ſource dans le cœur, & portent la douleur d'un cœur affligé dans un cœur tendre. Les dernieres ſont purement de l'eſprit du Poëte; l'art les a formées, & la nature ne veut pas les reconnoître. L'affliction doit avoir quelque choſe de touchant, & la fin de l'affliction quelque choſe d'animé, qui puiſſe faire ſur nous une impreſſion nouvelle. Il faut que l'affliction ſe termine par une bonne fortune qui finit les malheurs avec la joye, ou par une grande vertu qui attire nôtre admiration. Quelquefois elle s'acheve par la mort; & il en naît en

nos ames une commiſération propre & naturelle à la Tragédie: mais ce ne doit jamais être après de longues lamentations, qui donnent plus de mépris pour la foibleſſe, que de compaſſion pour le malheur.

Je n'aime pas au Théatre une Mort qui ſe pleure davantage par la perſonne qui ſe meurt, que par ceux qui la voyent mourir. J'aime les grandes douleurs avec peu de plaintes, & un ſentiment profond: j'aime un deſeſpoir qui ne s'exhale pas en paroles; mais où la nature accablée ſuccombe ſous la violence de la paſſion. Les longs diſcours expliquent plus nôtre regret à la vie, que nôtre réſolution à la mort: parler beaucoup dans ces occaſions, c'eſt languir dans le deſeſpoir, & perdre tout le mérite de ſa douleur:

O Silvia, tu ſe' morta,

& s'évanouïr comme Aminte (1):

Non je ne pleure pas, Madame, mais je meurs (2),

& mourir comme Euridice.

Il

(1) Aminte du Taſſe, Act. III. Sc. II.
(2) Surena, Tragédie de Corneille, Act. V. Sc. V.

Il eſt certain que nos maux ſe ſoulagent en pleurant, & la plus grande peine du monde un peu adoucie, r'anime le deſir de vivre à meſure qu'elle ſoulage le ſentiment. Il en eſt de nôtre raiſonnement comme de nos larmes : pour peu que nous raiſonnions dans l'infortune, la raiſon nous porte à l'endurer plûtôt qu'à mourir. Faiſons guerir au Théatre ceux que nous faiſons beaucoup pleurer & beaucoup ſe plaindre : donnons plus de maux que de larmes & de diſcours, à ceux que nous avons deſſein d'y faire mourir.

LETTRE

A

Mr. LE COMTE

DE LIONNE.

QUELQUE fâcheuſes que ſoient mes Diſgraces, je trouve de la douceur quand je voi un auſſi honnête-homme

que vous, assez tendre pour les plaindre, & assez généreux pour chercher le moyen de les finir. Je suis infiniment obligé aux bontés de Madame ***, & à la chaleur de vos bons offices: mais je serai bien-aise à l'avenir que personne n'excite Monsieur le Comte de Lauzun à me servir. Je suis sûr qu'il fera de lui-même tout ce qu'il pourra sur mon sujet sans se nuire; & je serois fort fâché de lui attirer le moindre desagrément. Il ne doit rien dire à son Maître que d'agréable, & n'en rien entendre qui ne lui laisse de la satisfaction. Un Maître qui refuse une fois, se fait aisément une habitude de ne pas accorder les autres choses qui lui sont demandées. J'ai ouï dire à un grand Courtisan, qu'*il faloit éviter autant qu'on pouvoit le premier rebut* : je serois au desespoir de l'avoir attiré à une personne que j'honore autant que Monsieur le Comte de Lauzun.

Ce n'est pas que je n'aye presque une nécessité d'aller en France pour deux mois, à moins que de me résoudre à perdre le peu que j'y ai, & tout ce qui me fait vivre dans les Pays étrangers. Je croi qu'il m'y est dû encore quarante mille

mille Livres, dont je ne puis rien tirer: cependant je crains plus que la néceſſité, le ſecours de la nature qui pourroit finir tous les maux que me fait la fortune. J'ai des diableſſes de Vapeurs qui me tourmentent; mais elles ne ſont pas ſi-tôt paſſées, que je ſuis plus gai que jamais. Dans une heure tout ce qu'il y a de funeſte, & tout ce qu'il y a d'agréable ſe préſente à mon imagination; & je ſens ainſi bien plus vivement en moi les effets de l'humeur, que le pouvoir de la raiſon. Je tomberois aiſément dans la morale; c'eſt le penchant de tous les malheureux, dont l'imagination eſt preſque toûjours triſte, ou les penſées du moins ſérieuſes: comme je crains le ridicule de la gravité, je m'arrête tout court, pour vous dire ſeulement, Monſieur, que perſonne au monde n'eſt à vous plus abſolument, &c.

Je vous ſupplie dans l'occaſion d'aſſurer Madame De *** de ma reconnoiſſance très-humble pour toutes ſes bontés.

Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai paſſé mes heures ennuyeuſes ſur des bagatelles. J'ai fait quelques

ques *Observations sur nos Historiens*; *sur la Tragédie*, & *sur la Comédie Espagnole*, *Françoise*, *Italienne*, *Angloise*; *sur l'Opera*, *&c.* mais c'étoient seulement des Observations particulieres sans beaucoup de dessein & de régularité. Tout cela étoit fondé sur les differens génies des nations. J'en ai perdu une partie, & l'autre est encore confuse; je vous les envoyerai toutes. Vous m'obligerez infiniment de m'envoyer ce qu'il y a de nouveau, s'il est fort rare.

DISCOURS SUR LES HISTORIENS FRANÇOIS.

IL faut avouër que nos Historiens n'ont eu qu'un mérite bien médiocre. Sans l'envie naturelle qu'ont les hommes de savoir ce qui s'est passé dans leur pays, je ne sai comment une personne qui a le bon

bon goût des Hiſtoires anciennes, pourroit ſe réſoudre à ſouffrir l'ennui que donnent les nôtres. Et certes il eſt aſſez étrange que dans une Monarchie où il y a eu tant de guerres mémorables, & tant de changemens ſignalés dans les affaires; que parmi des gens qui ont la vertu de faire les grandes choſes, & la vanité de les dire, il n'y ait pas un Hiſtorien qui réponde ni à la dignité de la matiere, ni à nôtre propre inclination.

J'ai crû autrefois qu'on devoit attribuer ce défaut-là à nôtre Langue; mais quand j'ai conſideré depuis, que la beauté du François dans la Traduction égaloit preſque celle du Grec & du Latin dans l'Original, il m'eſt venu dans la penſée malgré moi, que la médiocrité de nôtre Génie ſe trouve au deſſous de la majeſté de l'Hiſtoire. D'ailleurs, quand il y auroit parmi nous quelques génies aſſez élevés, il y a trop de choſes néceſſaires à la compoſition d'une belle Hiſtoire, pour les pouvoir rencontrer dans une même perſonne. On trouveroit peut-être un Stile aſſez pur & aſſez noble en quelques-uns de nos Auteurs, qui pour mener une vie éloignée de la cour & des affaires, les trai-

traiteroient avec des maximes générales & des lieux communs, qui sentent plus la politique de l'antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connoissance de nos interêts; mais ils ont le desavantage de s'être formés à un certain Stile de Dépêches aussi propre pour les négociations, que peu convenable à la dignité de l'Histoire. Ce leur est une chose ordinaire encore de parler fort mal de la guerre, à moins que la fortune ne les y ait jettés autrefois, ou qu'ils n'ayent vécu dans la confiance & la familiarité des grands hommes qui la conduisent. C'a été un défaut considerable en Grotius, qui après avoir pénétré les causes de la guerre les plus cachées, l'esprit du gouvernement des Espagnols, la disposition des peuples de Flandre; qui après être entré dans le vrai génie des nations; après avoir formé le juste caractére des sociétés, & celui des personnes principales; si bien expliqué les differens états de la Religion; remonté à des sources inconnuës au Cardinal Bentivoglio & à Strada, n'a pû maintenir dans les esprits l'admiration qu'il y avoit causée, aussi-tôt qu'il a falu ouvrir le champ

champ de la Guerre ; quand il a falu parler du mouvement des armées ; venir à la deſcription des ſiéges, & au recit des combats.

Nous avons des gens de qualité d'un mérite extraordinaire, qui pour avoir paſſé par de grands emplois avec un bon ſens naturel & des connoiſſances aquiſes, ſont également capables de bien agir & de bien parler ; mais ordinairement le génie leur manque, ou ils n'ont pas l'art de bien écrire : outre que rapportant toutes choſes à leur Cour & à la fonction de leurs Charges, ils cherchent peu à s'inſtruire des formes du gouvernement & des ordres du Royaume. Ils croiroient ſe faire tort, & prendre l'eſprit des gens de robe contre la dignité de leur profeſſion, s'ils s'appliquoient à la connoiſſance de nos principales Loix. Et ſans avoir ces lumieres-là, j'oſerois aſſûrer qu'il eſt comme impoſſible de faire une bonne Hiſtoire, remplie, comme elle doit être, de ſaines & de judicieuſes Inſtructions.

Bacon ſe plaignoit ſouvent que les Hiſtoriens prennent plaiſir à s'étendre ſur les choſes étrangeres, & qu'ils ſemblent éviter comme une langueur, le diſcours des Ré-

Réglemens qui font la tranquilité publique : que se laissant aller avec joye au recit des maux qu'apporte la Guerre, ils ne touchent qu'avec dégoût les bonnes Loix qui établissent le bonheur de la Société civile. Ses plaintes me paroissent d'autant mieux fondées, qu'il n'y a pas une Histoire chez les Romains, où l'on ne puisse connoître le dedans de la République par ses Loix, comme le dehors par ses Conquêtes. Vous voyez dans Tite Live, tantôt l'abolition des vieilles Loix, & tantôt l'établissement des nouvelles; vous y voyez tout ce qui dépend de la Religion, & ce qui regarde les Cérémonies. La Conjuration de Catilina dans Salluste est toute pleine des Constitutions de la République; & la Harangue de César, si délicate & si détournée, ne roule-t-elle pas toute sur la Loi *Portia*, sur les justes considerations qu'eurent leurs Peres pour quitter l'ancienne rigueur dans la punition des citoyens, sur les dangereuses conséquences qui s'ensuivroient si une ordonnance si sage étoit violée?

Le même César en ses COMMENTAIRES ne perd jamais l'occasion de parler des mœurs, des coûtumes & de la Re-

Religion des Gaulois. Tacite n'eſt peut-être que trop rempli d'accuſations, de défenſes, de loix, & de jugemens. Quinte Curce, dans une Hiſtoire compoſée pour plaire plus que pour inſtruire, met à la bouche d'Alexandre les loix des Macédoniens pour répondre aux reproches d'Hermolaüs qui avoit conſpiré contre ſa vie. Cet Alexandre, qui ſemble n'avoir connu d'autres loix que ſes volontés dans la conquête du monde; cet Alexandre ne dédaigne pas de s'appuyer de l'autorité des loix, pour avoir fait donner le fouët à un jeune garçon, lors qu'il eſt le maître de l'Univers.

Comme il n'y a point de Peuple qui n'ait à ſe garantir des violences étrangeres, quand il eſt foible, ou à rendre ſa condition plus glorieuſe par des conquêtes, quand il eſt puiſſant; comme il n'y en a point qui ne doive aſſûrer ſon repos par la conſtitution d'un bon Gouvernement, & la tranquilité de ſa conſcience par les ſentimens de ſa Religion: auſſi n'y a-t-il point d'Hiſtorien qui ne doive être inſtruit de tous ces differens interêts, quand il en entreprend l'Hiſtoire; qui ne doive faire connoître ce qui rend les hommes

mes malheureux, afin que l'on l'évite, ou ce qui fait leur bonheur, afin qu'on se le procure. On ne sauroit bien faire l'Histoire de France, quelques Guerres qu'on ait à décrire, sans faire connoître les Ordres du Royaume, la diversité de Religion, & les Libertés de l'Eglise Gallicane.

Il seroit ridicule de vouloir écrire celle d'Angleterre, sans savoir les affaires du Parlement, & être bien instruit des differentes Religions de ce Royaume. Il ne le seroit pas moins d'entreprendre celle d'Espagne, sans savoir exactement les diverses formes de ses Conseils, & le mystere de son Inquisition, aussi bien que le secret de ses Interêts étrangers, les motifs & les succès de ses Guerres.

Mais à la vérité, ces diversités de Loix, de Religion, de Politique, de Guerre, doivent être mêlées ingénieusement, & ménagées avec une grande discrétion: car un homme qui affecteroit de parler souvent de la constitution & des loix de quelque Etat, sentiroit plûtôt le Législateur ou le Jurisconsulte que l'Historien. Ce seroit faire des leçons de Théologie, que de traiter chaque point de Religion

ligion avec une curiosité recherchée: on auroit de la peine à le souffrir dans l'Histoire de Fra Paolo, quelque belle qu'elle puisse être, si on ne pardonnoit l'ennui de ses Controverses entre les Docteurs, à la nécessité de son sujet.

Quoi que la description des Guerres semble tenir le premier lieu dans l'Histoire, c'est se rendre une espece de conteur fort importun que d'entasser évenemens sur évenemens, sans aucune diversité de matieres; c'est trouver le moyen dans les vérités, d'imiter la maniere des vieux faiseurs de Romans dans leurs faux combats, & leurs avantures fabuleuses.

Les Historiens Latins ont sû mêler admirablement les diverses connoissances dont j'ai parlé: aussi l'Histoire des Romains devoit-elle avoir du rapport avec leur vie, qui étoit partagée aux fonctions differentes de plusieurs professions. En effet, il n'y a guere eu de grands personnages à Rome, qui n'ayent passé par les dignités du Sacerdoce, qui n'ayent été du Sénat, & tirés du Sénat pour commander les Armées. Aujourd'hui chaque profession fait un attachement particulier. La plus grande vertu des gens d'Eglise, est

de

de se donner tout entiers aux choses Ecclesiastiques; & ceux que leur ambition a poussés au maniement des affaires, ont essuyé mille reproches d'avoir corrompu la sainteté de vie où ils s'étoient destinés. Les gens de Robe sont traités de ridicules aussi-tôt qu'ils veulent sortir de leur profession; & un homme de guerre ordinairement a de la honte de savoir quelque chose au delà de son métier.

Il est certain néanmoins que les diverses applications des Anciens formoient une capacité bien plus étenduë; les mêmes personnes apprenant à bien employer les forces de la République, & à contenir les peuples par la révérence de la Religion & par l'autorité des loix. C'étoit un grand avantage aux Magistrats d'être maîtres des plus fortes impressions qui se fassent sur les esprits, & de saisir tous les sentimens par où ils sont disposés à la docilité, ou contraints à l'obéïssance. Ce n'en étoit pas un moindre aux Généraux d'avoir appris dans les secrets de leur Religion à pouvoir inspirer leurs propres mouvemens, & à les faire recevoir avec le même respect que s'ils avoient été inspirés véritablement par les Dieux; d'avoir l'art

l'art de tourner toutes choſes en préſages de bonheur ou d'infortune, & de ſavoir à propos remplir les ſoldats de confiance, ou de crainte. Mais il en revenoit encore une autre utilité à la République; c'eſt que les Magiſtrats ſe faiſoient connoître pleinement eux-mêmes; car il étoit impoſſible que dans ces fonctions differentes, le naturel le plus profond pût également ſe cacher par tout, & que les bonnes & les mauvaiſes qualités ne fuſſent à la fin diſcernées. On découvroit en ces génies bornés que la nature a reſtraints à certains talens, qu'une humeur douce & paiſible qui s'étoit accommodée au miniſtére de la Religion, n'avoit pas quelquefois aſſez de conſtance pour maintenir les loix en vigueur.

On voyoit quelquefois un Sénateur incorruptible dans les jugemens, qui n'avoit ni l'activité, ni la vigilance d'un bon Capitaine. Tel étoit un grand homme de guerre, comme Marius, qui ſe trouvoit ſans capacité en ce qui regardoit la Religion & les affaires. A la vérité, il ſe formoit ſouvent une ſuffiſance générale, & une vertu pleine par tout, qui pouvoit rendre les citoyens utiles au public

en toutes choſes; mais ſouvent auſſi une capacité moins étenduë faiſoit employer les hommes à certains uſages où ils étoient ſeulement propres.

C'eſt ce qu'on a vû dans le Conſulat de Ciceron & d'Antonius, où ce premier eut ordre de veiller au ſalut de la République ſelon ſon talent, & le ſecond fut envoyé aſſembler des Troupes avec Petreius pour combattre celles de Catilina.

Si on fait réflexion ſur ce que j'ai dit, on ne s'étonnera point de trouver d'excellens Hiſtoriens chez un Peuple où ceux qui écrivoient l'hiſtoire, étoient des perſonnes conſiderables, auſquelles il ne manquoit ni génie, ni art pour bien écrire; qui avoient une connoiſſance profonde des affaires de la Religion, de la Guerre, des hommes. A dire vrai, les Anciens avoient un grand avantage ſur nous à connoître les Génies par ces differentes épreuves où l'on étoit obligé de paſſer dans l'adminiſtration de la République; mais ils n'ont pas eu moins de ſoin pour les bien dépeindre; & qui examinera leurs Eloges avec un peu de curioſité & d'intelligence, y découvrira une étude particuliere, & un art infiniment recherché.

En

En effet, vous leur voyez assembler des qualités comme opposées, qu'on ne s'imagineroit pas se pouvoir trouver dans une même personne : *animus audax, subdolus.* Vous leur voyez trouver de la diversité dans certaines qualités qui paroissent tout-à-fait les mêmes, & qu'on ne sauroit démêler sans une grande délicatesse de discernement : *subdolus, varius, cujuslibet rei simulator ac dissimulator* (1).

Il y a une autre diversité dans les Eloges des Anciens plus délicate, qui nous est encore moins connuë. C'est une certaine difference, dont chaque vice ou chaque vertu est marquée par l'impression particuliere qu'elle prend dans les esprits où elle se trouve. Par exemple, le Courage d'Alcibiade a quelque chose de singulier qui le distingue de celui d'Epaminondas, quoi que l'un & l'autre ayent sû exposer leur vie également ; la Probité de Caton est autre que celle de Catulus ; l'Audace de Catilina n'est pas la même que celle d'Antoine ; l'Ambition de Sylla & celle de César n'ont pas une parfaite ressemblance : & de là vient que les Anciens en formant le Caractére de leurs

(1) Salluste, dans le Caractere de Catilina.

grands-hommes, forment, pour ainſi dire, en même tems le caractére des qualités qu'ils leur donnent, afin qu'ils ne paroiſſent pas ſeulement ambitieux & hardis, ou modérés & prudens, mais qu'on ſache plus particuliérement quelle étoit l'eſpece d'Ambition & de Courage, ou de Moderation & de Prudence qu'ils ont euë.

Salluſte (1) nous dépeint Catilina comme un homme de méchant naturel, & la méchanceté de ce naturel eſt auſſi-tôt exprimée: *ſed ingenio malo pravoque.* L'eſpece de ſon Ambition eſt diſtinguée par le déréglement des mœurs, & le déréglement eſt marqué à l'égard du caractére de ſon eſprit par des imaginations trop vaſtes & trop élevées: *vaſtus animus immoderata, incredibilia, nimis alta ſemper cupiebat.* Il avoit l'eſprit aſſez méchant pour entreprendre toutes choſes contre les loix, & trop vaſte pour ſe fixer à des deſſeins proportionnés aux moyens de les faire réüſſir.

L'eſprit hardi d'une femme voluptueuſe & impudique, telle qu'étoit Sempronia,

(1) Voyez les OBSERVATIONS *ſur Salluſte & ſur Tacite*, dans le Tome II. pag. 431.

pronia, eût pû faire croire que ſon Audace alloit à tout entreprendre en faveur de ſes Amours : mais comme cette ſorte de hardieſſe eſt peu propre pour les dangers où l'on s'expoſe dans une Conjuration, Salluſte explique d'abord ce qu'elle eſt capable de faire, par ce qu'elle a fait auparavant : *quæ multa ſæpe virilis audaciæ facinora commiſerat.* Voila l'eſpece de ſon Audace exprimée. Il la fait chanter & danſer, non avec les façons, les geſtes, & les mouvemens qu'avoient à Rome les chanteuſes & les baladines ; mais avec plus d'art & de curioſité qu'il n'étoit bienſéant à une honnête-femme : *pſallere, ſaltare elegantius, quam neceſſe eſt probæ.* Quand il lui attribuë un eſprit aſſez eſtimable, il dit en même tems en quoi conſiſtoit le mérite de cet eſprit : *verum, ingenium ejus haud abſurdum : poſſe verſus facere ; jocos movere ; ſermone uti, vel modeſto, vel molli, vel procaci.*

Vous connoîtrez dans l'Éloge de Sylla, que ſon naturel s'accommodoit heureuſement à ſes deſſeins. La République alors étant diviſée en deux factions, ceux qui aſpiroient à la puiſſance n'avoient point de plus grand interêt que de s'aquerir des

Amis, & Sylla n'avoit point de plus grand plaisir que de s'en faire. La Libéralité est le meilleur moyen pour gagner les affections: Sylla savoit donner toutes choses. Parmi les choses qu'on donne, il n'y a rien qui assujettisse plus les hommes, & assûre tant leurs services, que l'Argent qu'ils reçoivent de nous. C'est en quoi la Libéralité de Sylla étoit particulierement exercée : *rerum omnium, pecuniæ maxime largitor* (1). Il étoit libéral de son naturel, libéral de son argent par interêt. Son loisir étoit voluptueux; mais ce n'eût pas été donner une idée de ce grand-homme, que de le dépeindre avec de la sensualité ou de la paresse, ce qui oblige Salluste de marquer le caractére d'une Volupté d'honnête-homme, soûmise à la gloire, & par qui les affaires ne sont jamais retardées; de peur qu'on ne vînt à soupçonner Sylla d'une mollesse où languissent d'ordinaire les effeminés: *cupidus voluptatum, gloriæ cupidior; otio luxurioso esse, tamen ab negotiis numquam voluptas remorata.* Il étoit le plus heureux

(1) Mr. de St. Evremond a cité ici Salluste de memoire. Cet Historien dit: *multarum rerum ac maxume pecuniæ largitor.*

reux homme du monde avant la guerre civile ; mais ce bonheur n'étoit pas un pur effet du hazard, & sa fortune quelque grande qu'elle fut toûjours, ne se trouva jamais au dessus de son industrie : *atque illi, felicissumo omnium ante civilem victoriam, numquam super industriam fortuna fuit.*

Quand Tacite fait la peinture de Pétrone, il marque les qualités qu'il lui donne avec ces sortes de distinctions : il lui fait dépenser son bien, non pas en dissipateur dans la débauche, mais en homme délicat, dans un luxe poli & curieux. Le mépris de la Mort qu'il lui attribuë, n'a rien de commun avec celui qu'en ont eu les autres Romains. Ce n'est point la gravité constante de Thraseas, faisant des leçons à celui qui lui apportoit l'ordre de mourir : ce n'est point la constance forcée de Sénéque, qui a besoin de s'animer par le souvenir de ses préceptes & de ses discours : ce n'est point la fermeté dont Helvidius se pique : ce n'est point une résolution formée sur les sentimens des Philosophes ; c'est une Indifference molle & nonchalante, qui ne laissoit aucun accès dans son ame aux funestes pensées

de la mort ; c'eſt une continuation du train ordinaire de ſa vie, juſqu'au dernier moment (1).

Mais ſi les Anciens ont eu tant de délicateſſe à marquer ces differences, il n'y a pas moins d'art dans le ſtile de leurs Eloges pour attacher nôtre diſcernement à les connoître. Dans leurs Narrations, ils nous engagent à les ſuivre par la liaiſon inſenſible d'un recit agréable & naturel. Ils entraînent nôtre eſprit dans leurs Harangues par la véhemence du diſcours ; de peur que s'il demeuroit dans ſon aſſiette, il n'examinât le peu de bon ſens qu'il y a dans les exagerations de l'éloquence, & n'eût le loiſir de former des oppoſitions ſecretes à la perſuaſion. Ils apportent quelquefois dans un Conſeil raiſons ſur raiſons pour déterminer les ames les plus irréſoluës au parti qu'elles doivent prendre : mais dans les éloges où il faut diſcerner les vices d'avec les vertus ; où il faut démêler les diverſités qui ſe rencontrent dans un naturel ; où il faut non ſeulement diſtinguer les qualités differentes, mais les differences dont chaque qualité eſt

(1) Voyez le JUGEMENT *ſur Sénéque, Plutarque, & Pétrone*, dans le II. Tome. pag. 149.

eſt marquée; on ne doit pas ſe ſervir d'un ſtile qui nous engage ou qui nous entraîne, ni de raiſonnemens ſuivis qui aſſujettiſſent le nôtre. Au contraire, il faut nous dégager de tout ce qui nous attire, de ce qui nous impoſe, de ce qui ſoûmet nôtre entendement, afin de nous laiſſer chez nous-mêmes avec un plein uſage de nos lumieres, attachés néanmoins, autant que nous pouvons l'être, à chaque terme d'un ſtile coupé, & d'une conſtruction variée, de peur que l'eſprit ne vînt à ſe diſſiper en des conſiderations trop vagues. Par là un lecteur eſt obligé de donner toute ſon attention aux diverſes ſingularités, & d'examiner ſéparément chaque trait de la peinture.

C'eſt ainſi que les Anciens formoient leurs éloges. Pour nous, ſi nous avions à dépeindre un naturel ſemblable à celui de Catilina, nous aurions de la peine à concevoir dans une même perſonne des qualités qui paroiſſent oppoſées. Tant de hardieſſe avec un ſi grand artifice, tant de fierté & tant de fineſſe, tant d'ardeur en ce qu'il deſiroit, avec tant de feinte & de diſſimulation.

Il y a des differences délicates entre des

qualités qui semblent les mêmes, que nous découvrons mal-aisément. Il y a quelquefois un mêlange de vice & de vertu dans une seule qualité, que nous ne séparerons jamais. Véritablement il nous est facile de connoître les vertus quand elles sont nettes & entieres; & d'ordinaire nous donnons de la prudence dans les conseils, de la promtitude dans l'exécution, & de la valeur dans les combats, pour ce qui regarde les bonnes mœurs; de la pieté envers Dieu, de la probité parmi les hommes, de la fidélité à ses amis ou à son maître. Nous faisons le même usage & des défauts & des vices; de l'incapacité dans les affaires, de la lâcheté contre les ennemis, de l'infidélité à ses amis, de la paresse, de l'avarice, de l'ingratitude: mais où la nature n'a pas mis une grande pureté dans les vertus, où elle a laissé quelque mélange de vertu parmi les vices; nous manquons tantôt de pénétration à découvrir ce qui se cache, tantôt de délicatesse à démêler ce qui se confond.

Ces distinctions particulieres, qui marquent diversement les qualités, selon les es-

(1) Anne de Montmorenci, Connêtable de France, mort le 12 de Novembre 1567. (2) Gas-

esprits où elles se rencontrent, nous sont encore plus cachées. La diversité de Vaillance nous est inconnuë: nous n'avons qu'un même Courage pour tous les gens de valeur; une même Ambition pour tous les ambitieux; une même Probité pour tous les gens de bien: & à dire vrai, l'éloge que nous faisons d'un homme de grand mérite, pourroit convenir à tout ce qu'il y a eu de grands personnages de nôtre tems. Si nous avions à parler de ces Ducs de Guise dont la réputation durera toûjours, nous les ferions vaillans, généreux, courtois, libéraux, ambitieux, zelés pour la Religion Catholique, & ennemis déclarés de la Protestante: mais les qualités de l'un trop peu distinguées de celles de l'autre, ne formeroient pas des caractéres aussi divers qu'ils le doivent être. Ces vertus, que la morale & les discours généraux nous représentent les mêmes, prennent un air different par la difference de l'humeur & du génie des personnes qui les possedent.

Nous jugeons bien que le Connêtable (1) & l'Amiral (2) ont été capables

(2) Gaspard de Coligni, Amiral de France, massacré à Paris le 24 d'Août, jour du Massacre de la Saint Barthelemy l'an 1572.

de soûtenir le poids des affaires les plus importantes; mais la difference de leur capacité ne se trouve pas assez marquée dans nos Auteurs. Ils nous apprennent que d'Andelot (1), Bussy (2) & Givry (3) ont été les plus braves gens du monde: mais on ne nous dit point qu'il y avoit une opiniâtreté de faction mêlée à la hardiesse de d'Andelot; qu'il paroissoit quelque chose

(1) François de Coligny, Seigneur d'Andelot, frere de l'Amiral de Coligny, Général de l'Infanterie de France, mort le 27 de Mai 1569.

(2) Louis d'Amboise, Seigneur de Bussy, Marquis de Reinel, Capitaine de cinquante hommes d'Armes du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général en Anjou, premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Alençon, se rendit illustre par son savoir, par son courage, & par sa politesse. La Reine Marguerite en parle avec éloge dans ses Memoires, & comme d'une personne qui ne lui étoit pas indifferente: elle avouë même qu'on disoit hautement au Roi Henri IV son mari, qu'*il la servoit*. Bussy fut assassiné en 1579, ou selon Mezerai en 1580, dans son Gouvernement d'Anjou, à l'âge d'environ 28 ans. Le Comte de Montsoreau ayant sû qu'il voyoit sa femme, la força le poignard sur la gorge, de lui écrire de se rendre incessamment auprès d'elle. Bussy vint; & dès que le Comte sût qu'il étoit dans la Chambre de sa femme, il s'y jetta accompagné de cinq ou six hommes armez. Bussy ne trouvant pas la partie égale sauta par une fenêtre dans la cour: mais

ſe de vain & d'audacieux dans la bravoure de Buſſy; & que la valeur de Givry avoit toûjours un air de chevalerie.

Il y a quelque choſe de particulier dans les Courages, qui les diſtingue; comme il y a quelque ſingularité dans les Eſprits qui en fait la difference. Le Courage du Marêchal de Châtillon (4) étoit une intrépidité lente & pareſſeuſe: celui du Marêchal

mais il y fut bientôt attaqué par d'autres perſonnes. Il ſe défendit longtems avec une vigueur & une fermeté incroyable, & leur vendit bien cherement ſa vie. Brantome n'a pas oſé s'étendre ſur la Mort tragique de Buſſy d'Amboiſe, dans l'Abregé qu'il a donné de ſa Vie, au Tome III. des HOMMES ILLUSTRES.

(3) —— de Longvic, Seigneur de Givry, tué au ſiege de Laon, en 1594. *Dans les attaques*, dit Mezerai, *fut tué Givry, le plus accompli Cavalier qui fût à la Cour, ſoit pour ſon heroïque vaillance, ſoit pour les connoiſſances qu'il avoit des belles Lettres, ſoit pour l'eſprit & pour la galanterie. Un deſeſpoir amoureux conçu de l'infidelité d'une Princeſſe, le jetta ſi ſouvent dans les perils qu'il y demeura comme il le ſouhaitoit.* Cette *Princeſſe*, que Mezerai n'a pas voulu nommer, c'étoit Louiſe, fille de Henri Duc de Guiſe, aſſaſſiné aux Etats de Blois en 1588, par ordre du Roi. Elle épouſa François de Bourbon, Prince de Conti, & mourut en 1631.

(4) Gaſpard de Coligny, Maréchal de France, mort en 1646.

rêchal de la Meilleraye (1) avoit une ardeur fort propre à presser un siége, & un grand emportement dans les combats de campagne. La Valeur du Marêchal de Rantzau (2) étoit admirable pour les grandes actions; elle a pû sauver une province, elle a pû sauver une armée: mais on eût dit qu'elle tenoit au dessous d'elle les périls communs, à la voir si nonchalante pour les petites & fréquentes occasions où le service ordinaire se faisoit. Celle du Marêchal de Gassion (3), plus vive & plus agissante, pouvoit être utile à tous les momens; il n'y avoit point de jour qu'elle ne donnât à nos troupes quelque avantage sur les ennemis. Il est vrai qu'on la voyoit moins libre à la vûë d'une grosse affaire. Ce Marêchal si avanturier pour les partis, si brusque à charger les arriere-gardes, craignoit un engagement entier; occupé de la pensée des évenemens, lors qu'il faloit agir plûtôt que penser.

Quelquefois nous donnons tout aux qua-

(1) Charles de la Porte, Duc de la Meilleraye, Marêchal de France mort en 1664.

(2) Josias, Comte de Rantzau, de l'illustre Maison de Rantzau dans le Duché de Holstein, Ma-

qualités, ſans avoir égard à ce que l'humeur y mêle du ſien. Quelquefois nous donnons trop à l'humeur, & ne conſiderons pas aſſez le fond des qualités. La réverie de Monſieur de Turenne, ſon eſprit retiré en lui-même, plein de ſes projets & de ſa conduite, l'ont fait paſſer pour timide, irréſolu, incertain; quoiqu'il donnât une bataille avec autant de facilité que Monſieur de Gaſſion alloit à une eſcarmouche. Et le naturel ardent de Monſieur le Prince l'a fait croire impétueux dans les combats; lui qui ſe poſſede mieux dans la chaleur de l'action qu'homme du monde; lui qui avoit plus de préſence d'eſprit à Lens, à Fribourg, à Nortlingue & à Senef, qu'il n'en auroit eu peut-être dans ſon cabinet.

Après un ſi long diſcours ſur la connoiſſance des hommes, je dirai que nos Hiſtoriens ne nous en donnent pas aſſez, faute d'application, ou de diſcernement pour les bien connoître. Ils ont crû qu'un

Maréchal de France, mort en 1650.

(3) Jean de Gaſſion, Maréchal de France, mort en 1647, d'une bleſſure qu'il reçut au ſiege de Lens.

qu'un recit exact des évenemens suffisoit pour nous instruire, sans considerer que les affaires se font par des hommes que la passion emporte plus souvent que la politique ne les conduit. La prudence gouverne les sages, mais il en est peu; & les plus sages ne le sont pas en tout tems: la passion fait agir presque tout le monde, & presque toûjours.

Dans les Républiques, où les maximes du vrai interêt devroient être mieux suivies, on voit la plûpart des choses se faire par un esprit de faction, & toute faction est passionnée: la passion se trouve par tout, le zéle des plus gens de bien n'en est pas exemt. L'animosité de Caton contre César, & la fureur de Ciceron contre Antoine, n'ont guere moins servi à ruïner la liberté, que l'ambition de ceux qui ont établi la Tyrannie. L'opposition du Prince Maurice & de Barneveld, également, mais diversement zélés pour le bien de la Hollande, ont failli à la perdre lors qu'elle n'avoit plus rien à craindre des Espagnols. Le Prince la vouloit puissante au dehors: Barneveld la vouloit libre au dedans. Le premier la mettoit en état de faire tête à un Roi d'Espagne: le

second

ſecond ſongeoit à l'aſſûrer contre un Prince d'Orange. Il en coûta la vie à Barneveld; &, ce qui arrive aſſez ſouvent, on vit périr par le peuple même, les partiſans de la liberté.

Je paſſe des obſervations ſur l'Hiſtoire, à des réflexions ſur la Politique: on me le pardonnera peut-être; en tout cas je me ſatisferai moi-même.

Dans les commencemens d'une République, l'amour de la Liberté fait la premiere vertu des citoyens, & la jalouſie qu'elle inſpire établit la principale politique de l'État. Laſſés que ſont les hommes des peines, des embarras, des périls qu'il faut eſſuyer pour vivre toûjours dans l'indépendance, ils ſuivent quelque ambitieux qui leur plaît, & tombent aiſément d'une liberté fâcheuſe dans une agréable ſujetion. Il me ſouvient d'avoir dit ſouvent en Hollande, & au Penſionnaire même (1), qu'on ſe mécomptoit ſur le naturel des Hollandois. On ſe perſuade que les Hollandois aiment la liberté, & ils haïſſent ſeulement l'oppreſſion. Il y a chez eux peu de fierté dans les ames: & la fierté de l'ame fait les véritables Ré-

(1) Mr. de Wit.

Républiquains. Ils appréhenderoient un Prince avare, capable de prendre leur bien; un Prince violent qui pourroit leur faire des outrages: mais ils s'accommodent de la qualité de Prince avec plaisir. S'ils aiment la République, c'est pour l'interêt de leur trafic, plus que par une satisfaction qu'il ayent d'être libres. Les Magistrats aiment leur indépendance, pour gouverner des gens qui dépendent d'eux: le Peuple reconnoît plus aisément l'autorité du Prince que celle des Magistrats. Lors qu'un Prince d'Orange a voulu surprendre Amsterdam, tout s'est déclaré pour les Bourguemestres; mais ç'a été plûtôt par la haine de la violence, que par l'amour de la liberté. Quand un autre s'oppose à la Paix (1), après une longue guerre, la Paix se fait malgré lui: mais elle se fait par le sentiment de la misere présente; & la consideration naturelle qu'on a pour lui, n'est que suspenduë, non pas ruïnée. Ces coups extraordinaires étant passés, on revient au Prince d'Orange. Les Républiquains ont le déplaisir de voir reprendre au peuple ses premiéres affections, & ils appréhendoient la domination,

(1) La Paix de Nimegue.

nation, sans oser paroître jaloux de la liberté.

Dans le tems que le Prince d'Orange n'avoit ni charge, ni gouvernement; dans le tems qu'il n'avoit de crédit que par son nom, le Pensionnaire & Monsieur de Noortwik, étoient les seuls qui osassent prononcer hardiment le mot de RE'PUBLIQUE à la Haye. La Maison d'Orange avoit assez d'autres ennemis: mais ces ennemis parloient toûjours des Etats avec des expressions générales qui n'expliquoient point la constitution du gouvernement.

La Hollande, dit Grotius, est une République faite par hazard, qui se maintient par la crainte qu'on a des Espagnols: *Respublica casu facta, quam metus Hispanorum continet.* L'appréhension que donnent les François aujourd'hui, fait le même effet; & la nécessité d'une bonne intelligence unit le Prince aux Etats, les Etats au Prince. Mais à juger des choses par elles-mêmes, la Hollande n'est ni libre, ni assujettie. C'est un gouvernement composé de piéces fort mal liées, où le pouvoir du Prince & la liberté des Citoyens ont également besoin de machines pour se conserver. Ve-

Venons maintenant à ce qui regarde les Cours, & faisons réflexion sur les effets que les passions y produisent.

En quelle Cour les femmes n'ont-elles pas eu du crédit, & en quelles intrigues ne sont-elles pas entrées? Que n'a point fait la Princesse d'Eboli sous Philippe II; tout prudent & tout politique qu'il étoit? Les Dames n'ont-elles pas retiré Henri le Grand d'une guerre avantageusement commencée; & ne lui en faisoient-elles pas entreprendre une incertaine & périlleuse, lors qu'il fut tué? Les piques du Cardinal de Richelieu & du Duc de Buckingham pour une Suscription de Lettre, ont armé l'Angleterre contre la France. Madame de Chevreuse a remué cent machines dedans & dehors le Royaume. Et que n'a point fait la Comtesse de Carlisle? n'animoit-elle pas du fond de White-Hall toutes les factions de Westminster (1)?

C'est une consolation pour nous, de trouver nos foibles en ceux qui ont l'autorité de nous gouverner; & une grande douceur à ceux qui sont distingués par la puissance, d'être faits comme nous pour les plaisirs. RE-

(1) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1676.

REFLEXIONS SUR NOS TRADUCTEURS.

LEs ouvrages de nos Traducteurs ſont eſtimés généralement de tout le monde. Ce n'eſt pas qu'une fidélité fort exacte faſſe la recommandation de nôtre Ablancourt : mais il faut admirer la force admirable de ſon expreſſion, où il n'y a ni rudeſſe, ni obſcurité. Vous n'y trouverez pas un terme à deſirer pour la netteté du ſens ; rien à rejetter ; rien qui nous choque, ou qui nous dégoûte. Chaque mot y eſt meſuré pour la juſteſſe des périodes, ſans que le ſtile en paroiſſe moins naturel ; & cependant une ſyllabe de plus ou de moins, ruïneroit je ne ſai quelle harmonie qui plaît autant à l'oreille que celle des vers. Mais, à mon avis, il a l'obligation de ces avantages au diſcours des Anciens qui régle le ſien : car ſi-tôt qu'il revient de leur génie au ſien propre, comme

comme dans ſes Préfaces & dans ſes Lettres, il perd la meilleure partie de toutes ces beautés; & un Auteur admirable tant qu'il eſt animé de l'eſprit des Grecs & des Latins, devient un Ecrivain médiocre, quand il n'eſt ſoûtenu que de lui-même. C'eſt ce qui arrive à la plûpart de nos Traducteurs; de quoi ils me paroiſſent convaincus, pour ſentir les premiers leur ſtérilité. Et en effet, celui qui met ſon mérite à faire valoir les penſées des autres, n'a pas grande confiance de pouvoir ſe rendre recommendable par les ſiennes: mais le public lui eſt infiniment obligé du travail qu'il ſe donne pour apporter des richeſſes étrangeres où les naturelles ne ſuffiſent pas. Je ne ſuis pas de l'humeur d'un homme de qualité que je connois, ennemi déclaré de toutes les Verſions. C'eſt un Eſpagnol ſavant & ſpirituel (1), qui ne ſauroit ſouffrir qu'on rende communes aux pareſſeux les choſes qu'il a appriſes chez les anciens avec de la peine.

Pour moi, outre que je profite en mille

(1) Don Antonio de Cordouë, Favori de Don Juan, & Lieutenant Général de la Cavalerie Eſpagnole en Flandres.

mille endroits des recherches laborieuſes des Traducteurs, j'aime que la connoiſſance de l'Antiquité devienne plus générale ; & je prens plaiſir à voir admirer ſes Auteurs par les mêmes gens qui nous euſſent traités de pédans, ſi nous les avions nommés quand ils ne les entendoient pas. Je mêle donc ma reconnoiſſance à celle du public ; mais je ne donne pas mon eſtime, & puis être fort libéral de loüanges pour la traduction, que j'en ſerai fort avare pour le génie de ſon Auteur. Je puis eſtimer beaucoup les verſions d'Ablancourt, de Vaugelas, de Du Ryer, de Charpentier, & de beaucoup d'autres, ſans faire grand cas de leur eſprit, s'il n'a paru par des ouvrages qui viennent d'eux-mêmes.

Nous avons les Verſions de deux Poëmes Latins en vers François, qui méritent d'être conſiderées autant pour leur beauté que pour la difficulté de l'entrepriſe. Celle de Brebeuf a été généralement eſtimée, & je ne ſuis ni aſſez chagrin, ni aſſez ſévére pour m'oppoſer à une ſi favorable approbation. J'obſerverai néanmoins qu'il a pouſſé la fougue de Lucain en nôtre langue plus loin qu'elle

ne

ne va dans la ſienne; & que par l'effort qu'il a fait pour égaler l'ardeur de ce Poëte, il s'eſt allumé lui-même, ſi on peut parler ainſi, beaucoup davantage. Voila ce qui arrive à Brebeuf aſſez ſouvent: mais il ſe relâche quelquefois; & quand Lucain rencontre heureuſement la véritable beauté d'une penſée, le Traducteur demeure beaucoup au deſſous; comme s'il vouloit paroître facile & naturel où il lui ſeroit permis d'employer toute ſa force. Vous remarquerez cent fois la vérité de ma premiere obſervation; & la ſeconde ne vous paroîtra pas moins juſte en quelques endroits: par exemple, pour rendre,

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni;

Brebeuf a dit ſeulement,

Les Dieux ſervent Céſar, & Caton ſuit Pompée

C'eſ

(1) Je rapporterai ici le paſſage entier de Lucain, Livre I. ℣. 125--128; avec la Traduction de Brebeuf.

Nec quenquam jam ferre poteſt, Cæſarve priorem
Pompeiuſve parem. quis juſtius induit arma,
Scire nefas: magno ſe judice quiſque tuetur:
Victrix cauſa Deis placuit, ſed victa Catoni.

Bre

C'eſt une expreſſion baſſe qui ne répond pas à la nobleſſe de la Latine ; outre que c'eſt mal entrer dans le ſens de l'Auteur : car Lucain qui a l'eſprit tout rempli de la vertu de Caton, le veut élever au deſſus des Dieux dans l'oppoſition des ſentimens ſur le mérite de la cauſe ; & Brebeuf tourne une image noble de Caton, élevé au deſſus des Dieux, en celle de Caton aſſujetti à Pompée (1).

Quant à Segrais, il demeure par tout bien au deſſous de Virgile ; ce qu'il avouë lui-même aiſément ; car il ſeroit fort extraordinaire qu'on pût rendre une traduction égale à un ſi excellent original. D'ailleurs, un des plus grands avantages du Poëte, conſiſte dans la beauté de l'Expreſſion : ce qu'il n'eſt pas poſſible d'égaler dans nôtre langue, puis que jamais on n'a ſû le faire dans la ſienne. Segrais doit ſe contenter d'avoir mieux trou-

(1) Bref, dans cette fierté, que leur gloire a fait naître,
L'un ne veut point d'égal, & l'autre point de maître.
De ſi hauts partiſans s'arment pour chacun d'eux,
Qu'on ne ſait qui deffendre, ou qui blâmer des deux ;
Qui des deux a tiré plus juſtement l'épée,
Les Dieux ſervent Ceſar, mais Caton ſuit Pompée.

trouvé le génie de Virgile, que pas un de nos Auteurs ; & quelques graces qu'ait perdu l'ENEIDE entre ſes mains, j'oſe dire qu'il ſurpaſſe de bien loin tous ces Poëmes que nos François ont mis au jour avec plus de confiance que de ſuccès.

La grande application de Segrais à connoître l'Eſprit du Poëte paroît dans la Préface, autant que dans la Verſion ; & il me ſemble qu'il a bien réüſſi à juger de tout, excepté des caractéres. En cela je ne puis être de ſon ſentiment ; & il me pardonnera ſi pour avoir été dégoûté mille fois de ſon Héros, je ne perds pas l'occaſion de parler ici du peu de mérite du bon Enée.

Quoi que les Conquerans ayent ordinairement plus de ſoin de faire exécuter leurs ordres ſur la terre, que d'obſerver religieuſement ceux du Ciel ; comme l'Italie étoit promiſe à ce Troyen par les Dieux, c'eſt avec raiſon que Virgile lui a donné un grand aſſujettiſſement à leurs volontés : mais quand il nous le dépeint ſi dévot, il doit lui attribuer une Dévotion pleine de confiance, qui s'accommode avec le tempérament des Héros, non pas un ſentiment de Religion ſcrupuleux ; qui

qui ne subsiste jamais avec la véritable valeur. Un Général qui croyoit bien en ses Dieux, devoit augmenter la grandeur de son courage par l'espérance de leur secours: sa condition étoit malheureuse, s'il n'y savoit croire qu'avec une superstition qui lui ôtoit le naturel usage de son entendement & de son cœur. C'est ce qui arriva au pauvre Nicias, qui perdit l'Armée des Athéniens, & se perdit lui-même, par la crédule & superstitieuse opinion qu'il eut du courroux des Dieux. Il n'en est pas ainsi du Grand Alexandre. Il se croyoit fils de Jupiter pour entreprendre des choses plus extraordinaires. Scipion qui feint ou qui pense avoir un commerce avec les Dieux, en tire avantage pour relever sa République, & pour abattre celle des Carthaginois. Faut-il que le fils de Venus, assûré par Jupiter de son bonheur & de sa gloire future, n'ait de piété que pour craindre les dangers, & pour se défier du succès de toutes les entreprises? Segrais, là-dessus, défend une cause qui lui fait de la peine; & il a tant d'affection pour son Héros, qu'il aime mieux ne pas exprimer le sens de Virgile dans toute sa

force, que de découvrir nettement les frayeurs honteuſes du pauvre Enée.

Extemplò Æneæ ſolvuntur frigore membra.
Ingemit, & duplices tendens ad ſidera palmas,
Talia voce refert: O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ ſub mœnibus altis,
Contigit oppetere (1)!

J'avouë que ces ſortes de ſaiſiſſemens ſe font en nous malgré nous-mêmes, par un défaut du tempérament: mais puis que Virgile pouvoit former celui d'Enée à ſa fantaiſie, je m'étonne qu'il lui en ait donné un ſuſceptible de cette frayeur. On fait honneur aux Philoſophes des vices de complexion, quand ils ſavent les corriger par la ſageſſe. Socrate avouë aiſément de méchantes inclinations que la Philoſophie lui a fait vaincre. Mais la nature doit être toute belle dans les Héros; & ſi par une néceſſité de la condition humaine, il faut qu'elle péche en quelque choſe, leur raiſon

(1) Virgil. *Æneïd. Lib.* I. *V.* 96--100. Voici la Traduction de Segrais:

Enée en eſt ſurpris, il leve au Ciel les yeux,
Et déplore, en ces mots, ſon ſort injurieux.

ſon eſt employée à moderer des tranſports, non pas à ſurmonter des foibleſſes. Souvent même leurs impulſions ont quelque choſe de divin qui eſt au deſſus de la raiſon. Ce qu'on appelle *Déréglement* dans les autres, n'eſt en eux qu'une pleine liberté, où leur ame ſe déploye dans toute ſon étenduë. On fait de leur impétuoſité cette vertu héroïque qui emporte nôtre admiration ſans reconnoître nôtre jugement. Mais les paſſions baſſes les deshonorent, & ſi l'amitié exige quelquefois d'eux les craintes & les douleurs, (ce qu'on voit d'Achille pour Patrocle, & d'Alexandre pour Epheſtion), il ne leur eſt pas permis dans leurs propres dangers, & dans leurs malheurs particuliers, ni de faire voir la même peur, ni de faire entendre les mêmes plaintes. Or Enée fait craindre & pleurer ſur tout ce qui le regarde. Il eſt vrai qu'il fait la même choſe pour ſes amis; mais on doit moins l'attribuer à une paſſion noble & généreuſe,

O trois & quatre fois Mort bien-heureuſe & belle,
La Mort de ces Troyens, qui d'une ardeur fidelle
Combattant près des murs de leur triſte Cité
Aux yeux de leurs parens perdirent la clarté!

reuſe, qu'à une ſource inépuiſable d'appréhenſions & de pleurs, qui lui en fournit naturellement pour lui & pour les autres.

Extemplò Æneæ ſolvuntur frigore membra.
Ingemit, &, duplices tendens ad ſidera palmas.

Saiſi qu'il eſt de ce froid par tous les membres, le premier ſigne de vie qu'il donne, c'eſt de gémir: puis il tend les mains au Ciel; & apparemment il imploreroit ſon aſſiſtance, ſi l'état où il eſt lui laiſſoit la force d'élever ſon eſprit aux Dieux, & d'avoir quelque attention à la priere. Son ame qui ne peut être appliquée à quoi que ce ſoit, s'abandonne aux lamentations; & ſemblable à ces veuves déſolées qui voudroient être mortes, diſent-elles, avec leurs maris au premier embarras qui leur ſurvient, le pauvre Enée regrette de n'avoir pas péri devant Troye avec Hector, & tient bienheureux ceux qui ont laiſſé leurs os au ſein d'une ſi douce & ſi chere terre. Un autre croira que c'eſt pour envier leur bonheur; je ſuis perſuadé que c'eſt par la crainte du péril qui le menace.

Vous

Vous remarquerez encore que toutes ces lamentations commencent presque aussi-tôt que la Tempête. Les vents soufflent impétueusement, l'air s'obscurcit, il tonne, il éclaire, les vagues deviennent grosses & furieuses: voilà ce qui arrive dans tous les orages. Il n'y a jusques-là ni mât qui se rompe, ni voiles qui se déchirent, ni rames brisées, ni gouvernail perdu, ni ouverture par où l'eau puisse entrer dans le navire; & c'étoit-là du moins qu'il faloit attendre à se désoler. Car il y a mille jeunes garçons en Angleterre, & autant de femmes en Hollande, qui s'étonnent à peine où le Héros témoigne son desespoir.

Je trouve une chose remarquable dans l'ENEIDE, c'est que les Dieux abandonnent à Enée toutes les matieres de pleurs. Qu'il compte la destruction de Troye si pitoyablement qu'il lui plaira, ils ne se mêleront pas de régler ses larmes: mais si-tôt qu'il y a une grande résolution à prendre, ou une exécution difficile à faire, ils ne se fient ni à sa capacité, ni à son courage, & ils font presque toûjours ce qu'ailleurs les grands-hommes ont accoûtumé d'entreprendre

& d'executer. Je sai combien l'intervention des Dieux est nécessaire au Poëme Epique : mais cela n'empêche pas qu'on ne dût laisser plus de choses à la vertu du Héros. Car si le Héros est trop confiant, qui au mépris des Dieux veut tout fonder sur lui-même ; le Dieu est trop secourable, qui pour faire tout, anéantit le mérite du Héros.

Personne n'a mieux entendu que Longin cette économie délicate de l'assistance du Ciel, & de la vertu des grands-hommes. „ Ajax, dit-il, se trouvant „ dans un combat de nuit effroyable, „ ne demande pas à Jupiter qu'il le sauve du danger où il se rencontre ; cela seroit indigne de lui : il ne demande „ pas qu'il lui donne des forces surnaturelles pour vaincre avec sûreté ; il auroit trop peu de part à la victoire : il „ demande seulement de la lumiere, afin „ de pouvoir discerner les ennemis, & „ d'exercer contre eux sa propre vaillance : *da lucem ut videam* (1).

Le plus grand défaut de la Pharsale, c'est de n'être proprement qu'une Histoire en vers, où des hommes illustres

(1) Longin, *Traité du Sublime*, Chap. 8.

luſtres ſont preſque tout par des moyens purement humains. Pétrone l'en blâme avec raiſon, & remarque judicieuſement que *per ambages Deorumque miniſteria & fabuloſum ſententiarum tormentum præcipitandus eſt liber ſpiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religioſæ orationis ſub teſtibus fides.* Mais l'ENEIDE eſt une fable éternelle, où l'on introduit les Dieux pour conduire & pour executer toutes choſes. Quant au bon Enée, il ne ſe mêle guere des deſſeins importans & glorieux: il lui ſuffit de ne pas manquer aux offices d'une ame pieuſe, tendre & pitoyable. Il porte ſon pere ſur ſes épaules; il regrette ſa chere Creüſe conjugalement; il fait enterrer ſa Nourrice; & dreſſe un bûcher à ſon Pilote, en répandant mille larmes.

C'étoit un pauvre Héros dans le Paganiſme, qui pourroit être un grand Saint chez les Chrétiens; fort propre à nous donner des miracles, & plus digne Fondateur d'un Ordre que d'un Etat. A le conſiderer par les ſentimens de religion, je puis révérer ſa ſainteté; ſi j'en veux juger par ceux de ſa gloire, je ne ſaurois ſouffrir un conquerant qui ne four-

nit de lui que des larmes aux malheurs, & des craintes à tous les périls qui se présentent; je ne puis souffrir qu'on le rende maître d'un si beau Pays que l'Italie, avec des qualités qui lui convenoient mieux pour perdre le sien, que pour en conquerir un autre.

Virgile étoit sans doute bien pitoyable. A mon avis, il ne fait plaindre les désolés Troyens de tant de malheurs, que par une douceur secrette qu'il trouvoit à s'attendrir. S'il n'eût été de ce temperament-là, il n'eût pas donné tant d'amour au bon Enée pour sa chere terre; car les Héros se défont aisément du souvenir de leur pays chez les nations où ils doivent exécuter de grandes choses. Leur ame toute tournée à la Gloire, ne garde aucun sentiment pour ces petites douceurs. Il faloit donc que les Troyens se lamentassent moins de leur misére. Des gens de guerre, qui veulent exciter nôtre pitié pour leur infortune, n'inspirent que du mépris pour leur foiblesse: mais Enée particulierement devoit être occupé de son grand dessein, & détourner ses pensées de ce qu'il avoit souffert, sur l'établissement qu'il alloit faire. Ce qui alloit

fon-

fonder la grandeur & la vertu des Romains, devoit avoir une élevation & une magnanimité digne d'eux.

Aux autres choſes, Segrais ne ſauroit donner trop de louanges à l'ENÉIDE; & peut-être que je ſuis touché du quatriéme & du ſixiéme Livre, autant que lui-même. Pour les caractéres, j'avouë qu'ils ne me plaiſent pas, & je trouve ceux d'Homere auſſi animés, que ceux de Virgile fades & dégoûtans.

En effet, il n'y a point d'ame qui ne ſe ſente élevée par l'impreſſion que fait ſur elle le caractére d'Achille. Il n'y en a point à qui le courage impétueux d'Ajax ne donne quelque mouvement d'impatience. Il n'y en a point qui ne s'anime & ne s'excite par la valeur de Diomede. Il n'y a perſonne à qui le rang & la gravité d'Agamemnon n'imprime quelque reſpect; qui n'ait de la vénération pour la longue expérience & pour la ſageſſe de Neſtor; à qui l'induſtrie aviſée du fin & ingénieux Ulyſſe n'éveille l'eſprit. La valeur infortunée d'Hector le fait plaindre de tout le monde: la condition miſérable du vieux Roi Priam touche l'ame la plus dure; & quoi que la beauté ait com-

me un privilege secret de se concilier les affections, celle de Pâris, celle d'Heléne n'attirent que de l'indignation, quand on considere le sang qu'elles font verser, & les funestes malheurs dont elles sont cause. De quelque façon que ce soit, tout anime dans Homere, tout émeut : mais dans Virgile, qui peut ne s'ennuyer pas avec le bon Enée & son cher Achate ? Si vous exceptez Nisus & Euryalus, (qui à la vérité vous interessent dans toutes leurs avantures,) vous languirez de nécessité avec tous les autres ; avec un Ilionée, un Sergeste, Mnestée, Cloante, Gias, & le reste de ces hommes communs qui accompagnent un Chef médiocre.

Jugez par-là combien nous devons admirer la Poësie de Virgile, puis que malgré la vertu des Héros d'Homere, & le peu de mérite des siens, les meilleurs Critiques ne trouvent pas qu'il lui soit inferieur.

SUR

SUR
LES TRAGEDIES.

J'Avoue que nous excellons aux Ouvrages de Théatre, & je ne croirai point flater Corneille, quand je donnerai l'avantage à beaucoup de ſes Tragédies ſur celles de l'Antiquité. Je ſai que les Anciens Tragiques ont eu des admirateurs dans tous les tems; mais je ne ſai pas ſi cette ſublimité, dont on parle, eſt trop bien fondée. Pour croire que Sophocle & Euripide ſont auſſi admirables qu'on nous le dit, il faut s'imaginer bien plus de choſes de leurs ouvrages, qu'on n'en peut connoître par des traductions; & ſelon mon ſentiment, les Termes & la Diction doivent avoir une part conſiderable à la beauté de leurs Tragédies.

Il me ſemble voir au travers des louanges que leur donnent leurs plus renommés partiſans, que la grandeur, la magnificence, & la dignité ſur tout, leur étoient des choſes fort peu connuës: c'é-

toient de beaux esprits resserrés dans le ménage d'une petite République, à qui une liberté nécessiteuse tenoit lieu de toutes choses. Que s'ils étoient obligés de représenter la Majesté d'un grand Roi, ils entroient mal dans une grandeur inconnuë, pour ne voir que des objets bas & grossiers, où leurs sens étoient comme assujettis.

Il est vrai que les mêmes esprits dégoûtés de ces objets, s'élevoient quelquefois au sublime & au merveilleux; mais alors ils faisoient entrer tant de Dieux & de Déesses dans leurs Tragédies, qu'on n'y reconnoissoit presque rien d'humain. Ce qui étoit grand, étoit fabuleux; ce qui étoit naturel, étoit pauvre & misérable. Chez Corneille la grandeur se connoît par elle-même. Les figures qu'il employe sont dignes d'elle, quand il veut la parer de quelque ornement; mais d'ordinaire il néglige ces vains dehors: il ne va point chercher dans les Cieux, de quoi faire valoir ce qui est assez considerable sur la terre; il lui suffit de bien entrer dans les choses, & la pleine image qu'il en donne, fait la véritable impression qu'aiment à recevoir les personnes de bon sens.

En

En effet, la nature eſt admirable par tout; & quand on a recours à cet éclat étranger, dont on penſe embellir les objets, c'eſt ſouvent une confeſſion tacite qu'on n'en connoît pas la propriété. De là viennent la plûpart de nos figures & de nos Comparaiſons, que je ne puis approuver ſi elles ne ſont rares, tout-à-fait nobles & tout-à-fait juſtes: autrement, c'eſt chercher par adreſſe une diverſion pour ſe dérober aux choſes que l'on ne ſait pas connoître. Quelque beauté cependant que puiſſent avoir les Comparaiſons, elles conviennent beaucoup plus au Poëme épique qu'à la Tragédie: dans le Poëme épique, l'eſprit cherche à ſe plaire hors de ſon ſujet; dans la Tragédie, l'ame pleine de ſentimens, & poſſedée de paſſions, ſe tourne mal-aiſément au ſimple éclat d'une reſſemblance.

Ramenons nôtre diſcours à ces Anciens, dont il s'eſt inſenſiblement éloigné; & cherchant à leur faire juſtice, confeſſons qu'ils ont beaucoup mieux réuſſi à exprimer les qualités de leurs Héros, qu'à dépeindre la magnificence des grands Rois. Une idée confuſe des grandeurs de Babylone, avoit gâté plûtôt qu'é-

qu'élevé leur imagination; mais leur esprit ne pouvoit pas s'abuser sur la force, la constance, la justice & la sagesse, dont ils avoient tous les jours des exemples devant les yeux. Leurs sens dégagés du faste dans une République médiocre, laissoient leur raison plus libre à considerer les hommes par eux-mêmes.

Ainsi, rien ne les détournoit d'étudier la nature humaine, de s'appliquer à la connoissance des vices & des vertus, des inclinations & des génies. C'est par là qu'ils ont appris à former si bien les caractéres, qu'on n'en sauroit desirer de plus justes, selon le tems où ils ont vécu, si on se contente de connoître les personnes par leurs actions.

Corneille a crû que ce n'étoit pas assez de les faire agir, il est allé au fond de leur ame chercher le principe de leurs actions; il est descendu dans leur cœur pour y voir former les passions, & y découvrir ce qu'il y a de plus caché dans leurs mouvemens. Quant aux Anciens Tragiques, ou ils négligent les Passions, pour être attachés à représenter exactement ce qui se passe; ou ils font les Discoureurs au milieu des perturbations mêmes.

mes, & vous disent des sentences, quand vous attendez du trouble & du desespoir.

Corneille ne dérobe rien de ce qui se passe: il met en vûë toute l'action, autant que le peut souffrir la bienséance: mais aussi donne-t-il au sentiment tout ce qu'il exige; conduisant la nature sans la gêner, ni l'abandonner à elle-même. Il a ôté du Théatre des Anciens, ce qu'il y avoit de barbare. Il a adouci l'horreur de leur scene par quelques tendresses d'Amour judicieusement dispensées: mais il n'a pas eu moins de soin de conserver aux sujets Tragiques nôtre Crainte & nôtre Pitié, sans détourner l'ame des véritables passions qu'elle y doit sentir, à de petits soûpirs ennuyeux, qui pour être cent fois variés, sont toûjours les mêmes.

Quelques loüanges que je donne à cet excellent Auteur, je ne dirai pas que ses Piéces soient les seules qui méritent de l'applaudissement sur nôtre Théatre. Nous avons été touchés de MARIANE, de SOPHONISBE, d'ALCIONE'E, de VENCESLAS, de STILICON, d'ANDROMAQUE, de BRITANNICUS (1),

cus (1), & de plusieurs autres, à qui je ne prétens rien ôter de leur beauté pour ne les nommer pas.

J'évite autant que je puis d'être ennuyeux, & il me suffira de dire qu'aucune Nation ne sauroit disputer à la nôtre, l'avantage d'exceller aux Tragédies. Pour celles des Italiens, elles ne valent pas la peine qu'on en parle; les nommer seulement est assez pour inspirer de l'ennui. Leur FESTIN DE PIERRE feroit mourir de langueur un homme assez patient, & je ne l'ai jamais vû sans souhaiter que l'Auteur de la Piéce fût foudroyé avec son Athée.

Il y a de vieilles Tragédies Angloises (2), où il faudroit, à la vérité, retrancher beaucoup de choses: mais avec ce retranchement, on pourroit les rendre tout-à-fait belles. En toutes les autres de ce tems-là, vous ne voyez qu'une matiere informe & mal digerée, un amas d'événemens confus, sans consideration des lieux, ni des tems, sans aucun égard à la bienséance.

(1) Tristan est l'Auteur de la MARIANE; Mairet, de la SOPHONISBE; Du Ryer, de l'ALCIONE'E; Rotrou, du VENCESLAS; Corneille le

ſéance. Les yeux avides de la cruauté du ſpectacle y veulent voir des meurtres & des corps ſanglants. En ſauver l'horreur par des recits, comme on fait en France, c'eſt dérober à la vûë du peuple ce qui le touche le plus.

Les honnêtes-gens deſapprouvent une coûtume établie par un ſentiment peut-être aſſez inhumain; mais une vieille habitude, ou le goût de la Nation en général, l'emporte ſur la délicateſſe des particuliers. Mourir, eſt ſi peu de choſe aux Anglois, qu'il faudroit, pour les toucher, des images plus funeſtes que la Mort même. De là vient que nous leur reprochons aſſez juſtement de donner trop à leurs ſens ſur le Théatre. Il nous faut ſouffrir auſſi le reproche qu'ils nous font de paſſer dans l'autre extrémité, quand nous admirons chez nous des Tragédies par de petites douceurs qui ne font pas une impreſſion aſſez forte ſur les eſprits. Tantôt peu ſatisfaits dans nos cœurs d'une tendreſſe mal formée, nous cherchons dans l'action des Comédiens à nous émouvoir

le Jeune du STILICON; Racine, de l'ANDROMAQUE, & du BRITANNICUS.

(2) Comme le CATILINA, & le SEJAN de Ben. Johnſon, &c.

voir encore : tantôt nous voulons que l'Acteur, plus transporté que le Poëte, prête de la fureur & du desespoir à une agitation médiocre, à une douleur trop commune. En effet, ce qui doit être tendre, n'est souvent que doux : ce qui doit former la pitié, fait à peine la tendresse : l'émotion tient lieu du saisissement, l'étonnement de l'horreur. Il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond : les passions à demi-touchées n'excitent en nos ames que des mouvemens imparfaits, qui ne savent ni les laisser dans leur assiette, ni les enlever hors d'elles-mêmes.

SUR

NOS COMEDIES,

Excepté celles de Moliere, où l'on trouve le vrai esprit de la Comedie : & sur la Comedie Espagnole.

POur la Comédie, qui doit être la Représentation de la vie ordinaire, nous

nous l'avons tournée tout-à-fait sur la Galanterie, à l'exemple des Espagnols; sans considerer que les Anciens s'étoient attachés à représenter la vie humaine selon la diversité des humeurs, & que les Espagnols, pour suivre leur propre génie, n'avoient dépeint que la seule vie de Madrid dans leurs intrigues, & leurs avantures.

J'avouë que cette sorte d'ouvrages auroit pû avoir dans l'Antiquité un air noble, & je ne sai quoi de plus galant; mais c'étoit plûtôt le défaut de ces siécles-là, que la faute des Auteurs. Aujourd'hui la plûpart de nos Poëtes savent aussi peu ce qui est des Mœurs, qu'on savoit en ces tems-là ce qui est de la Galanterie. Vous diriez qu'il n'y a plus d'avares, de prodigues, d'humeurs douces & accommodées à la société, de naturels chagrins & austéres. Comme si la nature étoit changée, & que les hommes se fussent défaits de ces divers sentimens, on les représente tous sous un même caractére; dont je ne sai point la raison, si ce n'est que les femmes ayent trouvé dans ce siécle-ci qu'il ne doit plus y avoir au monde que des galans.

Nous avouërons bien que les esprits de

de Madrid sont plus fertiles en inventions que les nôtres; & c'eſt ce qui nous a fait tirer d'eux la plûpart de nos Sujets, leſquels nous avons remplis de tendreſſes & de diſcours amoureux, & où nous avons mis plus de régularité & de vraiſemblance. La raiſon en eſt, qu'en Eſpagne où les femmes ne ſe laiſſent preſque jamais voir, l'imagination du Poëte ſe conſomme aux moyens ingénieux de faire trouver les Amans en même lieu; & en France, où la liberté du commerce eſt établie, la grande délicateſſe de l'Auteur eſt employée dans la tendre & amoureuſe expreſſion des ſentimens.

Une femme de qualité Eſpagnole (1) liſoit, il n'y a pas longtems, le Roman de CLEOPATRE; & comme après un long recit d'avantures, elle eut tombé ſur une converſation délicate d'un amant & d'une amante également paſſionnés; *Que d'eſprit mal employé*, dit-elle; *à quoi bon tous ces beaux diſcours, quand ils ſont enſemble?*

C'eſt la plus belle réflexion que j'aye ouï faire de ma vie; & Calprenede, quoi que François, devoit ſe ſouvenir qu'à des

(1) La Princeſſe d'Iſenghien.

des amans nez ſous un ſoleil plus chaud que celui d'Eſpagne, les paroles étoient aſſez inutiles en ces occaſions. Mais le bon ſens de cette Dame ne ſeroit pas reçu dans nos galanteries ordinaires, où il faut parler mille fois d'une paſſion qu'on n'a pas, pour la pouvoir perſuader ; & où l'on ſe voit tous les jours pour ſe plaindre, avant que de trouver une heure à finir ce faux tourment.

La Précieuſe de Moliere eſt dépeinte ridicule dans la choſe, auſſi bien que dans les termes, de ne vouloir pas *prendre le Roman par la queuë*, quand il s'agit de traiter avec des Parens l'affaire ſérieuſe d'un Mariage (1) : mais ce n'eût pas été une fauſſe délicateſſe avec un Galant d'attendre ſa déclaration, & tout ce qui vient par degrés dans le procedé d'une Galanterie,

Pour la régularité & la vraiſemblance, il ne faut pas s'étonner qu'elles ſe trouvent moins chez les Eſpagnols que chez les François. Comme toute la Galanterie des Eſpagnols eſt venuë des Maures, il y reſte je ne ſai quel goût d'Afrique,

(1) Voyez les PRECIEUSES RIDICULES de Moliere.

que, étranger des autres nations, & trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la juſteſſe des régles. Ajoûtez qu'une vieille impreſſion de Chevalerie errante, commune à toute l'Eſpagne, tourne les eſprits des Cavaliers aux avantures bizarres. Les Filles de leur côté, goûtent cet air-là dès leur enfance dans les livres de Chevalerie, & dans les converſations fabuleuſes des femmes qui ſont auprès d'elles. Ainſi les deux ſexes rempliſſent leur eſprit des mêmes idées; & la plûpart des hommes & des femmes qui aiment, prendroient le ſcrupule de quelque amoureuſe extravagance, pour une froideur indigne de leur paſſion.

Quoi que l'Amour n'ait jamais des meſures bien réglées, en quelque pays que ce ſoit; j'oſe dire qu'il n'y a rien de fort extravagant en France, ni dans la maniere dont on le fait, ni dans les évenemens ordinaires qu'il y produit. Ce qu'on appelle une *belle paſſion*, a de la peine même à ſe ſauver du ridicule; car les honnêtes-gens partagés à divers ſoins ne s'y abandonnent pas comme font les Eſpagnols dans l'inutilité de Madrid, où rien ne donne du mouvement que le ſeul amour.

A Paris, l'assiduité de nôtre Cour nous attache; la fonction d'une charge, ou le dessein d'un emploi nous occupe; la fortune l'emportant sur les maitresses dans un lieu où l'usage est de préferer ce qu'on se doit, à ce qu'on aime. Les femmes, qui ont à se régler là-dessus, sont elles-mêmes plus galantes que passionnées; encore se servent-elles de la galanterie pour entrer dans les intrigues. Il y en a peu que la vanité & l'interêt ne gouvernent; & c'est à qui pourra mieux se servir, elles des galans, & les galans d'elles pour arriver à leur but.

L'amour ne laisse pas de se mêler à cet esprit d'interêt; mais bien rarement il en est le maître: car la conduite que nous sommes obligés de tenir aux affaires, nous forme à quelque régularité pour les plaisirs, ou nous éloigne au moins de l'extravagance. En Espagne on ne vit que pour aimer: ce qu'on appelle AIMER en France, n'est proprement que *parler d'amour, & mêler aux sentimens de l'ambition la vanité des galanteries.*

Ces differences considerées, on ne trouvera pas étrange que la COMEDIE des Espagnols, qui n'est autre chose que

la repréſentation de leurs Avantures, ſoit auſſi peu réguliere que les Avantures ; & il n'y aura pas à s'étonner que la COMEDIE des François, qui ne s'éloigne guere de leur uſage, conſerve des égards dans la Repréſentation des amours, qu'ils ont ordinairement dans les amours mêmes. J'avouë que le bon ſens, qui doit être de tous les pays du monde, établit certaines choſes dont on ne doit ſe diſpenſer nulle part ; mais il eſt difficile de ne pas donner beaucoup à la coûtume, puis qu'Ariſtote même dans ſa POETIQUE a mis quelquefois la perfection en ce qu'on croyoit de mieux à Athénes, & non pas en ce qui eſt véritablement le plus parfait.

La Comédie n'a pas plus de privilege que les loix, qui devant toutes être fondées ſur la Juſtice, ont néanmoins des differences particulieres ſelon le divers génie des peuples qui les ont faites. Et ſi on eſt obligé de conſerver l'air de l'antiquité ; s'il faut garder le caractére des Héros qui ſont morts il y a deux mille ans, quand on les repréſente ſur le Théatre ; comment peut-on ne ſuivre pas les humeurs, & ne s'ajuſter pas aux manieres de ceux qui vivent, lors qu'on repréſente

préſente à leurs yeux, ce qu'ils font eux-mêmes tous les jours?

Quelque autorité cependant que ſe donne la coûtume, la raiſon ſans doute a les premiers droits; mais il ne faut pas que ſon exactitude ſoit rigide: car aux choſes qui vont purement à plaire, comme la Comédie, il eſt fâcheux de nous aſſujettir à un ordre trop auſtére, & de commencer par la gêne en des ſujets où nous ne cherchons que le plaiſir.

DE LA COMEDIE ITALIENNE.

VOILA ce que j'avois à dire de la Comédie Françoiſe, & de la Comédie Eſpagnole: je dirai préſentement ce que je penſe de l'Italienne. Je ne parlerai point de l'AMINTE, du PASTOR FIDO, de la PHILIS DE SCIRE, & des autres Comédies de cette na-

ture-là; il faudroit connoître mieux que je ne fais les graces de la Langue Italienne. Je prétens parler seulement en ce Discours, de la Comédie qui se voit ordinairement sur le Théatre. Ce que nous voyons en France sur celui des Italiens, n'est pas proprement Comédie, puisqu'il n'y a pas un véritable plan de l'ouvrage, que le sujet n'a rien de bien lié; qu'on n'y voit aucun caractére bien gardé, ni de composition où le beau génie soit conduit, au moins selon quelques régles de l'art. Ce n'est ici qu'une espece de concert mal formé entre plusieurs Acteurs, dont chacun fournit de soi ce qu'il juge à propos pour son personnage. C'est à le bien prendre, un ramas de *Concetti* impertinens dans la bouche des Amoureux, & de froides Bouffonneries dans celle des *Zanis* (1). Vous ne voyez de bon goût nulle part. Vous voyez un faux esprit qui régne, soit en des pensées pleines de *Cieux*, de *Soleils*, d'*Etoiles*, & d'*Elemens*; soit dans une affectation de naïveté qui n'a rien du vrai naturel.

J'avouë que les Bouffons sont inimitables; & de cent imitateurs que j'ai vûs, il

(1) Les Bouffons de la Comédie Italienne.

il n'y en a pas un qui ſoit parvenu à leur reſſembler. Pour les grimaces, les poſtures, les mouvemens; pour l'agilité, la diſpoſition; pour les changemens d'un viſage qui ſe démonte comme il lui plaît; je ne ſai s'ils ne ſont pas préferables aux Mimes & aux Pantomimes des Anciens. Il eſt certain qu'il faut bien aimer la méchante Plaiſanterie, pour être touché de ce qu'on entend. Il faut être auſſi bien grave & bien compoſé, pour ne rire pas de ce qu'on voit; & ce ſeroit un dégoût trop affecté, de ne ſe plaire pas à leur action, parce qu'un homme délicat ne prendra pas de plaiſir à leurs diſcours.

Toutes les repréſentations où l'eſprit a peu de part, ennuyent à la fin; mais elles ne laiſſent pas de ſurprendre, & d'être agréables quelque tems avant que de nous ennuyer. Comme la Bouffonnerie ne divertit un honnête-homme que par de petits intervalles, il faut la finir à propos, & ne pas donner le tems à l'eſprit de revenir à la juſteſſe du diſcours, & à l'idée du vrai naturel. Cette économie ſeroit à deſirer dans la Comédie Italienne, où le premier dégoût eſt ſuivi d'un nouvel ennui plus laſſant encore, & où la varieté

au lieu de vous récréer ne vous apporte qu'une autre sorte de langueur.

En effet, quand vous êtes las des Bouffons qui ont trop demeuré sur le théatre, les Amoureux paroissent pour vous accabler. C'est à mon avis le dernier supplice d'un homme délicat ; & on auroit plus de raison de préferer une promte mort à la patience de les écouter, que n'en eut le Lacédémonien de Boccalini, lors qu'il préfera le gibet à l'ennuyeuse lecture de la *Guerre de Pise*, dans Guichardin (1). Si quelqu'un trop amoureux de la vie, a pû essuyer une lassitude si mortelle; au lieu de remettre son esprit par quelque diversité agréable, il ne trouve de changement que par une autre importunité, dont le Docteur le desespere. Je sai que pour bien dépeindre la sottise d'un Docteur, il faut faire en sorte qu'il tourne toutes ses conversations sur la Science dont il est possedé : mais que sans jamais répondre à ce qu'on lui dit, il

(1) *Instantissimamente supplicò, che per tutti gl'anni della sua vita lo condannassero a remare in una Galea, che lo murassero trà due mura, e che per misericordia fino lo scorticassero vivo; perche il legger quei Discorsi senza fine, quei Consigli tanto tedi-osi,*

il cite mille Auteurs, & allegue mille paſſages avec une volubilité qui le met hors d'haleine, c'eſt introduire un Fou qu'on devroit mettre aux petites-maiſons, & non pas ménager à propos l'impertinence de ſon Docteur.

Pétrone a toute une autre économie dans le ridicule d'Eumolpe: la Pédanterie de Sidias eſt autrement ménagée par Théophile: le caractére de Caritides dans les FACHEUX de Moliere, eſt tout-à-fait juſte; on n'en peut rien retrancher, ſans défigurer la peinture qu'il en fait. Voila les Savans ridicules, dont la repréſentation ſeroit agréable ſur le Théatre. Mais c'eſt mal divertir un honnête-homme, que de lui donner un miſerable Docteur, que les livres ont rendu fou, & qu'on devroit enfermer ſoigneuſement, comme j'ai dit, pour dérober à la vûë du monde l'imbécilité de nôtre condition, & la miſére de nôtre nature.

C'eſt

dioſi, quelle frediſſime Concioni, fatte nella proſa d'ogni vil Colombaia, era crepacuore che ſuperava tutti gl'aculei Ingleſi, &c. BOCCAL. Ragguagli di Parnaſſo, *Cent. I. Ragg. VI.* Je ne ſais ce que Boccalini entend par *aculei Ingleſi.*

C'eſt pouſſer trop loin mes Obſervations ſur la Comédie Italienne. Et pour recueillir en peu de mots ce que j'ai aſſez étendu, je dirai qu'au lieu d'Amans agréables, vous n'avez que des Diſcoureurs d'amour affectés; au lieu de Comiques naturels, des Bouffons incomparables, mais toûjours Bouffons; au lieu de Docteurs ridicules, de pauvres Savans inſenſés. Il n'y a quaſi pas de Perſonnage qui ne ſoit outré; à la réſerve de celui du Pantalon, dont on fait le moins de cas, & le ſeul néanmoins qui ne paſſe pas la vrai-ſemblance.

La Tragédie fut le premier plaiſir de l'ancienne République; & les vieux Romains poſſedés ſeulement d'une âpre vertu, n'alloient chercher aux Théatres que des exemples qui pouvoient fortifier leur naturel, & entretenir leurs dures & auſtéres habitudes. Quand on joignit la douceur de l'eſprit pour la converſation, à la force de l'ame pour les grandes choſes, on ſe plût auſſi à la Comédie; & tantôt on cherchoit de fortes idées, tantôt on ſe divertiſſoit par les agréables.

Si-tôt que Rome vint à ſe corrompre, les Romains quitterent la Tragédie, & ſe

ſe dégoûterent de voir au théatre une image auſtére de l'ancienne vertu. Depuis ce tems-là, juſques au dernier de la République, la Comédie fut le délaſſement des grands-hommes, le divertiſſement des gens polis, & l'amuſement du peuple, ou relâché ou adouci.

Un peu devant la guerre civile, l'eſprit de la Tragédie revint animer les Romains, dans la diſpoſition ſecrete d'un génie qui les préparoit aux funeſtes révolutions qu'on vit arriver. Céſar en compoſa une, & beaucoup de gens de qualité en compoſerent auſſi. Les deſordres ceſſés ſous Auguſte, & la tranquilité bien rétablie, on chercha toutes ſortes de plaiſirs. Les Comédies recommencerent, les Pantomimes eurent leur crédit, & la Tragédie ne laiſſa pas de ſe conſerver une grande réputation. Sous le regne de Néron, Sénéque prit des idées funeſtes, qui lui firent compoſer les Tragédies qu'il nous a laiſſées. Quand la corruption fut pleine, & le vice général, les Pantomimes ruïnerent tout-à-fait la Tragédie & la Comédie: l'eſprit n'eut plus de part aux repréſentations, & la ſeule vûë chercha dans les poſtures &

les mouvemens, ce qui peut donner à l'ame des ſpectateurs des idées voluptueuſes.

Les Italiens aujourd'hui ſe contentent d'être éclairés du même ſoleil, de reſpirer le même air, & d'habiter la même terre qu'ont habitée autrefois les vieux Romains: mais ils ont laiſſé pour les Hiſtoires, cette vertu ſévére qu'ils exerçoient, ne croyant pas avoir beſoin de la Tragédie, pour s'animer à des choſes dures qu'ils n'ont pas envie de pratiquer. Comme ils aiment la douceur de la vie ordinaire, & les plaiſirs de la vie voluptueuſe, ils ont voulu former des Repréſentations qui euſſent du rapport avec l'une & avec l'autre; & de là eſt venu le mêlange de la Comédie, & de l'art des Pantomimes, que nous voyons ſur le Théatre des Italiens. C'eſt à peu près ce qu'on peut dire des Italiens qui ont paru en France juſqu'à préſent.

Tous les Acteurs de la Troupe qui jouë aujourd'hui, ſont généralement bons juſques aux amoureux; & pour ne leur pas faire d'injuſtice, non plus que de grace, je dirai que ce ſont d'excellens Comédiens, qui ont de fort méchantes Comédies.

dies. Peut-être n'en sauroient-ils faire de bonnes, peut-être ont-ils raison de n'en avoir pas; & le Comte de Bristol (1) reprochant un jour à Cinthio; qu'il n'y avoit pas assez de vrai-semblance dans leurs Piéces, Cinthio répondit, que *s'il y en avoit davantage, on verroit de bons Comédiens mourir de faim avec de bonnes Comédies.*

DE

LA COMEDIE ANGLOISE.

IL n'y a point de Comédie qui se conforme plus à celle des Anciens, que l'Angloise, pour ce qui regarde les Mœurs. Ce n'est point une pure Galanterie pleine d'Avantures & de Discours amoureux, comme en Espagne & en France; c'est la Représentation de la vie ordinaire, selon

(1) George Digby, Comte de Bristol, mort en 1676.

lon la diverſité des humeurs, & les differens caractéres des hommes. C'eſt un *Alchimiſte*, qui par les illuſions de ſon art, entretient les eſperances trompeuſes d'un vain curieux : c'eſt une perſonne *ſimple* & *crédule*, dont la ſotte facilité eſt éternellement abuſée : c'eſt quelquefois un *Politique* ridicule, grave, compoſé, qui ſe concerte ſur tout, myſtérieuſement ſoupçonneux, qui croit trouver des deſſeins cachés dans les plus communes intentions, qui penſe découvrir de l'artifice dans les plus innocentes actions de la vie : c'eſt un *Amant bizarre*, un *faux Brave*, un *faux Savant* ; l'un avec des extravagances naturelles, les autres avec de ridicules affectations. A la vérité, ces fourberies, ces ſimplicités, cette politique, & le reſte de ces caractéres ingénieuſement formés, ſe pouſſent trop loin à nôtre avis, comme ceux qu'on voit ſur nôtre Théatre demeurent un peu languiſſans au goût des Anglois ; & cela vient peut-être de ce que les Anglois penſent trop, & de ce que les François d'ordinaire ne penſent pas aſſez.

En effet, nous nous contentons des premieres images que nous donnent les objets ;

objets, & pour nous arrêter aux ſimples dehors, l'apparent preſque toûjours nous tient lieu du vrai, & le facile du naturel. Sur-quoi je dirai en paſſant, que ces deux dernieres qualités ſont quelquefois très-mal-à-propos confonduës. Le facile & le naturel conviennent aſſez, dans leur oppoſition à ce qui eſt dur ou forcé: mais quand il s'agit de bien entrer dans la nature des choſes, ou dans le naturel des perſonnes, on m'avouëra que ce n'eſt pas toûjours avec facilité qu'on y réüſſit. Il y a je ne ſai quoi d'intérieur, je ne ſai quoi de caché qui ſe découvriroit à nous, ſi nous ſavions approfondir les matieres davantage. Autant qu'il nous eſt malaiſé d'y entrer, autant il eſt difficile aux Anglois d'en ſortir. Ils deviennent maîtres de la choſe à quoi ils penſent, qu'ils ne le ſont pas de leur penſée. Poſſedés de leur eſprit, quand ils poſſedent leur ſujet, ils creuſent encore où il n'y a plus rien à trouver, & paſſent la juſte & naturelle idée qu'il faut avoir, par une recherche trop profonde. A la vérité, je n'ai point vû de gens de meilleur entendement que les François qui conſiderent les choſes avec attention, & les Anglois

qui peuvent se détacher de leurs trop grandes méditations, pour revenir à la facilité du discours & a certaine liberté d'esprit qu'il faut posseder toûjours, s'il est possible. Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les François qui pensent, & les Anglois qui parlent.

Je me jetterois insensiblement en des considerations trop générales; ce qui me fait reprendre mon sujet de la Comédie, & passer à une difference considerable qui se trouve entre la nôtre & la leur; c'est qu'attachés à la Régularité des Anciens, nous rapportons tout à une Action principale, sans autre diversité que celle des moyens qui nous y font parvenir. Il faut demeurer d'accord qu'un Evenement principal doit être le but & la fin de la Représentation dans la Tragédie, où l'esprit sentiroit quelque violence dans les diversions qui détourneroient sa pensée. L'Infortune d'un Roi misérable, la Mort funeste & tragique d'un grand Héros, tiennent l'ame fortement attachée à ces importans objets; & il lui suffit, pour toute varieté, de savoir les divers moyens qui conduisent à cette principale action. Mais la Comédie étant faite pour nous

divertir,

divertir, & non pas pour nous occuper; pourvû que le vrai-semblable soit gardé, & que l'extravagance soit évitée, au sentiment des Anglois, les diversités font des surprises agréables, & des changemens qui plaisent; au lieu que l'attente continuelle d'une même chose, où l'on ne conçoit rien d'important, fait nécessairement languir nôtre attention.

Ainsi donc, au lieu de représenter une Fourberie signalée, conduite par des moyens qui se rapportent tous à la même fin, ils représentent un Trompeur insigne avec des Fourberies diverses, dont chacune produit son effet particulier par sa propre constitution. Comme ils renoncent presque toûjours à l'Unité d'Action, pour représenter une personne principale qui les divertit par des actions differentes; ils quittent souvent aussi cette personne principale, pour faire voir diversément ce qui arrive en des Lieux publics à plusieurs personnes. Ben. Johnson en a usé de la sorte dans BARTHOLOMEW-FAIR (1). On vient de faire la même chose

(1) C'est à dire, *la Foire de la Saint Barthelemy.*

choſe dans EPSOM-WELLS (1); & dans toutes les deux Comédies on repréſente comiquement, ce qui ſe paſſe de ridicule en ces lieux publics.

On voit quelques autres Piéces, où il y a comme deux Sujets, qui entrent ſi ingénieuſement l'un dans l'autre, que l'eſprit des Spectateurs (qui pourroit être bleſſé par un changement trop ſenſible,) ne trouve qu'à ſe plaire dans une agréable varieté qu'ils produiſent. Il faut avouër que la régularité ne s'y rencontre pas; mais les Anglois ſont perſuadés que les libertés qu'on ſe donne pour mieux plaire, doivent être préferées à des Régles exactes, dont un Auteur ſtérile & languiſſant ſe fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la régle pour éviter la confuſion; il faut aimer le bon ſens qui modere l'ardeur d'une imagination allumée; mais il faut ôter à la régle toute contrainte qui gêne, & bannir une raiſon ſcrupuleuſe, qui par un trop grand attachement à la juſteſſe, ne laiſſe rien de libre & de naturel. Ceux que la nature

a

(1) C'eſt à dire, *les Eaux d'Epſom.* Cette Comedie eſt de Shadwell.

a fait naître ſans génie, ne pouvant jamais ſe le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent aquerir; & pour faire valoir le ſeul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier les ouvrages qui ne le ſont pas tout-à-fait. Pour ceux qui aiment le Ridicule; qui prennent plaiſir à bien connoître le faux des Eſprits; qui ſont touchés des vrais Caractéres; ils trouveront les belles Comédies des Anglois ſelon leur goût autant & peut-être plus qu'aucunes qu'ils ayent jamais vûës.

Nôtre Moliere à qui les Anciens ont inſpiré le bon Eſprit de la Comédie, égale leur Ben. Johnſon à bien repréſenter les diverſes humeurs & les differentes manieres des hommes: l'un & l'autre conſervant dans leurs peintures un juſte rapport avec le génie de leur Nation. Je croirois qu'ils ont été plus loin que les Anciens en ce point-là; mais on ne ſauroit nier, qu'ils n'ayent eu plus d'égard aux caractéres qu'au gros des ſujets, dont la ſuite auſſi pourroit être mieux liée, & le Dénouëment plus naturel.

SUR

SUR LES OPERA.

A Mr. LE DUC DE BUCKINGHAM (1).

IL y a long-tems, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les Opera, & de vous parler de la difference que je trouve entre la maniere de chanter des Italiens, & celle des François. L'occasion que j'ai euë d'en parler chez Madame Mazarin, a plûtôt augmenté que satisfait cette envie; je la contente aujourd'hui, Mylord, dans le Discours que je vous envoye.

Je commencerai par une grande franchise, en vous disant que je n'admire pas fort les Comédies en Musique, telles que nous les voyons présentement. J'avouë que

(1) George Villiers, Duc de Buckingham, mort en 1687.

que leur magnificence me plaît assez; que les Machines ont quelque chose de surprenant; que la Musique en quelques endroits est touchante; que le tout ensemble paroît merveilleux: mais il faut aussi m'avouër que ces merveilles deviennent bien-tôt ennuyeuses: car où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux objets. Au commencement des Concerts, la justesse des accords est remarquée; il n'échape rien de toutes les diversités qui s'unissent pour former la douceur de l'harmonie: quelque tems après les instrumens nous étourdissent; la Musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus, qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du Recitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du chant, ni la force agréable de la parole? L'ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir, cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche: l'esprit qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors, se laisse aller à la réverie, ou

se

ſe déplaît dans ſon inutilité: enfin la laſſitude eſt ſi grande, qu'on ne ſonge qu'à ſortir, & le ſeul plaiſir qui reſte à des ſpectateurs languiſſans; c'eſt l'eſperance de voir finir bien-tôt le ſpectacle qu'on leur donne.

La langueur ordinaire où je tombe aux Opera, vient de ce que je n'en ai jamais vû qui ne m'ait paru mépriſable dans la diſpoſition du ſujet, & dans les vers. Or c'eſt vainement que l'oreille eſt flatée, & que les yeux ſont charmés, ſi l'eſprit ne ſe trouve pas ſatisfait. Mon ame d'intelligence avec mon eſprit plus qu'avec mes ſens, forme une réſiſtance ſecrete aux impreſſions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un conſentement agréable, ſans lequel les objets les plus voluptueux même ne ſauroient me donner un grand plaiſir. Une ſottiſe chargée de Muſique, de Danſes, de Machines, de Décorations, eſt une ſottiſe magnifique, mais toûjours ſottiſe; c'eſt un vilain fonds ſous de beaux dehors, où je pénétre avec beaucoup de deſagrément.

Il y a une autre choſe dans les Opera, tellement contre la nature, que mon imagi-

imagination en eſt bleſſée : c'eſt de faire chanter toute la Piéce depuis le commencement juſqu'à la fin, comme ſi les perſonnes qu'on repréſente, s'étoient ridiculement ajuſtées pour traiter en Muſique, & les plus communes, & les plus importantes affaires de leur vie. Peut-on s'imaginer qu'un maître appelle ſon valet, ou qu'il lui donne une commiſſion en chantant ; qu'un ami faſſe en chantant une confidence à ſon ami : qu'on délibere en chantant dans un Conſeil : qu'on exprime avec du chant les ordres qu'on donne, & que mélodieuſement on tuë les hommes à coups d'épée & de javelot dans un combat ? C'eſt perdre l'eſprit de la repréſentation, qui ſans doute eſt préferable à celui de l'harmonie ; car l'harmonie ne doit être qu'un ſimple accompagnement, & les grands Maîtres du Théatre l'ont ajoûtée comme agréable, non pas comme néceſſaire, après avoir réglé tout ce qui regarde le ſujet & le diſcours. Cependant l'idée du Muſicien va devant celle du Héros dans les Opera ; c'eſt Luigi, c'eſt Cavallo, c'eſt Ceſti qui ſe préſentent à l'imagination. L'eſprit ne pouvant concevoir un Héros qui chante,

s'at-

s'attache à celui qui fait chanter ; & on ne sauroit nier qu'aux Représentations du Palais Royal, on ne songe cent fois plus à Lulli, qu'à Thesée, ni à Cadmus.

Je ne prétens pas néanmoins donner l'exclusion à toute sorte de Chant sur le Théatre. Il y a des choses qui doivent être chantées : il y en a qui peuvent l'être sans choquer la bien-séance ni la raison. Les Vœux, les Prieres, les Sacrifices, & généralement tout ce qui regarde le service des Dieux, s'est chanté dans toutes les Nations & dans tous les tems : les passions tendres & douloureuses s'expriment naturellement par une espece de Chant : l'expression d'un amour que l'on sent naître ; l'irrésolution d'une ame combattuë de divers mouvemens, sont des matieres propres pour les Stances, & les Stances le sont assez pour le Chant. Personne n'ignore qu'on avoit introduit des Chœurs sur le Théatre des Grecs ; & il faut avouër qu'ils pourroient être introduits avec autant de raison sur les nôtres. Voila quel est le partage du Chant, à mon avis : tout ce qui est de la conversation, & de la conference ; tout ce qui regarde les intrigues, & les affaires ; ce

qui

qui appartient au conseil & à l'action, est propre aux Comédiens qui recitent, & ridicule dans la bouche des Musiciens qui le chantent. Les Grecs faisoient de belles Tragedies où ils chantoient quelque chose: les Italiens & les François en font de méchantes, où ils chantent tout.

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un OPERA, je vous dirai que c'est un *travail bizarre de Poësie & de Musique, où le Poëte & le Musicien également genés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant Ouvrage.* Ce n'est pas que vous n'y puissiez trouver des Paroles agréables, & de fort beaux Airs; mais vous trouverez plus sûrement à la fin, le dégoût des vers où le génie du Poëte a été contraint, & l'ennui du Chant où le Musicien s'est épuisé dans une trop longue Musique. Si je me sentois capable de donner conseil aux honnêtes-gens qui se plaisent au Théatre, je leur conseillerois de reprendre le goût de nos belles Comédies, où l'on pourroit introduire des Danses & de la Musique, qui ne nuiroient en rien à la Représentation. On y chanteroit un Prologue avec des accompagnemens agréables. Dans les Interdes,

des, le Chant animeroit des paroles qui seroient comme l'esprit de ce qu'on auroit représenté. La Représentation finie, on viendroit à chanter un Epilogue, ou quelque Réflexion sur les plus grandes beautés de l'Ouvrage: on en fortifieroit l'idée, & feroit conserver plus cherement l'impression qu'elles auroient fait sur les Spectateurs. C'est ainsi que vous trouveriez de quoi satisfaire les Sens & l'Esprit, n'ayant plus à désirer le charme du Chant dans une pure Représentation, ni la force de la Représentation dans la langueur d'une continuelle Musique.

Il me reste encore à vous donner un avis pour toutes les Comédies où l'on met du Chant; c'est de laisser l'autorité principale au Poëte pour la direction de la Piéce. Il faut que la Musique soit faite pour les vers, bien plus que les vers pour la Musique. C'est au Musicien à suivre l'ordre du Poëte; dont Lulli seul doit être exemt, pour connoître mieux les passions, & aller plus avant dans le cœur de l'homme que les Auteurs. Cambert (1) a sans doute un fort beau génie, pro-

(1) Voyez la COMEDIE DES OPERA, Act. II. Sc. IV: & la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1676. (2) Voyez

propre à cent Musiques differentes, & toutes bien ménagées avec une juste économie des voix & des instrumens. Il n'y a point de Recitatif mieux entendu, ni mieux varié que le sien : mais pour la nature des Passions; pour la qualité des Sentimens qu'il faut exprimer, il doit recevoir des Auteurs les lumieres que Lulli leur fait donner, & s'assujettir à la direction, quand Lulli, par l'étenduë de sa connoissance, peut être justement leur directeur.

Je ne veux pas finir mon Discours sans vous entretenir du peu d'estime qu'ont les Italiens pour nos Opera (2), & du grand dégoût que nous donnent ceux d'Italie. Les Italiens qui s'attachent tout-à-fait à la Représentation, ne sauroient souffrir que nous appellions OPERA un enchaînement de Danses & de Musique, qui n'ont pas un rapport bien juste, & une liaison assez naturelle avec les sujets. Les François accoûtumés à la beauté de leurs Ouvertures, à l'agrément de leurs Airs, au

(2) Voyez le PARALLELE *des Italiens & des François, en ce qui regarde la Musique & les Opera*, par l'Abbé Raguenet.

au charme de leurs Symphonies, ſouffrent avec peine l'ignorance, où le méchant uſage des Inſtrumens aux Opera de Veniſe, & refuſent leur attention à un long Recitatif, qui devient ennuyeux par le peu de varieté qui s'y rencontre. Je ne ſaurois vous dire proprement ce que c'eſt que leur RECITATIF; mais je ſai bien que ce n'eſt ni chanter, ni reciter; c'eſt une choſe inconnuë aux Anciens, qu'on pourroit définir *un méchant uſage du Chant & de la Parole.* J'avouë que j'ai trouvé des choſes inimitables dans l'Opera de Luigi, & pour l'expreſſion des ſentimens, & pour le charme de la Muſique; mais le Recitatif ordinaire ennuyoit beaucoup; en ſorte que les Italiens même attendoient avec impatience les beaux endroits qui venoient à leur opinion trop rarement. Je comprendrai les plus grands défauts de nos Opera en peu de paroles. On y penſe aller à une Repréſentation, & l'on ne repréſente rien: on y veut voir une Comédie, & l'on n'y trouve aucun eſprit de la Comédie.

Voila ce que j'ai crû pouvoir dire de la differente conſtitution des Opera. Pour la maniere de chanter, que nous appellons

lons en France EXECUTION, je croi ſans partialité qu'aucune Nation ne ſauroit la diſputer à la nôtre. Les Eſpagnols ont une diſpoſition de gorge admirable: mais avec leurs Fredons & leurs Roulemens, ils ſemblent ne ſonger à autre choſe dans leur Chant qu'à diſputer la facilité du goſier aux Roſſignols. Les Italiens ont l'expreſſion fauſſe, ou du moins outrée, pour ne connoître pas avec juſteſſe la nature ou le degré des Paſſions. C'eſt éclater de rire, plûtôt que chanter, lors qu'ils expriment quelque ſentiment de joye. S'ils veulent ſoûpirer, on entend des ſanglots qui ſe forment dans la gorge avec violence, non pas des ſoûpirs qui échappent ſecretement à la paſſion d'un cœur amoureux. D'une réflexion douloureuſe, ils font les plus fortes exclamations: les larmes de l'abſence ſont des pleurs de funérailles: le triſte devient lugubre dans leurs bouches: ils font des cris au lieu de plaintes dans la douleur; & quelquefois ils expriment la langueur de la paſſion, comme une défaillance de la nature. Peut-être qu'il y a du changement aujourd'hui dans leur maniere de chanter, & qu'ils ont profité de nôtre

commerce pour la propreté d'une Exécution polie, comme nous avons tiré avantage du leur, pour les beautés d'une plus grande & plus hardie Compoſition.

J'ai vû des Comédies en Angleterre où il y avoit beaucoup de Muſique : mais pour en parler diſcretement, je n'ai pû m'accoûtumer au Chant des Anglois. Je ſuis venu trop tard en leur pays, pour pouvoir prendre un goût ſi different de tout autre. Il n'y a point de Nation qui faſſe voir plus de courage dans les hommes, & plus de beauté dans les femmes, plus d'eſprit dans l'un & dans l'autre ſexe. On ne peut pas avoir toutes choſes. Où tant de bonnes qualités ſont communes, ce n'eſt pas un ſi grand mal que le bon goût y ſoit rare : il eſt certain qu'il s'y rencontre aſſez rarement ; mais les perſonnes en qui on le trouve l'ont auſſi délicat que gens du monde, pour échapper à celui de leur Nation par un art exquis, ou par un très-heureux naturel.

Solus Gallus cantat ; il n'y a que le François qui chante. Je ne veux pas être injurieux à toutes les autres Nations, & ſoûtenir ce qu'un Auteur a bien voulu

avan-

avancer; *Hiſpanus flet*, *dolet Italus*, *Germanus boat*, *Flander ululat*, *ſolus Gallus cantat*; je lui laiſſe toutes ces belles diſtinctions, & me contente d'appuyer mon ſentiment de l'autorité de Luigi, qui ne pouvoit ſouffrir que les Italiens chantaſſent ſes Airs, après les avoir ouï chanter à Mr. Nyert, a Hilaire, à la petite La Varenne. A ſon retour en Italie, il ſe rendit tous les Muſiciens de ſa Nation ennemis, diſant hautement à Rome, comme il avoit dit à Paris, que pour rendre une Muſique agréable, il faloit des Airs Italiens dans la bouche des François. Il faiſoit peu de cas de nos Chanſons, excepté de celles de Boiſſet, qui attirerent ſon admiration. Il admira le concert de nos Violons, il admira nos Luths, nos Claveſſins, nos Orgues; & quel charme n'eût-il pas trouvé à nos Flûtes, ſi elles avoient été en uſage en ce tems-là? Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il demeura fort rebuté de la rudeſſe & de la dureté des plus grands Maîtres d'Italie, quand il eut goûté la tendreſſe du toucher, & la propreté de la maniere de nos François.

Je ſerois trop partial, ſi je ne parlois que de nos Avantages. Il n'y a guere

de gens qui ayent la compréhenſion plus lente, & pour le ſens des Paroles & pour entrer dans l'eſprit du Compoſiteur, que les François; il y en a peu qui entendent moins la Quantité, & qui trouvent avec tant de peine la Prononciation: mais après qu'une longue étude leur a fait ſurmonter toutes ces difficultés, & qu'ils viennent à poſſeder bien ce qu'ils chantent, rien n'approche de leur agrément. Il nous arrive la même choſe ſur les Inſtrumens, & particulierement dans les Concerts, où rien n'eſt bien ſûr ni bien juſte, qu'après une infinité de Répétitions; mais rien de ſi propre & de ſi poli, quand les répétitions ſont achevées. Les Italiens profonds en Muſique nous portent leur ſcience aux oreilles ſans douceur aucune: les François ne ſe contentent pas d'ôter à la ſcience la premiere rudeſſe qui ſent le travail de la compoſition; ils trouvent dans le ſecret de l'Exécution, comme un charme pour nôtre ame, & je ne ſai quoi de touchant qu'ils ſavent porter juſques au cœur.

J'oublios à vous parler des Machines, tant il eſt facile d'oublier les choſes qu'on voudroit qui fuſſent retranchées. Les Machines pourront ſatisfaire la curioſité des

des gens ingénieux pour des inventions de Mathématiques; mais elles ne plairont guere au Théatre à des perſonnes de bon goût. Plus elles ſurprennent, plus elles divertiſſent l'eſprit de ſon attention au diſcours; & plus elles ſont admirables, & moins l'impreſſion de ce Merveilleux laiſſe à l'ame de tendreſſe & du ſentiment exquis dont elle a beſoin, pour être touchée du charme de la Muſique. Les Anciens ne ſe ſervoient de Machines que dans la néceſſité de faire venir quelque Dieu; encore les Poëtes étoient-ils trouvés ridicules preſque toûjours de s'être laiſſé réduire à cette néceſſité-là. Si l'on veut faire de la dépenſe, qu'on la faſſe pour les belles Décorations, dont l'uſage eſt plus naturel & plus agréable que n'eſt celui des Machines. L'Antiquité qui expoſoit des Dieux à ſes portes, & juſques à ſes foyers; cette Antiquité, dis-je, toute vaine & crédule qu'elle étoit, n'en expoſa néanmoins que fort rarement ſur le Théatre. Après que la créance en a été perduë, les Italiens ont rétabli en leurs Opera des Dieux éteints dans le monde, & n'ont pas craint d'occuper les hommes de ces vanités ridicules, pourvû qu'ils

donnaſſent à leurs Piéces un plus grand éclat par l'introduction de cet éblouiſſant & faux Merveilleux. Ces Divinités de Théatre ont abuſé aſſez long-tems l'Italie. Détrompée heureuſement à la fin, on la voit renoncer à ces mêmes Dieux qu'elle avoit rappellés, & revenir à des choſes qui n'ont pas véritablement la derniere juſteſſe; mais qui ſont moins fabuleuſes, & que le bon ſens avec un peu d'indulgence ne rejette pas.

Il nous eſt arrivé au ſujet des Dieux & des Machines, ce qui arrive preſque toûjours aux Allemans ſur nos Modes. Nous venons de prendre ce que les Italiens abandonnent; & comme ſi nous voulions réparer la faute d'avoir été prévenus dans l'invention, nous pouſſons juſqu'à l'excès un uſage qu'ils avoient introduit mal-à-propos, mais qu'ils ont ménagé avec retenuë. En effet, nous couvrons la terre de Divinités, & les faiſons danſer par troupes, au lieu qu'ils les faiſoient deſcendre avec quelque ſorte de ménagement, aux occaſions les plus importantes. Comme l'Arioſte avoit outré le Merveilleux des Poëmes par le Fabuleux incroyable, nous outrons le Fabuleux

leux par un assemblage confus de Dieux, de Bergers, de Héros, d'Enchanteurs, de Fantômes, de Furies, de Démons. J'admire Lulli aussi bien pour la direction des Danses, qu'en ce qui touche les Voix & les Instrumens : mais la constitution de nos Opera doit paroître bien extravagante à ceux qui ont le bon-goût du Vraisemblable & du Merveilleux.

Cependant on court hazard de se décrier par ce bon goût, si on ose le faire paroître ; & je conseille aux autres, quand on parle devant eux de l'Opera, de se faire à eux-mêmes un secret de leurs lumieres. Pour moi qui ai passé l'âge & le tems de me signaler dans le monde par l'esprit des modes, & par le mérite des fantaisies, je me résous de prendre le parti du bon sens, tout abandonné qu'il est, & de suivre la Raison dans sa disgrace, avec autant d'attachement, que si elle avoit encore sa premiere consideration. Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on est pour l'Opera, c'est qu'il va ruïner la Tragédie, qui est la plus belle chose que nous ayons, la plus propre à élever l'ame, & la plus capable de former l'esprit.

Concluons après un ſi long Diſcours, que la conſtitution de nos Opera ne ſauroit être guere plus défectueuſe. Mais il faut avouër en même tems, que perſonne ne travaillera ſi bien que Lulli ſur un ſujet mal conçu ; & qu'il eſt difficile de faire mieux que Quinault, en ce qu'on exige de lui.

LES

LES
OPERA,
COMEDIE.

ACTEURS.

MR. CRISARD, *Conseiller au Présidial de Lion.*

ME. CRISARD *sa Femme.*

MADEMOISELLE CRISOTINE *leur Fille, devenuë folle par la lecture des Opera.*

TIRSOLET, *jeune homme de Lion, devenu fou par les Opera comme elle.*

MR. DE MONTIFAS, *Baron de Pourgeolette, cousin de Me. Crisard.*

MR. GUILLAUT, *Médecin célébre à Lion, & homme d'esprit.*

MR. MILLAUT, *Théologal de Lion.*

PERRETTE, *Gouvernante de la Maison de Mr. Crisard.*

GILOTIN, *vieux Valet de Mr. de Montifas.*

La Scene est à Lion, dans la Maison de Mr. Crisard.

LES

LES OPERA,
Comedie.

LES OPERA, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MR. CRISARD *revenant du Palais*, PERRETTE.

MR. CRISARD.

HOLA, ho! Perrette?

PERRETTE.

Que vous plaît-il, Monsieur?

MR. CRISARD.

Prenez ma Robe; nettoyez-la, pliez-

la, & la mettez dans un coffre, où elle demeurera juſqu'après les fêtes.

PERRETTE.

Voila une robe qui nous donne bien plus de peine que de profit. Donnez-la cette belle robe, que je la mette ſous la clef.

Mr. CRISARD.

Perrette, Perrette, parlez mieux d'un vêtement, qui fait la décence de ma perſonne, & qui ſe peut dire une marque auguſte de ma profeſſion. Vous parlez contre vous-même. Nôtre robe n'eſt pas ſi peu de choſe, qu'elle ne faſſe tomber quelque diſtinction ſur ceux qui nous ſervent. Vous êtes regardée d'un autre œuil dans Lion, qu'on ne regarde les ſervantes des Marchands, Perrette.

PERRETTE.

Monſieur Criſard, mon Maître, c'eſt une belle choſe que d'être Juge : mais ma tante Jaqueline gagnoit plus d'argent en huit jours avec vôtre pere Monſieur Tourteau, gros & riche Marchand de Lion, que je n'en gagne en ſix mois avec ſon fils, Monſieur Criſard le Conſeiller. On ne ſait ce que c'eſt que d'Etrênes

trênes chez vous, il n'y a point de Procès à Lion.

MR. CRISARD.

Si tu avois été au Palais ce matin, tu changerois bien d'avis, Perrette. Il ne s'eſt jamais vuidé une ſi belle affaire, que celle que j'ai emportée. L'honneur n'en eſt dû qu'à moi ; & j'eſpere que les étrênes iront mieux. Une gloire ſi grande ne doit pas être célée à la famille. Appelle Madame Criſard, que je lui conte comment cela s'eſt paſſé.

SCENE II.

PERRETTE, ME. CRISARD.

PERRETTE *ſortant rencontre ſa Maîtreſſe.*

MAdame, Monſieur eſt revenu du Palais avec une face toute joyeuſe: il deſire de vous parler, & c'eſt ſans doute pour vous faire part de ſon contentement.

ME. CRISARD.

Où eſt-il, Perrette?

PER-

PERRETTE.

A la salle.

ME. CRISARD.

Allons le trouver.

SCENE III.

MR. CRISARD, ME. CRISARD, PERRETTE.

MR. CRISARD.

MA Toute, j'avois une grande impatience de te revoir.

ME. CRISARD.

Tu nous as fait attendre bien tard, mon Tou-tou.

MR. CRISARD.

Je m'étonne que je sois sorti du Palais de si bonne heure. L'Affaire que nous avions pouvoit bien nous y retenir jusques au soir. Comme les chagrins qu'on trouve au palais se répandent bien souvent sur la famille, les satisfactions qu'on y reçoit doivent être aussi communiquées. Qu'on appelle Crisotine, je veux faire part de ma gloire à toute ma Maison.

PER-

PERRETTE.

Bonne-foi, Criſotine a bien d'autres choſes en tête, que vos affaires du Palais. Vous pouvez les conter ſans elle dès qu'il vous plaira.

ME. CRISARD.

Ce ne ſont pas des choſes qui conviennent trop à ſon âge: mais il me ſemble pourtant que Criſotine eſt aſſez avancée, & qu'elle a l'eſprit aſſez mûr.

PERRETTE.

Dieu veuille que le corps ne le ſoit pas plus que l'eſprit. Il y a un certain Monſieur Tirſolet, l'un de nos Penons de Bellecour, qui pourroit bien la trouver plus mure que vous ne penſez.

MR. CRISARD.

N'eſt-ce pas ce Jeune homme qui lui faiſoit lire les Aſtrées, & ne l'entretenoit jamais que de la Riviere de Lignon? Cela eſt dangereux pour les jeunes eſprits; & je t'avouërai, ma Toute, que ces entretiens-là m'ont donné beaucoup d'appréhenſion. Je craignois qu'il ne lui mît dans la tête la fantaiſie d'être Bergere, & qu'il ne la menât un beau jour au Pays de Forêts.

ME.

ME. CRISARD.

Ah! Monsieur, vous ne deviez pas avoir cette opinion-là de vôtre fille: il n'y en eût jamais une si bien née.

PERRETTE.

C'est-mon. Ma foi, vous vous y connoissez! Je vous le redis pour la decharge de ma conscience: Monsieur Tirsolet ne me plaît pas. Ils ne font que chanter & baller ensemble. Crisotine dit qu'elle est HERMIGEONE, & Tirsolet qu'il est CAMUS.

MR. CRISARD.

C'est HERMIONE & CADMUS, Perrette.

PERRETTE.

HERMIGEONE, ou HERMIONE, c'est de quoi Perrette ne se soucie pas. Après cela, ils se font des Adieux en chantant, & en pleurant, comme s'ils ne devoient jamais se revoir: mais je ne m'y connois point, ou ils ne se quitteront pas si-tôt, à moins qu'on ne les sépare.

ME. CRISARD.

Prenez garde à ce que vous dites, Per-

Perrette. Criſotine aura eu quelque petite rudeſſe pour vous, qui vous fait parler ainſi par vengeance. Quand j'étois auprès de ma tante de Montifas, mere de mon couſin le Baron de Pourgeolette, on m'avoit donné une ſervante de vôtre humeur, qui me brouilla avec ma tante, & faillit à me faire bien du tort, parce que j'aimois la compagnie d'un jeune gentilhomme, qui me recherchoit en tout bien & en tout honneur; mais ſecretement, pour connoître un peu nos humeurs avant que de faire aucune déclaration.

PERRETTE.

Et comment avoit nom vôtre ſervante, Madame?

ME. CRISARD.

Elle avoit nom Suſanne.

PERRETTE.

Ma foi, Madame, vous avez raiſon: Suſanne reſſembloit fort à Perrette: mais n'en parlons plus. Je m'en vais appeller Criſotine.

SCE-

SCENE IV.

PERRETTE, CRISOTINE, Mr. CRISARD, Me. CRISARD.

PERRETTE.

CRisotine, Monsieur vôtre Pere vous demande.

CRISOTINE *parle en Vers, & tous les Vers se chantent.*

Ah! que tu viens mal à propos
Troubler mon innocent repos.

PERRETTE.

Il n'est pas tems de chanter; je vous dis qu'on vous demande.

CRISOTINE.

Je m'en irai seulete;
Cherche qui te suivra;
Es-tu bien satisfaite,
Inhumaine Perrette,
De m'avoir fait quitter les Airs de l'Opera?

PERRETTE.

Monsieur, je n'y entens plus rien. Vôtre Fille ne parle, & ne répond qu'en chantant. Elle est folle, ou pour le moins elle se moque de vous & de moi.

CRI-

CRISOTINE *à son Pere & à sa Mere.*

Je viens en fille obeïssante
Recevoir vos commandemens,
Et me plaindre d'une servante
Qui m'interrompt à tous momens,
Et ne souffre pas que je chante
D'Hermione, & Cadmus les tendres sentimens.

MR. CRISARD.

Crisotine, je suis bien fâché de voir que Perrette a tant de raison contre vous: j'avois craint l'extravagance des Romans, & des Bergeries; nous tombons dans celle des Opera, où je ne m'attendois pas. Le mal n'est pas encore si grand, qu'il ne se puisse guerir: parlez comme les autres, Crisotine, ou je donnerai tel Arrêt contre les Opera, qu'il n'en sera jamais parlé dans le ressort de ma Jurisdiction.

CRISOTINE.

A quelle injuste violence
Se porteroit vôtre courroux!
Pere, Baptiste, Opera, ma naissance,
Me faudra-t-il décider entre vous?

MR. CRISARD.

Comment! misérable? Vous êtes partagée entre Baptiste & vôtre Pere! quel déréglement d'esprit! quelle corruption de

de mœurs! vous aviez raiſon, Madame Criſard, de vouloir juſtifier vôtre fille.

CRISOTINE.

O douce mere!
Rigoureux pere!
Cadmus! pauvre Cadmus!
Je ne vous verrai plus.

Mr. CRISARD.

Il n'y a qu'un mot, Criſotine: ou vous ne chanterez plus, ou vous ſortirez de ma maiſon.

CRISOTINE.

Je vous ſuivrai, Cadmus; je veux vous ſuivre, Alceſte;
Theſée eſt en péril, on ne le quitte pas:
De vos Héros, Lulli, je ſuivrai tout le reſte.

Mr. CRISARD.

Voulez-vous aller contre le commandement de vôtre Pere? A quoi ſongez-vous?

CRISOTINE.

Je ne les ſuivrai point, vous arrêtez mes pas.

Me. CRISARD.

C'eſt déja là un commencement de raiſon, Tou-tou.

Mr. CRISARD.

C'en eſt un commencement, mais bien

bien foible. Dieu veuille qu'il ſoit ſuivi.

ME. CRISARD.

Ma Fille, obéïſſez, & ne chantez plus.

CRISOTINE.

Je le ferai, ſi je puis.....

Il ſeroit plus doux de ſe taire,
Que parler comme le Vulgaire.

MR. CRISARD.

Criſotine, encore?

CRISOTINE.

Je ne chanterai plus, & vous plaît-il de m'entendre?

ME. CRISARD.

Nous ne manquerons pas d'attention. Parlez.

CRISOTINE.

Vous m'avez toûjours élevée dans des Manieres ſi éloignées de celles des Bourgeois, que vous ne devez pas trouver étrange, que je ſuive le plûtôt qu'il m'eſt poſſible celles de la Cour. Je vous apprens, mon Pere, que depuis le dernier Opera, il n'y a pas un homme de condition qui parle autrement qu'en chantant. Quand on ſe rencontre le matin ce ſeroit

une

une incivilité groſſiere que de ne ſe pas ſaluer avec du Chant:

Comment, Monſieur, vous portez-vous?

on répond,

Je me porte à vôtre ſervice.

Si on fait une partie pour l'après-dîné:

Après-dîné, que ferons-nous?

on peut répondre,

Allons voir la belle Clarice.

& cela ſe chante naturellement, comme on fait à l'Opera quand on s'entretient de choſes indifferentes. Si on donne une commiſſion à un Valet, on ne manque pas de la mettre en chant auſſi bien que le ſalut. Par exemple, on appelle des *Valets:*

Hola, ho! La Pierre, Picard:
Ho! La Verdure, La Montagne:
Que quelqu'un aille de ma part
Trouver mon frere à la campagne,
Pour ſavoir s'il fait le deſſein
De venir en ville demain.

Les diſcours les plus ordinaires ſe chantent à peu près ainſi, & l'on ne ſait plus ce que c'eſt parmi les honnêtes-gens, de parler autrement qu'en Muſique.

MR. CRISARD.

Les gens de qualité chantent-ils, quand ils ſont avec les Dames?

CRISOTINE.

S'ils chantent! s'ils chantent! c'eſt dommage, qu'un homme du monde voulût entretenir une compagnie avec la pure & ſimple parole, comme on faiſoit autrefois: on le traiteroit bien d'homme du vieux tems. Les laquais ſe moqueroient de lui.

MR. CRISARD.

Et dans la Ville?

CRISOTINE.

Je vous dirai. Tous les gens un peu conſiderables ſont comme les gens de la Cour. Il n'y a plus qu'à la ruë Saint-Denis, à la ruë Saint-Honoré, & ſur le pont Nôtre-Dame, où la vieille coûtume ſe pratique encore: l'on y vend, & l'on y achete ſans chanter. Chez Gautier, à l'Orangerie, chez tous les Marchands qui fourniſſent les Dames d'étoffes, de galanteries, de bijoux, tout ſe chante: & ſi les Marchands qui ſuivent la Cour ne chantoient pas, on confiſqueroit leurs marchandiſes. On dit qu'il y a un grand

ordre pour cela. On ne fait plus de Prevôt des Marchands, qui ne ſache la Muſique, & que Monſieur Lulli n'examine, pour voir s'il eſt capable de connoître & de faire obſerver les Régles du Chant.

Me. Crisard.

Eh! bien, Tou-tou, n'avois-je pas raiſon de n'être pas ſi fort en colere contre vôtre fille? Si cela eſt, comme je n'en doute point, n'eſt-elle pas bien fondée.

Mr. Crisard.

Si cela eſt vrai, je ſuis au deſeſpoir d'avoir été prévenu par ma fille; car j'ai toûjours été curieux des belles Modes de la Cour. Il y a dix-huit ans que je porte la robe, & que je m'habille dans toute la décence que peut demander ma profeſſion: mais auparavant; qui avoit les Modes à Lion plûtôt que moi? Eſt-ce que je n'ai pas été le premier à porter les Chauſſes-à-la Candale? Tant qu'on a porté des Canons, qui a pouſſé plus loin la décoration de la jambe? Au lieu de Chauſſes-à-la-Candale, j'ai préſentement des Paragrafes dans la tête, & je referois le Co-

DE

DE & le DIGESTE, s'ils étoient brûlés. Concluez de tout cela, Crisotine, que si on parle à la Cour, comme à l'Opera, je ferai le premier à en introduire l'usage dans nôtre chambre. J'aurai bientôt appris assez de Musique pour cela. Mais si vous vous êtes trompée, il faut quitter vôtre entêtement, & ne pas entretenir une folie qui vous rendroit ridicule à tout le monde. Voila une affaire vuidée; un peu d'attention; écoutez celle que j'ai emportée glorieusement ce matin. Connoissez-vous Monsieur Guillaut, nôtre Médecin célébre?

ME. CRISARD.

Je ne connois autre.

MR. CRISARD.

Et Monsieur Millaut, nôtre Théologal?

ME. CRISARD.

Autant que Monsieur Guillaut.

MR. CRISARD.

Il y a environ six mois que Monsieur Guillaut tomba dangereusement malade, & à telle extrémité qu'il envoya querir Monsieur le Théologal son bon ami, pour prendre congé de ce monde entre

ſes mains, & ſe préparer à l'autre. Monſieur Millaut arrivé lui tint ce petit diſcours: *J'ai toûjours compté ſur mes amis, pour le commerce de cette vie, & je ſuis bien fâché de vous voir en état de me faire prendre d'autres meſures: mais il faut ſervir ſes amis en toutes choſes. En quelle aſſiette eſt vôtre ame préſentement, Monſieur Guillaut, mon ami?* „ En aſſez bonne, „ *répondit Guillaut*, ſi elle n'étoit pas „ inquietée d'une choſe qui trouble un „ peu ſon repos: c'eſt, Monſieur le „ Théologal, d'avoir abuſé le peuple „ trente ans durant, dans la profeſſion „ & l'exercice d'une Science où je ne „ croyois point ". *Scrupule d'un homme affoibli par la maladie!* reprit le Théologal: *chacun fait ſon Métier, & n'en répond pas. Je ſuis Théologal il y a vingt ans, & ne ſuis pas plus aſſûré de ma Théologie, que vous de vôtre Medecine; cependant je n'en ai pas le moindre ſcrupule; car, comme j'ai dit, chacun fait ſa Profeſſion.* La choſe fut ſuë de quelques particuliers, qui la donnerent bien-tôt au public; & là-deſſus on a formé une Accuſation grave & importante contre ces Meſſieurs. C'eſt ce qui nous a occupés tout le matin.

Me.

ME. CRISARD.

Je ne doute point que vous n'ayez fait ce que vous avez pû pour les servir, car ils ont toûjours été de vos amis.

PERRETTE.

Jusques-là, Monsieur, je ne voi rien qui puisse rendre mes étrênes meilleures.

MR. CRISARD.

Attendez, Perrette; tout ira mieux.

CRISOTINE.

Respect, cruel respect, qui faites mon silence,
Quand je dois par mon chant animer des Amours
Pourquoi m'imposez-vous la dure obéïssance,
De ne chanter jamais, & d'écouter toûjours?

MR. CRISARD.

Quoi! vous chantez encore? & dans le tems que je vous conte la plus glorieuse action de ma vie.

ME. CRISARD.

Elle ne chantera plus, Monsieur. Pour l'amour de Dieu n'y prenez pas garde, & achevez.

MR. CRISARD.

Le Conseiller Patras, homme de grand esprit, & mon concurrent ordinaire en

toutes choſes ; le Conſeiller Patras étoit fort contraire à mes amis ; & je ne craindrai pas d'avouer ici, que j'ai été aſſez incommodé de ſes raiſons : mais j'ai cité tant de Loix & de Coûtumes, qu'il ne ſavoit que faire de ſon eſprit, pour être accablé de la multitude de mes allégations. Néanmoins l'aſſemblée demeuroit encore ſuſpenduë entre la force de ſes raiſons & le poids de mes autorités, quand je me ſuis rendu maître des affections par un diſcours pathétique, ſur le ſujet de Mr. Millaut.

„ Quoi donc, Meſſieurs, ai-je dit ; „ ferons-nous l'injuſtice & la violence à „ Monſieur Millaut, nôtre Concitoyen „ & nôtre Théologal, de le tirer d'une „ poſſeſſion où ſont ſes pareils depuis „ quatre mille années ? Que nous a-t-il „ fait pour le rendre de pire condition „ que n'ont été ceux de ſon métier chez „ tous les peuples ? Les Prêtres de Del„ phes étoient fourbes, & n'en étoient „ pas moins honorés de tout le monde. „ Les Sacrificateurs avoient les mêmes „ fourberies chez les Grecs, & on avoit „ pour eux la même vénération. Les „ Pontifes, les Aruſpices, les Augures

„ ont

„ ont abuſé les Romains, & les Romains
„ les ont reſpectés. La plûpart des Rab-
„ bins ont eu les mêmes talens chez les
„ Juifs, en vertu de quoi ils ont joüi de
„ ſemblables avantages. Et nôtre Com-
„ patriote, Monſieur Millaut, qui pen-
„ ſoit vivre ſous la douce & paiſible au-
„ torité de ſon Caractére, avec un plein
„ droit de faire ce qu'ont fait tant d'au-
„ tres; & Monſieur Millaut, nôtre
„ ſavant & illuſtre Théologal, ſe verra
„ deshonoré, ſe verra ruïné, ſe verra
„ perdu; & par qui, Meſſieurs? par ſes
„ Concitoyens, & par ſes amis. *O tem-*
„ *pora! O mores!* C'eſt donc-là, grand
„ Théologal, la recompenſe de vos tra-
„ vaux; c'eſt donc-là le fruit de vos
„ veilles!

ME. CRISARD.

Monſieur Criſard, je ne m'étonne point que vous ayez emporté l'affaire; quel Juge auroit pû tenir contre vous?

PERRETTE.

Bonne-foi, cela étoit beau, je commence à mieux eſperer de mes étrênes.

MR. CRISARD.

Ce n'eſt pas encore tout: voici un trait

de l'ancienne Eloquence, qui fit les dernieres impreſſions.

Me. Crisard.

Et quel étoit ce trait, Monſieur Criſard?

Mr. Crisard.

Je me ſuis adreſſé aux Murailles de nos Ecôles, & aux Chaires de nos Egliſes, pour les faire parler en faveur de Monſieur Millaut.

Perrette.

Il fait bon vivre, on apprend toûjours quelque choſe. Je croyois que les Prédicateurs parloient toûjours dans les Chaires, & n'aurois jamais crû, que les Chaires euſſent parlé pour les Prédicateurs.

Mr. Crisard.

C'eſt une figure de Rhétorique, & des plus belles. Voyez comment je m'en ſuis ſervi, & comprenez-en la force.

Perrette.

Je meurs d'envie de voir cette Figure, qui fait parler les Murailles.

Me. Crisard.

Perrette n'entend pas ce que c'eſt que d'une

d'une Eloquence: mais pourſuivez, Monſieur, je vous prie.

MR. CRISARD.

„ Prenez des langues, Murailles des „ Ecôles où Monſieur le Théologal a „ enſeigné ſi ſavamment & ſi utilement; „ prenez des voix, Chaires, où il a „ monté pour faire entendre la ſienne „ avec l'admiration de ſes Auditeurs: pa„ roiſſez, paroiſſez devant ſes Juges, „ inſpirées de ſon eſprit, & apportez „ pour ſa défenſe les raiſons que vous lui „ avez ouï donner pour nôtre inſtruction. „ Quelque ſourdes que vous ſoyez, il ſe „ ſera fait entendre; quelque inſenſibles „ qu'on vous croye, il aura ſû vous ani„ mer. Il peut bien être, Meſſieurs, il „ peut bien être, que Monſieur Millaut „ ſera damné par ce qu'il croit: mais c'eſt „ ſon affaire, & non pas la nôtre. Il „ nous ſauve, Meſſieurs, par ce qu'il „ enſeigne, & par ce qu'il prêche; voila „ le vrai mérite d'un Théologal: il fait „ ſa damnation & nôtre ſalut, nous avons „ ſujet d'être contens. Pour Monſieur „ Guillaut le Médecin, je ne prendrai „ pas la peine de le juſtifier. La Méde„ cine eſt une Science de conjectures, où

„ le Médecin peut bien ne croire pas „ trop lui-même, & Mayerne ce grand „ Médecin, disoit extraordinairement, „ que *la Forfanterie étoit la plus sure par-* „ *tie de la Médecine.*" Là toute l'Assemblée se tourna de mon côté, & l'on vit Patras, le grand Patras donner du nez en terre avec ses raisons. Ainsi, ma Toute, j'ai conservé glorieusement un Médecin, qui ne croit pas à la Médecine: & un Théologal, qui ne croit pas davantage à la Théologie.

CRISOTINE.

Ah! mon Pere, que n'aviez-vous lû la Comédie de PSYCHE', ou l'Opera de CADMUS: vous eussiez bien envoyé paître Monsieur Millaut avec sa Théologie, pour rétablir les Sacrificateurs. O la belle & dévote chose qu'un Sacrifice d'Apollon, ou de Mars!

O Dieux, ô Dieux! quand est-ce qu'on verra
Vôtre culte par tout, ainsi qu'à l'Opera?

Mr. CRISARD.

Vous n'êtes pas seulement folle, ma Fille, vous êtes idolatre.

CRI-

CRISOTINE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, mon Pere : mais je sai bien que vous seriez pour les Dieux, aussi bien que moi, si vous aviez lû tous les Opera de Baptiste.

MR. CRISARD.

Allez à vôtre chambre, insensée que vous êtes : Perrette, ne l'abandonnez pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr. CRISARD, Me. CRISARD.

Mr. Crisard.

C'En eſt fait, ma femme, vôtre fille eſt perduë; & ſa perte, vôtre indulgence l'a cauſée?

Me. Crisard.

Ah! Monſieur; n'ai-je pas aſſez d'affliction du malheur de ma fille, ſans que vous m'accuſiez d'en être la cauſe.

Mr. Crisard.

Et qui en accuſerai-je donc? Perrette? Perrette, qui nous a ſi bien avertis de toutes les folies où elle étoit prête de tomber?

Me. Crisard.

La contradiction de Perrette à ſes jeunes fantaiſies, n'a fait autre choſe que de l'y faire opiniâtrer davantage.

Mr.

MR. CRISARD.

Je vous prie, n'accuſons pas les innocens.

ME. CRISARD.

A vôtre compte, je ſuis la ſeule coupable.

MR. CRISARD.

Mon compte eſt bon, ma femme, & trop bon.

ME. CRISARD.

Que pouvez-vous me reprocher? qu'ai-je fait, pour mettre la pauvre fille dans l'état où elle eſt?

MR. CRISARD.

Qu'avez-vous fait! Et qui a rien fait que vous? N'eſt-ce pas vous qui lui avez fourni tous ſes Romans, & ſes autres Livres d'Amourettes? N'eſt-ce pas vous qui l'avez habillée cent fois en Bergere, avec ce beau Penon de Tirſolet? Parbieu, vous m'avez fait plus de dépenſe en Houlettes, que ne valent mes gages de Conſeiller. On n'a pas repréſenté un Opera dans Paris, que vous n'ayez fait venir; & je ſuis trompé, ou le dernier eſt venu par la poſte. Je le devine au compte

de mon argent ; ce que je ne dis pas pour vous le reprocher : mais enfin, ma femme, toutes ces dépenſes-là ont abouti à rendre ma fille folle.

Me. Crisard.

Oh ! bien, il faut qu'elle paye ſa folie : quoi que je n'aye qu'elle, & qu'il me fâche fort de voir aller nôtre bien à d'autres, qu'à nos enfans, je conſentirai qu'elle ſoit Religieuſe.

Mr. Crisard.

Je hai les Collateraux plus que perſonne. Ce ſont des Héritiers, que la nature ne nous a pas donnés, & que nous ne nous ſommes pas faits. Dieu ſait le plaiſir que j'aurois à me choiſir un Gendre : ce ſeroit une eſpece d'adoption, & j'aime tout ce qui tient un peu du Droit Romain : mais en l'état qu'eſt ma fille, on ne ſauroit qu'en faire. Plût à Dieu qu'elle fût dans un Couvent !

Me. Crisard.

Qui peut empêcher qu'elle ne ſoit dans un Couvent ? Deux mille francs de plus la feront recevoir par tout : on ſe battra dans les Religions, à qui l'aura.

Mr.

MR. CRISARD.

Et Crisotine se battra pour n'y aller pas. Il faut autre chose qu'un Crucifix pour Epoux à Crisotine. Voyez-vous, ma femme, tous ces Opera-là aboutissent à donner une grande envie d'operer.

ME. CRISARD.

J'entens ce que vous voulez dire par *operer*: mais jamais fille qui ait appartenu à la race des Montifas au dixiéme degré, n'a eu de penchant à de telles operations. Ah! Monsieur, cela est trop desobligeant. Je souffre que vous supportiez Perrette contre vôtre fille, & contre moi: mais en ce qui regarde l'Honneur, je ne souffre de personne; non plus d'un mari, que d'un autre.

MR. CRISARD.

Je demande pardon à la race des Montifas, & revenons à nos Couvens. Croyez-vous qu'il y ait un Couvent au monde qui reçoive Crisotine; ou qui ne la mette dehors, si elle y est reçûë? Quand les Religieuses chanteront Matines, elle chantera l'Opera; quand elles prieront la Vierge, elle invoquera Venus; & quand le Chapelain dira la Messe pour les bonnes

nes

nes Sœurs, elle ne parlera que de la beauté des Sacrifices. On la mettra dehors, ma femme, on la mettra dehors; & nous serons obligés de la reprendre, aussi folle au sortir du Monastére, qu'elle peut l'être aujourd'hui dans la maison. Mais appellons Perrette, & sachons d'elle en quel état est Crisotine.

Me. Crisard.

C'est la moindre curiosité qu'on puisse avoir.

Mr. Crisard.

Perrette, vien-ça, vien un peu discourir avec nous.

SCENE II.

Mr. CRISARD, Me. CRISARD, PERRETTE.

Mr. Crisard.

EN quel état as-tu laissé nôtre petite Payenne?

Perrette.

Elle ne fut jamais si aise en sa vie.

Me.

ME. CRISARD.

Je me doutois bien que ſes imaginations ne dureroient pas long-tems.

PERRETTE.

Bonne-foi, elle ſeroit bien fâchée de ne les avoir plus. Elle y prend trop de plaiſir. Je viens de la laiſſer avec une douzaine de Dieux, qui danſent comme des perdus; & ce n'eſt pas tout: il y en a d'autres qui deſcendent. il y en a qui montent: il y en a à droite, & à gauche, devant, derriere; tout en eſt plein. Je lui ai dit nettement: *Mademoiſelle, je ne ſai comment cela ſe fait; car nôtre Curé au Sermon, & ſon Vicaire au Catechiſme, nous ont toûjours dit qu'il n'y en avoit qu'un.* „ Ils avoient raiſon autrefois, Perrette, „ *m'a-t-elle répondu* : mais depuis les „ Opera, les choſes ont bien changé. Je „ ne puis pas t'en dire davantage; auſſi „ bien cela te paſſe: nettoye la robe de „ ton maître, c'eſt aſſez pour toi.

MR. CRISARD.

Ma femme, il n'y a pas de tems à perdre : il faut déclarer la folie de nôtre fille.

ME.

Me. Crisard.

Ah! Monsieur, vous voulez vous défaire de vôtre fille & de vôtre femme en même tems. J'aime autant mourir, que de voir déclarer ma fille folle.

Mr. Crisard.

Et moi, je ne veux pas me perdre. Après avoir sauvé le Théologal, accusé de ne croire pas trop en Dieu, je me ferois une bonne affaire de garder dans ma maison une fille qui en croit cent. J'ai du bien, des envieux, & des ennemis, je dois prendre garde à moi. Ma fille est folle, & parbieu on la connoîtra pour folle: cela me garentira de tout.

Me. Crisard.

Helas! je pensois la marier avec le Baron de Montifas, qui est Noble comme le Roi, & vaillant comme son épée : s'il vient à savoir sa folie, il n'en voudra pas. Au nom de Dieu, mon Tou-tou, differe la chose pour quelques jours: je connois la cervelle de ma fille; elle ne peut pas être affligée long-tems.

Mr. Crisard.

Nous sommes bien au tems des Tou-tou. Voici une affaire où il y va de nôtre perte:

perte: ſongeons à y remédier. Perrette, tu as du ſens, di-moi ce que je dois faire en cette occaſion?

PERRETTE.

Moi! Monſieur? je la ferois traiter par quelque bon Médecin; car peut-être que ſa cervelle n'a qu'une contuſion qui ſe peut guerir. Si les remedes n'y font rien, ma foi je ne marchanderois pas à déclarer ſa folie: mais je voudrois avoir eſſayé la voye du Médecin auparavant.

MR. CRISARD.

Je ſuivrai ton avis, & ſui le mien: va voir ce que fait Criſotine; ſi elle s'endort, ou ſi elle paſſe dans ſa garde-robe, enleve promtement tous les Opera qu'elle peut avoir dans ſa chambre. Ils ont cauſé la maladie, & je crains qu'ils ne l'entretiennent, tant qu'elle les aura. Apporte tout; c'eſt par là qu'il faut commencer: mais n'eſt-ce pas là Monſieur Guillaut, mon bon ami? c'eſt lui-même; il ne pouvoit pas venir plus-à-propos. Il eſt homme d'eſprit, & fort capable de me ſervir dans l'affaire de ma fille.

SCE-

SCENE III.

Mr. GUILLAUT, Mr. CRISARD.

Mr. Guillaut.

MOnſieur, je ſuis venu vous remercier très-humblement du ſervice que vous m'avez rendu. Mon innocence pourroit me le faire appelier juſtice: mais je le reçois comme une grace, & veux bien devoir plus à mon ami qu'à mon juge.

Mr. Crisard.

Je vous ai défendu de la perſécution par juſtice, & un ſentiment d'amitié m'a donné de la chaleur pour la défenſe; mais, Monſieur; je vous demande un ſervice à mon tour. J'ai beſoin de vous dans vôtre profeſſion, comme vous avez eu beſoin de moi dans la mienne.

Mr. Guillaut.

Vous n'avez qu'à ordonner. Mon Art n'eſt pas infaillible, & vous l'avez ſû très-bien remarquer en ma faveur: on ne laiſſe pas néanmoins d'y trouver quelquefois de grands

grands secours. Je souhaite que vous, ni les vôtres n'en ayez jamais besoin : s'il arrivoit pourtant que vous eussiez affaire de gens de nôtre mêtier, il n'y en a point, Monsieur, qui employât ses soins avec tant de zéle, que j'employerois les miens pour vous servir.

MR. CRISARD.

Ce n'est pas moi qui en ait besoin, Monsieur Guillaut; je me porte, Dieu merci, fort bien : mais, pour ne vous pas tenir davantage en suspens, ma fille Crisotine que vous connoissez, ce gentil esprit, cette douce Musicienne; je le tranche tout net, ma fille est folle.

MR. GUILLAUT.

C'est quelque petite alteration d'esprit, causée par un insomnie.

MR. CRISARD.

Point du tout.

MR. GUILLAUT.

Par quelque vapeur.

MR. CRISARD.

Encore moins.

MR. GUILLAUT.

Par quelque passion honnête, mais trop forte.

MR.

Mr. Crisard.

Rien de tout cela. Elle eſt folle, de la plus étrange folie que l'on puiſſe imaginer.

Mr. Guillaut.

N'eſt-ce point quelque folie qui lui ſoit venuë de la lecture des Romans ? Les Romans gâtent aſſez ſouvent l'eſprit des jeunes perſonnes.

Mr. Crisard.

Je ne voudrois pas dire qu'ils n'y euſſent quelque part. mais c'eſt la moindre. Les Opera, Monſieur Guillaut, lui ont tourné la cervelle. Ce Chant, ces Danſes, ces Machines, ces Dragons, ces Héros, ces Dieux, ces Démons, l'ont démontée : ſa pauvre tête n'a pû reſiſter à tant de chiméres à la fois. Elle ne vous ſaluera qu'en chantant ; & je penſe qu'elle aimeroit mieux ſe laiſſer mourir de faim & de ſoif, que de demander à manger & à boire ſans Muſique. Elle dit une choſe que je ne croi pas trop : (comme c'eſt une affaire de fait, je veux m'en informer au premier qui viendra de Paris :) c'eſt, qu'il n'y a pas un homme de condition à la Cour, qui ne chante

te en parlant, comme on fait à l'Opera. Qu'en penſez vous, Monſieur Guillaut?

MR. GUILLAUT.

Je revins de Paris environ trois ſemaines avant que de tomber malade; & c'étoit, s'il m'en ſouvient, quatre mois après la premiere Repréſentation de l'Opera. En ce tems-là on parloit encore à la Cour de la maniere accoûtumée. J'étois ſouvent chez Monſieur le Maréchal de Villeroi nôtre Gouverneur: j'ai eu l'honneur de dîner avec lui, & de le voir joüer ſouvent au Piquet: mais en toutes choſes il s'expliquoit très-nettement, comme ſes peres, ſans Chant, ni Muſique. Je vous dirai bien que les femmes & les jeunes gens ſavent les Opera par cœur; & il n'y a preſque pas une maiſon où l'on n'en chante des Scenes entieres. On ne parloit d'autre choſe que de CADMUS, d'ALCESTE, de THESE'E, d'ATYS. On demandoit ſouvent un *Roi de Scyros*, dont j'étois bien ennuyé. Il y avoit auſſi un certain *Lycas peu diſcret*, qui m'importunoit ſouvent: *Atys eſt trop heureux*, & *les bien-heureux Phrygiens*, me mettoient au deſeſpoir. Cela n'alloit pas

plus

plus avant ; & selon mon goût, c'en étoit bien assez. Ce qui est arrivé depuis, je ne le sai pas.

Mr. Crisard.

Ma fille diroit-elle bien vrai ?

Mr. Guillaut.

Je ne voudrois pas jurer le contraire. Quand on trouve bon au Théatre, qu'un Maître parle à son valet en chantant, on n'est pas trop éloigné de parler aux siens de même à son logis : mais il est tems de savoir ce que fait nôtre Malade. Appellez vôtre servante. La voila : & d'où vient-elle avec ce paquet de Livres ?

Mr. Crisard.

Elle vient de la chambre de Crisotine ; & tous ces Livres que vous voyez, sont ses Opera, que je lui ai fait enlever.

Mr. Guillaut.

Vous avez sagement fait de lui ôter ce qui a causé sa maladie.

SCENE IV.

Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT, PERRETTE.

Mr. Crisard.

PErrette, que fait Crisotine?

Perrette.

Elle dort du meilleur somne du monde. Pensez-vous que j'eusse pû emporter ses Livres, si elle ne se fût pas endormie? On lui eût plûtôt arraché l'ame, que ses Opera. Je ne lui ai rien laissé, qu'un petit Office de la Vierge, qu'elle disoit autrefois, avant qu'elle eût l'entêtement de ses Déesses, & de ses Dieux.

Mr. Guillaut.

Elle dort de lassitude, après quelque grand travail d'esprit. La nature cherche à se remettre d'une telle agitation; & c'est moins un véritable sommeil, qu'un repos.

Perrette.

Ma-foi vous y êtes, avec vos raisons

de Médecine. Elle dort d'un ſommeil qu'elle a trouvé dans le dernier Opera. Apprenez-en les vers, Monſieur Guillaut, vous la ferez mieux dormir avec cela, qu'avec tout l'Opium des Apoticaires. Mais tenez, voila ſes Livres, faites-en ce que vous voudrez.

Mr. Guillaut.

Comme la folie de Mademoiſelle vôtre fille approche fort de celle de Don Quichotte, Perrette a eu raiſon de faire la même choſe des Opera, que firent la bonne Niéce, & la Servante, des Livres de Chevalerie; & en attendant que Mademoiſelle ſe réveille, nous en ferons l'examen, s'il vous plaît, à l'exemple du Curé, & de Maître Nicolas.

Mr. Crisard.

J'ai toûjours aimé la Muſique: mais je ne m'y connois pas ſi bien que vous. Prononcez, Monſieur Guillaut; je ſuivrai vos jugemens.

Mr. Guillaut.

Je ſuis fou des Vers, & de la Muſique; & je vais tous les ans à Paris, autant pour voir ce qu'on fait ſur les Théatres, que pour apprendre ce qu'on dit aux

aux Ecôles de Médecine. Mais revenons à nos Opera.

MR. CRISARD.

Ouvrons ce petit, qui eſt le premier en ordre. C'eſt l'OPERA D'ISSY, fait par Cambert (1).

MR. GUILLAUT.

Ce fut comme un Eſſai d'Opera qui eut l'agrément de la Nouveauté : mais ce qu'il eut de meilleur encore, c'eſt qu'on y entendit des Concerts de Flutes; ce que l'on n'avoit pas entendu ſur aucun Théatre depuis les Grecs & les Romains.

MR. CRISARD.

Celui-ci eſt POMONE, du même Cambert.

MR. GUILLAUT.

POMONE, eſt le premier Opera François, qui ait paru ſur le Théatre. La Poëſie en étoit fort méchante, la Muſique belle. Monſieur de Sourdeac en avoit fait

(1) On trouvera une Hiſtoire abregée des Opera François, dans la VIE *de Mr. de St. Evremond* ſur l'année 1676.

fait les Machines. C'eſt aſſez dire, pour nous donner une grande idée de leur beauté: on voyoit les Machines avec ſurpriſe, les Danſes avec plaiſir; on entendoit le Chant avec agrément, les Paroles avec dégoût.

Mr. Crisard.

En voici un autre, LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR.

Mr. Guillaut.

Cet autre eut quelque choſe de plus poli, & de plus galant. Les Voix & les Inſtrumens s'étoient déja mieux formés pour l'Exécution. Le PROLOGUE étoit beau, & le TOMBEAU DE CLIMENE fut admiré.

Mr. Crisard.

Celui-ci eſt écrit à la main. Liſez, Monſieur Guillaut.

Mr. Guillaut.

C'eſt l'ARIANE de Cambert, qui n'a pas été repréſentée: mais on en vit les Répétitions. La Poëſie fut pareille à celle de POMONE, pour être du même Auteur; & la Muſique fut le chef-d'œuvre de Cambert. J'oſe dire que les *Plaintes*

tes d'Ariane, & quelques autres endroits de la Piéce, ne cédent presque en rien à ce que Baptiste a fait de plus beau. Cambert a eu cet avantage dans ses Opera, que le Récitatif ordinaire n'ennuyoit pas, pour être composé avec plus de soin que les Airs même, & varié avec le plus grand art du monde. A la vérité, Cambert n'entroit pas assez dans le sens des vers, & il manquoit souvent à la véritable expression du Chant ; parce qu'il n'entendoit pas bien celle des paroles. Il aimoit les paroles qui n'exprimoient rien, pour n'être assujetti à aucune expression, & avoir la liberté de faire des Airs purement à sa fantaisie : *Nanete*, *Brunete*; *Feuillage*, *Bocage*; *Bergere*, *Fougere*; *Oiseaux* & *Rameaux*, touchoient particulierement son génie. S'il faloit tomber dans les passions, il en vouloit de ces violentes, qui se font sentir à tout le monde. A moins que la passion ne fût extrême, il ne s'en appercevoit pas. Les Sentimens tendres & délicats lui échappoient. L'ennui, la tristesse, la langueur, avoient quelque chose de trop secret, & de trop délicat pour lui. Il ne connoissoit la douleur que par les cris, l'affliction que par

les larmes : ce qu'il y a de douloureux & de plaintif ne lui étoit pas connu.

Mr. Crisard.

Mais avec cela il ne laiſſoit pas d'être habile homme.

Mr. Guillaut.

Il avoit un des plus beaux génies du monde pour la Muſique ; le plus entendu & le plus naturel : il lui faloit quelqu'un plus intelligent que lui, pour la direction de ſon génie. J'ajoûterai une inſtruction, qui pourra ſervir à tous les Savans en quelque matiere que ce puiſſe être ; c'eſt de rechercher le commerce des honnêtes-gens de la Cour, autant que Cambert l'a évité. Le bon goût ſe forme avec eux : la Science peut s'aquerir avec les Savans de profeſſion ; le bon uſage de la Science ne s'aquiert que dans le monde.

Mr. Crisard.

Voici tous les Opera de Baptiſte. Cadmus, Alceste, Theseé, Atys ; quel ſentiment en avez-vous ?

Mr. Guillaut.

Celui de toute la France ; qu'on n'en a point vû qui approchent de leur beauté : je

je ſui mon goût, comme les autres, ſur le ſujet de la préference. Voici ce que j'en croi, ſans rien décider. On trouve de plus beaux Morceaux dans CADMUS; une Beauté plus égale dans ALCESTE. Le Rôle de Medée eſt merveilleux dans THESE'E: il y a quelques *Duo*, quelques Airs dans la piéce fort ſinguliers. Les Habits, les Décorations, les Machines, les Danſes ſont admirables dans ATYS: la *Deſcente de Cybele* eſt un chef-d'œuvre: le Sommeil y regne avec tous les charmes d'un Enchanteur. Il y a quelques endroits de Recitatif parfaitement beaux, & des Scenes entieres d'une Muſique fort galante & fort agréable. A tout prendre, ATYS a été trouvé le plus beau: mais c'eſt-là qu'on a commencé à connoître l'ennui que nous donne un Chant continué trop long-tems.

MR. CRISARD.

N'auroit-on pas eu raiſon de le connoître auſſi dans les autres Opera?

MR. GUILLAUT.

On auroit eu raiſon aſſûrément; car entendre toûjours chanter, eſt une choſe bien ennuyeuſe: mais dans le premier

entêtement des François, les sages opposeroient en vain leur Raison à la chaleur de la fantaisie. Quand l'entêtement diminuë, la fantaisie ne tient pas longtems contre la Raison ; & vous verrez qu'au premier Opera, qui sera représenté, la nature fera mieux sentir encore la langueur d'une continuelle Musique. On ne souffrira pas éternellement, que le véritable usage de la Parole soit anéanti sur le Théatre. Nous nous lasserons enfin, de tant de Divinités chantantes, & dansantes: j'espere que nous les supplierons avec respect d'aller faire leur mêtier dans les Cieux, & de nous laisser faire le nôtre sur la Terre.

Mr. Crisard.

Quand pensez-vous qu'on leur fasse ce compliment-là?

Mr. Guillaut.

Quand l'habitude aura fait naître l'ennui, il sera permis aux gens éclairés de faire connoître la Raison. Il faut avouër qu'on ne peut pas mieux faire, que fait Quinault; ni si bien, que fait Baptiste, sur un si méchant sujet : mais la constitution de nos Opera est tellement défectueuse,

tueuſe, qu'on les verra tomber, à moins qu'elle ne ſoit changée. Je ne ferai pas le deshonneur à Baptiſte de comparer les Opera de Veniſe aux ſiens. L'excellence de nos Symphonies & de nos Danſes, pourroit-elle être comparée au ridicule des leurs? Je conviendrai avec les Italiens de la beauté de leur Compoſition pour le Chant, s'ils tombent d'accord avec moi de leur pitoyable Exécution: & quant à la Muſique des Inſtrumens, ils me permettront de ne pas admirer ce chef-d'œuvre de Science, qui trouve le ſecret ſur quatre Notes, d'ennuyer quatre heures les perſonnes de bon goût. Mais je ne m'apperçois pas que je m'arrête ici trop long-tems: j'ai d'autres Malades à voir. Je reviendrai dans peu de tems pour voir Mademoiſelle vôtre fille.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRISOTINE *pensant être* HERMIONE, TIRSOLET *s'imaginant être* CADMUS, PERRETTE.

CRISOTINE *chante un Air que chante* HERMIONE *dans l'Opera de* CADMUS.

AMour, voi quels maux tu nous fais!
Où sont les biens que tu promets?
N'as tu point pitié de nos peines?
Tes rigueurs les plus inhumaines,
Seront-elles toûjours pour les plus tendres Cœurs?
Pour qui, cruel Amour, gardes-tu tes douceurs (1)?

TIRSOLET.

Mourir est toute mon envie.
Achevons un funeste sort:
C'est assez de bien dans la mort,
Que la fin des maux dans la vie.

CRISOTINE.

Il faut vivre, Cadmus, quoi qu'on puisse endurer:
La derniere des tyrannies,

Est

(1) Opera de CADMUS, *Act. II. Sc. V.*

Eſt celle d'une mort, qui viendroit ſéparer
Deux volontés ſi bien unies.

TIRSOLET.

Beaux yeux, ſi je ne vous voi plus,
Le jour n'a point de biens qui ne ſoient ſuperflus;

CRISOTINE.

De ceux qu'on ne voit plus on conſerve l'idée.

TIRSOLET.

Chez les Morts, *Hermione*, elle ſera gardée.
Belle Hermione, *helas! puis-je vivre ſans vous?*
Nous nous étions flatés, que nôtre ſort barbare,
Auroit épuiſé ſon courroux.
Quelle rigueur, quand on ſépare
Deux cœurs, prêts d'être unis par des liens ſi doux!
Belle Hermione, *helas! puis-je vivre ſans vous* (1)?

CRISOTINE.

Vivez, Cadmus..... mais que viens-je d'entendre?
Vivez. Adieu. L'on pourroit nous ſurprendre.

PERRETTE *qui les a écoutés les ſurprend.*

Ah! Madame l'Hermione, je vous y attrape; & vous voila bien camus, Monſieur le Cadmus, de me voir ici. Vous aviez donc pris le tems que je n'y étois pas, pour venir faire des Condoliances, & chanter tous vos *Helas!* Finiſſez les Hermionages, Monſieur Tirſo-

(1) CADMUS, Act. V. Sc. I.

let, & sortez promtement. Dehors, dehors; montrez-nous les épaules.

CRISOTINE.

Ah! Ah!

PERRETTE.

Diriez-vous pas des Comédies avec leurs *ha! ha!* Pardi, je pense être sur un Thiatre.

TIRSOLET *pensant être* CADMUS.

Belle Hermione, il faut mourir.

CRISOTINE *pensant être* HERMIONE.

Mon cher Cadmus, il faut souffrir.

TIRSOLET.

Mes maux ont lassé ma constance.

CRISOTINE.

Tout cede à la persévérance.

TIRSOLET.

Mais que sert de persévérer,
Si ce n'est que pour endurer?

CRISOTINE.

Une mort qui finit nos peines
En même tems finit nos chaînes.

TIRSOLET & CRISOTINE *ensemble.*

Ah! vivons & souffrons, si la fin de nos jours
Devient celle de nos amours.

PER-

PERRETTE.

Qu'on se sépare une fois pour toutes.

CRISOTINE.

Séparons-nous, le Ciel l'ordonne.
Adieu, Cadmus.

TIRSOLET.

Adieu! belle Hermione.

PERRETTE.

Dépêchez-vous, Tirsolet: si Monsieur Crisard vous trouve ici, je ne sai pas ce qui en arrivera; car il a la tête furieusement échauffée contre les Cadmus. Je l'entens venir; rentrez, Crisotine, rentrez, que je m'enferme avec vous.

SCENE II.

MR. GUILLAUT, MR. CRISARD.

MR. GUILLAUT.

VOyons un peu comment nous traiterons nôtre malade. Pour moi, j'aime mieux consulter avec un homme de bon sens, qui ne soit pas Médecin, qu'avec le plus vieux & le plus savant Médecin, qui ne soit pas homme de bon sens.

Mr. Crisard.

Monsieur Guillaut, je ne suis peut-être pas cet homme de bon-sens, mais je connois ma fille, & j'ai connu de bonne heure la disposition qu'elle avoit à devenir quelque chose de pareil à ce qu'elle est. Les Astrées lui avoient donné la fantaisie d'être Bergere ; les Romans lui avoient inspiré le desir des Avantures ; & ce que nous voyons aujourd'hui, est l'ouvrage des Opera.

Mr. Guillaut.

Mais pouviez-vous voir tout cela, sans y apporter du remede ?

Mr. Crisard.

Sa mere la gâtoit par son indulgence, & je n'osois pas ouvrir la bouche, de peur qu'on ne m'accusât de bizarrerie, & qu'on ne me reprochât d'avoir un esprit de contradiction.

Mr. Guillaut.

Les oppositions étoient bonnes, quand Madame Crisard avoit trop d'indulgence. A l'heure qu'il est, il faut s'insinuer le mieux qu'on pourra dans l'esprit de Crisotine, & gagner assez de crédit avec elle, pour

pour lui faire prendre les Remedes que j'ordonnerai. Je veux entrer dans toutes ſes imaginations, pour trouver jour à la fin de les ruïner, & de la ramener inſenſiblement au bon ſens. Voila mon projet; je ne ſai pas s'il réüſſira.

MR. CRISARD.

Sa mere vient à nous fort mal-à-propos. Elle a perdu l'eſprit quaſi autant que ſa fille : je ſuis tout embarraſſé devant elle, & je ſors de mon embarras, en lui diſant des vérités, qui ne lui ſont pas agréables.

SCENE III.

ME. CRISARD, MR. CRISARD, MR. GUILLAUT.

ME. CRISARD.

JE viens de laiſſer ma fille dans le plus pitoyable état du monde. La pauvre créature s'étoit endormie en chantant certains Airs de l'Opera, qui ſont compoſés exprès pour faire dormir ; Perrette lui a enlevé ſes Livres, & entr'autres celui où elle

elle trouvoit ſon Sommeil : c'eſt être bien barbare !

Mr. Crisard.

Je vous prie, ma femme, retirez-vous. Nous ſongeons, Monſieur Guillaut & moi, aux moyens de pouvoir guerir vôtre fille. Laiſſez-nous-en le ſoin, & vous retirez.

Me. Crisard.

Je n'ai pas eu le cœur de la tenir enfermée plus long-tems ; & la voici qui vient toute furieuſe, ſe plaindre du tort qu'on lui a fait : voyez ce que vous y ferez. Pour moi je m'en vais ; auſſi bien ne me veut-on pas ici.

SCENE IV.

CRISOTINE, Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT.

Crisotine.

FUyez, tyrans, fuyez loin de mes yeux ;
Vous m'avez enlevé mes Dieux :
Je cours à la vengeance ;
Fuyez de mon courroux la juſte violence.

Mr.

MR. CRISARD.

Crisotine, où allez-vous? A qui en voulez-vous? Reconnoissez-vous vôtre Pere?

CRISOTINE.

A l'aspect des parens,
Fussent-ils des tyrans,
La fureur d'un enfant aussi-tôt se modere:
J'allois, & je voulois vous demander, mon pere,
Avec de mal-heureux soûpirs
Ce qu'on a fait de mes plaisirs.

MR. CRISARD.

Qu'entendez-vous, Crisotine, par vos plaisirs? Expliquez-vous.

CRISOTINE.

Que tes charmes, Sommeil, m'avoient bien abusée!
Tandis que je goûtois la douceur du repos,
On vient de m'enlever le généreux Thesée
Et le reste de mes Héros.
On m'enleve les Dieux, qui paroient nôtre scene;
L'un descendoit du Ciel, l'autre sortoit des eaux,
On voyoit les Silvains quitter les arbrisseaux
Pour venir danser dans la plaine.

Fuyez, tyrans, fuyez loin de mes yeux,
Vous m'avez enlevé mes Dieux:

Je

Je cours à la vengeance ;
Fuyez de mon courroux la juſte violence.

Mr. Guillaut.

Mademoiſelle, vous vous êtes mépriſe quand vous avez crû que les Mortels vous avoient enlevé vos Dieux : ce ſont les Déeſſes, qui vous ont fait un ſi méchant tour par jalouſie ; voyant que vous aviez plus de Beauté qu'elles, & que tous ces Dieux-là alloient devenir amoureux de vous.

Crisotine.

Que ce ſoient des Mortels, ou bien des Immortelles,
A mon reſſentiment rien ne les peut cacher :
Si l'on ne me rend pas ce qui m'étoit ſi cher,
On ſe fait avec moi, des guerres éternelles.

Mr. Guillaut.

Si j'étois en vôtre place, je me moquerois bien des Immortelles. Laiſſez-les crever de jalouſie, & ne leur donnez pas le plaiſir de vous voir fâchée du méchant tour qu'elles vous ont fait.

Crisotine.

Rengainez vos conſeils, Monſieur le Médecin,
Si vous n'avez pour moi, que de vaines paroles :
Allez

Allez porter ailleurs le Grec & le Latin
Que vous avez appris autrefois aux Ecôles.

MR. GUILLAUT.

J'espere de vous être plus utile ici, que je ne serois aux Ecôles; & vous souffrirez que la passion de vous rendre quelque service, me retienne auprès de vous.

CRISOTINE.

Vous venez pour me secourir,
Cependant je me persuade
A vôtre teint jaune & malade,
Que vous avez, Guillaut, grand besoin de guerir.

Mais, ô Divinités, plus cheres que ma vie,
Je vous perds, & je vous oublie!
Ah! reprenons nos transports furieux:
Vous, qui m'avez volé mes Dieux,
Dérobez-vous à ma vengeance;
Fuyez de mon courroux la juste violence.

MR. CRISARD.

Songez-vous à ce que vous faites, & à ce que vous dites, devant vôtre pere, & devant un homme de l'importance de Monsieur Guillaut?

CRI-

CRISOTINE.

Je viens vous demander raiſon ;
Vous ne la faites pas, rentrons dans la priſon.

Elle ſort.

MR. GUILLAUT.

Monſieur, ce n'eſt pas le moyen de guerir par la Médecine, que de ſe moquer du Médecin. Criſotine aime trop ſes imaginations pour les perdre, à moins qu'on ne lui en fourniſſe d'autres, qui lui ſoient plus agréables. Je n'ai guere vû de foux en ma vie, qui refuſent de l'argent ; ni de filles folles, qui n'écoutent parler volontiers de Mariage. Toute la folie eſt ſuſpenduë par la propoſition de choſes ſi néceſſaires & ſi convenables à la nature. Propoſons quelque Mariage à Mademoiſelle Criſotine ; une ſimple Vapeur de Mariage appaiſera toutes celles de l'Opera.

MR. CRISARD.

Vôtre conſeil eſt admirable ; & de plus, facile à mettre en exécution : nous avons jetté les yeux ſur Monſieur de Montifas, autrement le Baron de Pourgeolette, pour en faire un Epoux à Criſotine. C'eſt un homme de condition, qui a du bien, & qui ne le mangera pas. Cela nous

nous convient assez, & le Mariage de ma fille ne lui convient pas moins. On attend à tous momens son retour ; car il ne faisoit dessein de demeurer à Paris que trois mois, & il y en a tantôt quatre qu'il y est. Ce n'est pas un homme à faire plus de dépense qu'il ne s'est proposé.

MR. GUILLAUT.

Je pense voir le Baron. N'est-ce pas lui qui vient à nous?

MR. CRISARD.

C'est lui-même.

SCENE V.

LE BARON DE POURGEOLETTE, MR. CRISARD, MR. GUILLAUT.

LE BARON.

MOn Cousin, j'avois une grande impatience de vous revoir. Embrassez-moi, mon cousin, embrassez-moi: encore; c'est bien du meilleur de mon cœur, je vous en assûre.

MR. CRISARD.

Mon cousin, vôtre retour nous donne à tous une grande joye.

LE

LE BARON.

Encore une embraſſade ; je ne m'en ſaurois laſſer. Dès Paris, mon couſin, dès Paris, je ſouhaitois ce bonheur-là : embraſſez-moi.

Mr. CRISARD.

Ce que vous dites, mon couſin, eſt trop obligeant. Vous vous divertiſſiez aſſez bien avec vos amis de Paris, pour ne vous ſouvenir pas de Lion.

LE BARON.

Je vous ai dit la vérité, mon couſin ; & ce n'eſt pas que mes amis de Paris m'euſſent oublié. Sans vanité, je n'ai pas eu de peine à refaire mes connoiſſances. C'étoit LE BARON ici, LE BARON là : il m'eût falu mettre en quatre ; encore n'eût-ce pas été aſſez. On parle de l'inconſtance des amis de cour : je le ſai par épreuve, ils en ont cent fois moins que ceux de Province. Cependant je ſongeois toûjours au couſin : il eſt excepté du nombre des Provinciaux ; on peut faire fonds ſur lui : & embraſſez-moi, je vous prie.

Mr. CRISARD.

Mon couſin, on ne peut pas être plus ſatis-

ſatisfait que je le ſuis, de l'honneur de vos careſſes, & de ce que vous vous êtes ſouvenu de moi ſi ſouvent à la Cour.

LE BARON.

A Paris, ai-je dit : ce n'étoit pas la même choſe à Verſailles & à Saint-Germain. Que ſerviroit de mentir ? La Cour a des heures privilegiées, où l'on ne ſe ſouvient guere de la Province.

MR. GUILLAUT.

Et particulierement quand on eſt auſſi bien reçû à la Cour, que vous l'avez été.

LE BARON.

Le Roi m'a fait plus d'honneur que je ne vaux ; & je vous dirai une choſe aſſez particuliere de ce Prince ſur mon ſujet. J'étois allé au Lever, & je me trouvai à la porte avec quantité de ces jeunes Meſſieurs, qu'on appelle LES MARQUIS. Après avoir attendu aſſez long-tems, je m'impatientai, & dis à l'Huiſſier ; *Huiſſier, le Baron de Pourgeolette.* L'Huiſſier crût avoir trouvé ſon *Baron de la Craſſe*, & redit tout haut ; *le Baron de Pourgeolette*, penſant faire rire le Roi, & les Courtiſans : mais il fut bien étonné quand le

le Roi dit auſſi-tôt : *qu'on faſſe entrer le Baron.* J'entrai, au grand étonnement de mon Huiſſier, & de mes Marquis, que je laiſſai fierement derriere.

Mr. Guillaut.

Monſieur le Baron, un homme de cour, comme vous, ne laiſſe pas échaper de ſa mémoire ce que le Roi lui dit: vous nous en rediriez bien quelque choſe.

Le Baron.

Cela ſieroit mieux dans la bouche d'un autre, que dans la mienne.

Mr. Guillaut.

Nous ſavons bien que vous n'êtes pas homme à vous donner une vanité malfondée.

Le Baron.

Vous connoiſſez mon humeur: mais ſi quelque choſe étoit capable de me flater, ce ſeroit le reproche obligeant que le Roi me voulut faire en préſence de toute ſa Cour. Ce ne fut pas le diſcours d'un Roi à un Sujet, ce fut une tendreſſe d'Ami. Je ne l'oublierai jamais; & ſi j'avois mille vies, je les perdrois volontiers où il y auroit la moindre apparence de le ſervir.

Mr.

M. CRISARD.

Cela veut dire, mon cousin, que nous ne vous verrons pas long-tems ; car on dit que la campagne commencera de bonne heure.

LE BARON.

C'est mon déplaisir : mes affaires me retiendront ici quelques mois, & je ne pourrai voir le Roi qu'à son retour de l'armée.

MR. GUILLAUT.

Mais, Monsieur, vous n'avez pas contenté nôtre curiosité sur ce reproche obligeant que le Roi vous fit. Vous avez trop d'égard à la modestie : les gens de Guerre & de Cour s'en dispensent quelquefois.

LE BARON.

Voici les propres mots du Roi, Monsieur Guillaut : comprenez-en bien le sens, je vous prie. *Comment peut-on demeurer dans une Province, quand je suis moi-même à l'Armée, & que tous les gens de cœur sont auprès de moi ?* Cela veut dire, „ J'entre dans vôtre déplaisir, Ba„ ron ; & sai combien un homme de „ cœur comme vous, est affligé de ne „ se pas rencontrer aux occasions où je

„ me trouve moi-même ". Ecoutez la Réponſe: elle fut prompte & aſſûrément bien tournée. *Tant que j'ai été en Province, SIRE, il ne s'eſt tiré coup de Mouſquet, qui ne m'ait fait plus de mal, que ſi je l'avois reçû; dans la douleur que j'ai euë, de n'être pas aux lieux où l'on pouvoit ſervir* VÔTRE MAJESTE'. Je ne mentirai point. Le Roi ſoûrit de l'agrément qu'il trouva dans la Réponſe, & tous les Courtiſans jetterent les yeux ſur moi; ces yeux qu'on jette ſur les perſonnes qui ſe font remarquer.

Mr. CRISARD.

Mon couſin, il ne faut pas avoir regret à la dépenſe que vous avez faite: je la tiens aſſez bien payée par cet honneur-là.

LE BARON.

Il m'en coûte bon, mon couſin; je n'y ai pas de regret: mais il m'en coûte bon. Non pas tant à la Cour, je l'avouë, car je mangeois aux meilleures tables, où l'on me convioit toûjours: mais Paris eſt un goufre. Les Dames y ſont agréables, & leur commerce ne s'entretient pas ſans dépenſe. De dire que pas une ait voulu prendre de mon argent, je

je mentirois: non, je les ai trouvées fort honnêtes là-dessus : il est vrai qu'on joüe avec elles ; & l'on ne gagne pas. On sait assez que le Baron est de Languedoc, & de l'humeur qu'il est, ses Amies ne manquent pas d'Essences, de Gans, & de Sachets de Montpellier. Au reste, deux fois la semaine à l'Opera, & jamais sans Dames, qui assûrément ne payent pas, où est le Baron de Pourgeolette. Demi Pistole chaque Place; rien moins. C'est une affaire réglée.

MR. CRISARD.

Mon cousin, à propos de l'Opera, éclaircissez-nous d'une chose. On dit qu'il a produit le plus étrange effet du monde dans tous les esprits de la Cour ; c'est qu'on n'y parle plus qu'en chantant ; le Maître au Valet, le Valet au Maître, le Pere au Fils, la Mere à la Fille, & de même dans toutes les conditions.

LE BARON.

Ah! parbieu cela est bon! Et qui va dire ces coyonneries-là ? Quelque petit Bourgeois de Lion, à qui les valets du Duc de Villeroi l'auront fait accroire, pour se moquer de lui. J'ai été tous les

matins au Lever, où je n'ai jamais ouï chanter, ni grands, ni petits Officiers. Chez Monſieur le Duc d'Orleans, pas une note de Muſique; à Chantilly, point de chant: le Cadet de Montifas m'a mené chez Monſieur de Louvois: eh bien; les Capitaines parlent de leurs recruës, & Monſieur de Louvois leur répond ſans chanter. Monſieur Picon, qui eſt de mon pays, m'a introduit chez Monſieur Colbert, où j'ai vû tous les gens d'affaire, ſans en avoir ouï chanter un ſeul. Fauſſeté toute pure ce qu'on vous a dit. Croyez le Baron, mon couſin, il eſt mieux informé de la Cour, que vos petits conteurs de Nouvelles, qui n'ont jamais approché de Verſailles, ni de Saint-Germain.

Mr. Crisard.

Je ne l'avois pas crû, mon couſin; mais il faut écouter toutes choſes.

Le Baron *à Mr.* Guillaut *aſſez bas.*

Je ſouffre volontiers tant de Couſinage à Lion: à Verſailles, il ne me feroit pas plaiſir.

Mr. Guillaut.

Il auroit-là plus de diſcretion.

Le

LE BARON *assez bas.*

Ah! je le crois. Ces habitudes-là pourtant ne valent rien.

MR. CRISARD.

Que disiez-vous-là, mon cousin?

LE BARON.

Je disois, mon cousin, que me voila revenu de la Cour, où je ne prétens pas retourner si-tôt. Je vais vous parler, non pas en courtisan galant: mais en homme solide, qui songe à s'établir, & à se donner du repos. Mon cousin, mon ami, il est tems de songer à faire des Pourgeolets. J'ai quarante-cinq ans passés, quoi que cela ne paroisse pas. Le cadet de Montifas ne veut pas se marier; & de la façon qu'il s'expose, ce seroit une folie que de rien fonder sur lui. C'est un miracle qu'il vive encore. Tout roule sur le Baron, pour assûrer la Race des Montifas. Il faut se marier une fois, mon cousin; aidez-moi à choisir une Maîtresse, qui devienne bien-tôt une femme; non pas si-tôt, qu'une honnête galanterie ne précéde le Mariage.

Mr. Crisard.

Mon cousin, quand vous me parlez de la sorte, vous avez envie que je m'ouvre le premier; & je le ferai, puis que vous le voulez. La personne de Crisotine vous plaît-elle, & son bien vous accommode-t-il? Si cela vous convient, vous n'avez qu'à vous faire agréer à ma fille: l'Agrément du pere & de la mere vous est assûré.

Le Baron *à Mr.* Guillaut *bas.*

L'honneur que je fais à Monsieur Crisard mériteroit quelque autre terme que celui d'*Agrement* : mais on ne rompt pas une affaire pour cela.

Mr. Crisard.

Vous parlez toûjours bas à Monsieur Guillaut.

Le Baron.

Je lui témoignois la joye que me donne cette ouverture. C'est la plus agréable chose que je puisse entendre. Vous souffrirez donc que je fasse le personnage de Galant, avant que de faire celui de Mari. On ne me reprochera point d'avoir *pris le Roman par la queuë.* Nous

avons

avons connu Moliere en Languedoc, & il n'a pas enrichi ſes Comédies de nôtre procedé avec les Dames : il a joüé tous les MARQUIS, & le BARON s'en eſt ſauvé. Véritablement ma perruque aujourd'hui eſt une perruque de couſin, non pas de galant. Allons chercher au Logis l'Equipage des avantures ; allons, nous ne ſerons pas long-tems à nous parer.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT.

LE BARON.

MON cousin, je n'ai pas été longtems à m'ajuster, & cependant je ne suis pas mal. Que dites-vous de cette étoffe? N'est-elle pas modeste & galante? C'est le point cela: *modeste & galante*, pour un homme de mon âge, qui n'a pas renoncé à la Galanterie. Et ces rubans, cette garniture, hem! que vous en semble? Sentez ce mouchoir; Eau d'Ange, de la meilleure qui se fasse à Montpellier. Je voudrois bien lui voir confronter ces eaux de Cordouë, dont on parle tant; eau de rose au prix, eau de rose. Il faut tout dire, on ne la vend pas; c'est une mienne parente Religieuse qui la fait, & n'en fait rien que pour moi, dont le Couvent ne se trouve pas mal.

C'est

C'eſt elle auſſi qui m'a envoyé cette Poudre: je donne cent piſtoles, ſi on en trouve une once de pareille en toute la France. Voyez l'épée, le baudrier, les boucles, les gans; il n'y a point de friperie-là, c'eſt du plus fin. On ne répond pas mal à l'honneur que l'on nous fait, mon couſin; mais c'eſt trop peu pour l'adorable Criſotine.

MR. CRISARD.

La voila qui vient avec Madame Criſard: vous pouvez lui aller faire vôtre déclaration.

SCENE II.

LE BARON, MR. CRISARD, ME. CRISARD, MR. GUILLAUT, CRISOTINE, GILOTIN.

LE BARON *ſaluë* CRISOTINE.

VOus me permettrez d'avoir l'honneur de vous ſaluer, belle couſine; & après vous avoir ſalué en couſin, vous trouverez bon que je me jette à vos pieds en Amant, pour vous faire la proteſtation

d'être vôtre toute ma vie. J'en ai la permiſſion de Monſieur vôtre Pere, & de Madame vôtre Mere : mais je la veux avoir de vous-même ; & ne prétens obtenir Criſotine, que de Criſotine.

CRISOTINE.

La poſture, Baron, ſent un peu la vieilleſſe,
Et je penſe trouver en vous
Moins un reſpect, qu'une foibleſſe
Qui vous fait tomber à genoux.

LE BARON.

Sus, relevons-nous ; l'adorable le veut : debout, à genoux, en quelque poſture que ce ſoit, le Baron ſera toûjours le plus ſoûmis des amans. Que faut-il faire ? où faut-il aller ? je ſuis prêt à exécuter ce qu'ordonneront ces beaux yeux.

CRISOTINE.

Baron de Montifas,
Vous perdez tous vos pas ;
Vos yeux de perle, & vos dents d'émeraude,
Peuvent chercher une autre Montifaude.

LE BARON.

Les Montifaudes ne manqueront jamais aux Montifaux : mais quand le Baron eſt auprès d'un Soleil, il ne le quitte point pour des étoiles. CRI-

CRISOTINE *lui ôte sa Perruque.*

C'eſt trop écouter tes raiſons,
Je veux deſabuſer le monde,
Et t'ôter la perruque blonde
Qui cache des cheveux griſons.

LE BARON.

Je craindrois de paroître en cet état, ſi je devois la couleur de mes cheveux à mes années: mais c'eſt-là le fruit de mes travaux guerriers. Montrez-vous, marques honorables de mes ſervices: vous m'êtes venuës pour avoir ſuivi mon Roi dans ſes premieres campagnes.

CRISOTINE.

Pourſuivez vôtre récompenſe
Auprès du Monarque de France;
Allez lui faire vôtre cour,
Et ceſſez, vieux Baron, de me faire l'amour.

MR. GUILLAUT.

Prenez ma calote, Monſieur le Baron; vous n'êtes pas ſi jeune, que vous ne deviez craindre le froid à la tête: les vapeurs de nos rivieres ſont fâcheuſes, & l'humidité de nôtre air cauſe bien des fluxions.

ME. CRISARD.

Ma fille, rendez à mon couſin ſa perruque. Quelle extravagance eſt-ce là?

CRISOTINE.

Ma mere, je n'en ferai rien;
Et dût geler de froid ſa miſérable nuque,
Je retiendrai cette groſſe perruque,
Tant qu'on me retiendra mon bien. *Elle ſort.*

LE BARON *va à la porte ſans perruque, & appelle ſon valet.*

Gilotin, Gilotin.

GILOTIN.

Qui me demande?

LE BARON.

Ton maître.

GILOTIN.

Ah! Monſieur, qui vous a mis en cet état-là?

LE BARON.

Je te conterai ce que c'eſt: mais va me querir promptement une autre Perruque; car je commence à ſentir un vent de Bize fort incommode. Ouais! qu'eſt devenuë Criſotine? Je ne la voi plus, ni ma perruque. Elle ſera peut-être aſſez folle pour la jetter dans le feu: mais voi-

ci

ci Monſieur Criſard qui m'aborde, ne lui témoignons pas nôtre appréhenſion. Mon couſin, n'ai-je pas pris l'affaire en galant-homme? je ſai vivre avec les Dames; n'eſt-ce pas?

MR. CRISARD.

Mon couſin, je ne ſai quelle excuſe vous faire, de l'impertinence de ma fille. J'en ſuis ſi honteux, que je ne puis quaſi en parler.

LE BARON.

Il faut avoir vû la Cour, pour ſavoir tourner les choſes galamment. Un Provincial en ma place auroit été bien ſcandaliſé.

ME. CRISARD.

Vous êtes honnête homme, mon couſin, & ma fille eſt une impertinente, que je traiterai aſſûrément comme je dois. Je lui apprendrai à vivre avec les gens de condition, & particulierement avec un Baron de Montifas.

GILOTIN.

Monſieur, voila une perruque que je vous apporte.

LE BARON.

Quoi! une perruque à calote?

GILOTIN.

Il n'y en a pas d'autre, Monsieur: vous n'en avez que deux; une pour la ville, que vous portiez, & l'autre pour la campagne que voici.

LE BARON.

Il est vrai que j'avois donné ordre à Paris de m'en faire quatre; deux à grosses boucles, & deux à la nouvelle façon, comme le Roi les porte. Elles devoient être ici avant que j'y fusse, & vous verrez qu'on ne me les a pas encore apportées. Fiez-vous aux perruquiers.

Me. CRISARD.

Monsieur Crisard, allons trouver Crisotine, pour tirer d'elle la perruque de mon cousin, & lui faire bien sechement la réprimande qu'elle a méritée.

SCENE III.

LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

GIlotin, depuis que tu me sers, combien penses-tu que j'aye pû avoir de Maîtresses? GI-

GILOTIN.

Je ne le puis pas savoir bien juste: mais au compte que vous m'en avez fait, vous pouvez en avoir eu vingt.

LE BARON.

Et dix de plus, Gilotin: car il y en a eu de principales qui méritoient un entier secret, & je ne t'en ai pas parlé. Gilotin, ton Maître n'a pas été malheureux avec les Dames: tu en as assez de connoissance.

GILOTIN.

Vous me l'avez toûjours dit, Monsieur.

LE BARON.

Mais tu le sais.

GILOTIN.

Un bon valet doit croire son maître; & je n'en ai pas douté.

LE BARON.

C'est assez, je prens cela pour savoir. Tu le sais donc, Gilotin?

GILOTIN.

Je le sai, puis que vous le voulez.

LE BARON.

Oh bien! Gilotin, ce maître, que tu sais

ſais avoir été ſi heureux avec les belles, vient d'éprouver un commencement d'avanture auſſi fâcheux, qu'il en ſoit jamais arrivé au plus diſgracié de tous les hommes.

GILOTIN.

Il eſt vrai, Monſieur, que je vous ai vû dans un pitoyable état.

LE BARON.

Tu dois ſavoir que Monſieur Criſard me veut donner ſa fille en mariage.

GILOTIN.

On ne s'en étonnera pas.

LE BARON.

On ſait bien que le plus grand honneur qui puiſſe arriver à Criſotine, c'eſt que je l'épouſe. Moi, je ne te mens point, je ſuis bien-aiſe de rendre à la fille la nobleſſe que nous avons fait perdre à la mere, qui eſt ma germaine, & auſſi bien que moi de la bonne branche des Montifas. Une Montifas attachée à un Criſard, c'eſt pis que le vivant attaché au mort; & cette pauvre femme toute infectée de Criſarderie, ne deſire rien tant en ce monde, que de rendre à ſa fille la vraye odeur de la nobleſſe, qu'on ne peut ſentir avec hom-

homme du monde ſi purement qu'avec le Baron.

GILOTIN.

Je ne ſai pas ſi la fille ſe ſoucie autant de la nobleſſe que la mere : mais elle a la mine d'avoir de bons yeux ; & ſi elle en a, peut-elle regarder un autre que vous?

LE BARON.

Je ne doutois pas du ſuccès.

GILOTIN.

Qui en eût douté, Monſieur?

LE BARON.

Ecoute, Gilotin, tu vas entendre une choſe incroyable.

GILOTIN.

Si Criſotine a fait l'impertinente avec vous, je ne le croirai pas.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma Déclaration à Criſotine, (& je puis dire que ç'a été de la maniere la plus galante, dont un Cavalier ſoit jamais entré au ſervice d'une Dame,) tu ſeras ſurpris, Gilotin.....

GI-

GILOTIN.

Monſieur, permettez-moi de ne croire pas ce que vous me direz.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma Déclaration à Criſotine, elle m'a chanté au nez des Chanſons fort deſobligeantes, & perſonnelles; cela veut dire, qui s'adreſſoient à ma propre perſonne.

GILOTIN.

Monſieur, je ne le ſaurois croire.

LE BARON.

Ce n'eſt pas tout, Gilotin, elle m'a ôté ma Perruque, & l'a emportée.

GILOTIN.

Vôtre perruque neuve?

LE BARON.

Ma perruque entiere; qui me coûtoit quatre piſtoles. Tu m'en as vû faire le prix.

GILOTIN.

Je n'ai jamais ouï, ni vû pareille choſe en ma vie.

LE BARON.

A moi: à moi.

GILOTIN.

A vous! Monsieur; à un Baron, l'honneur des Barons! Je ne le saurois croire.

LE BARON.

Je t'avois bien dit que j'allois conter une chose incroyable: mais il la faut croire; je ne mens jamais.

GILOTIN.

Puis que vous me le commandez, Monsieur, je la croirai: à moins que d'un ordre exprès, je ne vous croirois pas. J'admire comment vous vous en êtes tiré! un autre ne se fût jamais remis de cet affront-là.

LE BARON.

Les Roquelaures y fussent demeuré court; & il faudroit avoir vû de quelle maniere je m'en suis tiré. Si jamais j'ai paru Homme de Cour, ç'a été, Gilotin, en cette occasion: mais le déplaisir n'en est pas moindre. Il faut périr, ou venir à bout des mépris de Crisotine. Je te réduirai, Mauvaise, & tes larmes vengeront le traitement injuste que tu as fait au Baron.

GILOTIN.

Il faut la réduire, & la planter là.

LE BARON.

Non pas, Gilotin; elle a du bien & de la beauté: il en faut faire une femme, & alors le mari vengera l'amant. La résolution en est prise. Voyons seulement de quelle maniere nous la pourrons faire réüssir. J'ai besoin de ton adresse, Gilotin, pour découvrir les sentimens qu'elle a sur mon sujet, & trouver ensuite les moyens de nous mettre bien dans son esprit.

GILOTIN.

Qui pourroit nous donner ces moyens-là? Laissez-moi réver un peu..... Je l'ai trouvé, Monsieur. Cette Perrette, qui gouverne la Maison, nous peut instruire de toutes choses : mais que lui promettrai-je, pour l'engager dans nos interêts?

LE BARON.

Ne promets rien positivement, Gilotin. S'acquitter d'une promesse, c'est payer; & la vraye Noblesse aime mieux être liberale que de s'aquitter d'une dette. Ce que tu as à faire, est de donner à Perrette de belles idées de ma générosité.

GI-

GILOTIN.

Beau préſent pour une ſervante, que des idées.

LE BARON.

Je n'aime pas les perſonnes qui s'attachent à l'exactitude des petits interêts préſens: il faut avoir le courage d'enviſager les grandes choſes. Tu as de l'eſprit; diſpoſe Perrette à concevoir d'elle-même des eſperances. Il ſuffira de lui faire la peinture de mon humeur le plus avantageuſement que tu pourras.

GILOTIN.

Je ferai vôtre Portrait à Perrette, puis que vous me l'ordonnez, & je n'y oublierai rien: laiſſez-moi faire.

SCENE IV.

GILOTIN, PERRETTE.

GILOTIN.

JE te cherchois, Perrette; j'ai grand beſoin de ton ſecours.

PERRETTE.

Me voila toute trouvée. De quoi eſt-il queſtion?

GI-

GILOTIN.

D'une grande affaire.

PERRETTE.

Me veux-tu parler d'amour? Si tu es auſſi fat que ton Baron, Ma-foi je ſerai auſſi folle que Criſotine.

GILOTIN.

Je voi bien que tu ſais tout.

PERRETTE.

Je ſais tout, juſqu'à l'avanture de la perruque. Mais de quoi s'agit-il, Gilotin? Dépêche-toi, parle.

GILOTIN.

Il faut rendre un ſervice à mon maître.

PERRETTE.

A ton maître!

GILOTIN.

Oui, à mon maître.

PERRETTE.

Au Baron de Pourgeolette! Au Seigneur de Montifas!

GILOTIN.

Au Baron, & au Seigneur, comme il te plaira.

PER-

PERRETTE.

C'eſt une étrange eſpece de Baron. Je ne remuërois pas le bout de mon pied pour l'amour de lui.

GILOTIN.

Ma pauvre Perrette, ſi mon maître ne ſe marie, je ſuis perdu. Il eſt toûjours par voye & par chemin, faiſant bonne chere aux dépens des autres, & mourant de faim aux ſiens. Pour moi, je ne ſuis ni aux ſiens, ni à ceux des autres; mais très-petitement & très-malheureuſement aux miens.

PERRETTE.

Crois-tu que le Baron change d'humeur en ſe mariant?

GILOTIN.

S'il eſt une fois marié, Perrette, il faudra qu'il tienne Maiſon en dépit de lui; & j'eſpere que je m'en trouverai mieux.

PERRETTE.

Tu veux qu'il épouſe Criſotine, n'eſt-ce pas?

GILOTIN.

C'eſt-là juſtement ce que je demande. PER-

PERRETTE.

Va, Gilotin, il ne tiendra pas à moi. J'ai plus d'envie d'être défaite d'elle, que tu n'en as de voir ton maître marié.

GILOTIN.

Venons au fait. Comment nous y prendrons-nous? Je sai que le pere & la mere veulent bien le Mariage : mais la Fille chante ridiculement au nez du Baron, & ne fait autre chose que se moquer de lui.

PERRETTE.

Ton Maître sait-il chanter?

GILOTIN.

Il s'est fait un métier de chanter tous les Airs de l'Opera.

PERRETTE.

Cela vaut mieux que sa Baronnie, pour lui faire épouser Crisotine. Apprens que nôtre Demoiselle est devenuë folle des Opera; elle ne parle qu'en Musique, & il ne lui faut parler qu'en chantant. Elle aimeroit mieux demeurer Fille toute sa vie, que d'épouser un homme qui ne chanteroit pas.

GILOTIN.

Voila juſtement le fait de mon maître: & ſi elle peut auſſi bien s'accommoder d'un fou, que lui d'une folle; jamais gens ne furent mieux enſemble qu'ils ſeront. Adieu, Perrette, je ne t'en demande pas davantage. Pour des récompenſes, je ne t'en promets point. Le Baron ne promet jamais rien: il veut ſurprendre par ſes libéralités; & quand tu y ſongeras le moins, tu recevras de ſa part un baril d'Olives, une cruche d'Huile, un petit pot de Miel de Narbonne, & quelque bouteille d'Eau de la Reine d'Hongrie. Pour de l'Argent, Perrette, on tireroit plûtôt de l'huile d'un mur. Mais le voici, retire-toi.

SCENE IV.

LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

EH bien, Gilotin, m'apportes-tu la vie, ou la mort?

GILOTIN.

Ce n'eſt ni la vie, ni la mort: c'eſt aſſez

assez pour vous empêcher de vous pendre.

LE BARON.

Ne me fai point languir, je te prie. Di-moi, puis-je esperer d'amolir le marbre, d'attendrir ce qu'il y a de plus dur au monde?

GILOTIN.

Nous avons encore une ressource: après cela, il n'y a rien à esperer.

LE BARON.

Appren-la cette ressource à ton maître; & Dieu veuille qu'elle soit utile à ses amours! Gilotin, Gilotin, il seroit bien fâcheux de venir échouer à Lion, après avoir sû reduire les plus fieres de la Cour.

GILOTIN.

Vous aviez affaire à des personnes d'esprit, qui savoient connoître vôtre mérite; & vous rencontrez ici une folle, qui ne connoît pas ce que vous valez.

LE BARON.

Quelque maltraité que je sois, je ne saurois souffrir qu'on fasse injure à ma Maîtresse. Puis que je l'aime, elle est aima-

aimable; & puis qu'elle eſt aimable, elle n'eſt pas folle.

GILOTIN.

Je n'entens pas bien la ſubtilité de ces *puis que* là: mais je ſai bien que Criſotine eſt devenuë folle des Opera; & à moins que vous ne chantiez toûjours avec elle, vous ne ſauriez jamais en venir à bout.

LE BARON.

Me voila juſtement dans mon fort, & j'eſpere qu'on verra tantôt une Scene aſſez agréable. Au moins, tu n'as rien promis à Perrette? je n'aime pas d'être engagé.

GILOTIN.

Je ne vous ai engagé à rien. Il a ſuffi de faire vôtre Portrait; & je l'ai fait le plus naturellement qu'il m'a été poſſible.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Me. CRISARD, LE BARON, Mr. CRISARD, CRISOTINE, Mr. GUILLAUT.

Me. Crisard.

MOn cousin, je rougis de la sottise de ma fille: mais vous excuserez sa jeunesse. La pauvre enfant ne sait ce qu'elle fait. Voila vôtre perruque; vous pouvez la prendre quand il vous plaira.

Le Baron.

Je m'accommode assez bien de celle-ci: l'autre me seroit toûjours de mauvaise augure.

Mr. Crisard.

Vous ne vous retrouverez pas à une pareille occasion; & j'espere que Crisotine raccommodera à une seconde entrevûë, ce qu'elle a gâté à la premiere.

Le

LE BARON.

Je vous prie de m'éclaircir d'une choſe. Eſt-il vrai que les Opera ont brouillé un peu ſa cervelle?

MR. CRISARD.

Elle a quelquefois de petites fantaiſies; chacun a les ſiennes: cela ne vaut pas la peine d'en parler. Le tout aboutit à aimer les Airs de l'Opera, & à chanter un peu plus qu'une autre.

LE BARON.

Oh bien, mon couſin, nous allons voir beau jeu: car je referois les Opera, s'ils étoient perdus; & pour des Impromptu en vers & en chant, nous verrons qui l'emportera. Elle peut avoir la voix plus belle que moi: pour la méthode, Camus & Lambert diroient que je la puis diſputer. Voici Criſotine qui vient à nous; allons au devant d'elle, & commençons.

Il chante ridiculement.

Vous jugez à ma triſte mine,
La douleur que j'enferme au fond de ma poitrine:
Douleur, douleur, qui cauſera ma mort,
Si vous ne ſoulagez mon, mon, mon triſte ſort.

CRISOTINE.

Je n'eus jamais envie,
De vous ôter la vie.
Il eſt vrai que j'ai pris un plaiſir aſſez doux
A me moquer de vous.
Contez cent fois vôtre martyre,
Cent fois je n'en ferai que rire.

LE BARON.

Les tigres, les lions, les pantheres, les ours.
Toutes les bêtes ſauvages de l'Hircanie,
Me donneroient aſſûrément du ſecours,
Me voyant ſi proche de l'agonie.

CRISOTINE.

Qui ne peut inſpirer une tendre amitié,
Eſpere-t-il de la pitié?

LE BARON.

Si vous n'êtes pas une roche.....
Si vous n'êtes toute de roche.....

Il faut rimer, ou *torche*, ou *cloche*.

CRISOTINE.

La Rime vous coûte trop cher;
En deux mots, je ſuis un rocher.

LE BARON.

Les Impromptu me fatiguent trop. Donnons dans les Airs de Baptiſte. L'AIMABLE JEUNESSE (1) vient fort bien ici.

Il chante ridiculement.

Aima-

(1) Air de PSYCHE', Tragédie.

Aimable Jeuneſſe
Suivez la tendreſſe,
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'eſt pour vous ſurprendre
Qu'on vous fait entendre,
Qu'il faut éviter les ſoûpirs,
Et craindre les deſirs;
Laiſſez-vous apprendre
Quels ſont leurs plaiſirs.
Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

CRISOTINE *parodiant ſur le même Air.*

Honteuſe Vieilleſſe
Quitte la tendreſſe,
Quitte les Amours,
Tes ans ont fait leurs cours.
Crois-tu me ſurprendre,
Pour me faire entendre
Tous ces gros & vilains ſoûpirs
Et tous ces vieux deſirs?
C'eſt pour deſapprendre
Quels ſont les plaiſirs.
Qui voudra m'obliger d'aimer

A mon tour,
S'il n'a pas de quoi me charmer,
N'aura pas mon amour.

ME. CRISARD.

Il te faut des soûpirs à ta fantaisie! Aime, ou n'aime pas mon cousin, tu l'épouseras. Il te fait plus d'honneur que tu ne vaus, & nous savons mieux que toi ce qui t'est propre.

CRISOTINE.

Venez, venez, à ma défense,
Descendez, Mere des Amours (1),
Ou je rendrai mes tristes jours
A de cruels parens, dont je tiens la naissance:
Descendez, Mere des Amours,
Venez, venez, à mon secours.

ME. CRISARD.

Tu n'as point de véritable Mere que moi, petite Coquine, & ta *Mere des Amours* ne t'empêchera pas de m'obéïr.

CRISOTINE.

Quand Jupiter visitoit les mortelles,
De sa divinité mêlée au sang des belles
Il sortoit des Héros si grands, si glorieux,
Qu'ils s'élevoient au rang des Dieux:

O

(1) Imitation du Prologue de PSYCHE'.

O Jupiter, voyez comme on me traite!
On vient m'offrir un Pourgeolette,
Qui me feroit des Montifas!
O Jupiter! ne le permettez pas.

MR. CRISARD.

Eh bien! Madame Crisard, faloit-il souffrir ses petites fantaisies? Voila l'effet de vôtre indulgence.

ME. CRISARD.

Ah! Monsieur, ne m'en parlez pas: j'aurois le courage de l'étrangler. Mépriser un Baron de Pourgeolette! Chef de la Maison des Montifas!

CRISOTINE.

Ses yeux de perle, & ses dents d'émeraude,
Peuvent chercher une autre Montifaude.

LE BARON.

La patience m'échape. Allez, petite éventée, allez épouser quelque Chanteur de l'Opera. Ma cousine a raison: vous ne méritez pas l'honneur que je voulois vous faire. Cherchez un parti en qui se rencontrent également le bien, le courage, & la noblesse. Mon bien est connu de tout le monde. Il y a trois cens ans que mes Lettres de noblesse ont été brûlées. On ne voit point l'origine des

Montifas. Montifas eſt noble, & pourquoi? parce qu'il eſt MONTIFAS. Voila ſes Titres & ſes Papiers. On n'ignore pas en Languedoc le nombre de mes Campagnes. Pour des Combats ſinguliers, ſix à Montpellier, quatre à Beziers, trois à Pezenas, deux à Aigues-mortes; & vingt Procedés ſi beaux, que je les préfere à quarante combats. Autrefois j'ai été impétueux, comme mon voiſin le Rhône: préſentement je ſuis calme, comme mon Lac de Pourgeolette; & je penſois achever mes jours doucement avec Criſotine: mais elle eſt indigne de cet honneur-là. Adieu, petite Chanteuſe; Adieu, mon couſin; Adieu, ma couſine: je ne ſuis pas moins vôtre ſerviteur, pour toutes les impertinences de vôtre fille. J'ai même obligation à Criſotine: un Mariage m'eût acoquiné en Languedoc, & à peine aurois-je été bon pour faire ma cour aux Etats.

Mr. CRISARD.

Ma juſtification auprès de vous, c'eſt que ma fille eſt folle; & nous ſommes plus à plaindre que vous n'êtes.

Me. CRISARD.

Je ſuis autant contre elle, que j'avois été

été portée à la soûtenir. Maudits soient les Opera, qui ont rendu ma pauvre fille folle!

LE BARON.

Adieu, mon cousin; Adieu, ma cousine: les vieux liens suffiront de reste pour entretenir nôtre union.

ME. CRISARD.

Mon cousin, si vous retournez à la Cour.....

LE BARON.

Si je retourne à la Cour! assez plaisante question; si je retourne à la Cour! Et que ferois-je dans la Province, après avoir rompu mon mariage?

ME. CRISARD.

Mon cousin, je vous prie de porter nos plaintes au Roi contre les Opera.

LE BARON.

Je le ferai, ma cousine; & Baptiste s'en appercevra au premier qui sera représenté.

MR. CRISARD.

Mon cousin, il est trop tard, & il fait trop mauvais tems, pour vous em-

barquer sur le Rhône. Faites-nous l'honneur de souper & de coucher céans. Monsieur Guillaut soupera avec nous, & Monsieur Millaut, que je voi entrer, ne me refusera pas de vous tenir compagnie.

SCENE II.

Mr. MILLAUT, CRISOTINE, Mr. GUILLAUT, LE BARON, Mr. CRISARD, Me. CRISARD.

Mr. Millaut.

JE venois vous remercier, Monsieur, & je reçois une seconde grace, avant que de vous avoir remercié de la premiere.

Crisotine.

Dûssai-je employer la magie;
Millaut le célébre Docteur,
Changera sa Théologie,
Et sera Sacrificateur.

Mr. Millaut.

Et de qui *Sacrificateur*, Mademoiselle? sommes-nous au tems des Juifs, ou des Payens?

Cri-

CRISOTINE.

Ou de celui qui lance le tonnerre;
Ou de ce grand maître Apollon,
Qui préside au sacré valon;
Ou du terrible Dieu qui commande à la guerre.

MR. GUILLAUT.

Vous ne manquerez pas d'emploi, Monsieur Millaut, dans le nombre des Dieux que vous aurez à servir.

CRISOTINE.

Quels plaisirs pour les nations
D'assister à des Sacrifices,
Qui leur rendent les Dieux propices
Par le pompeux éclat de leurs dévotions.

LE BARON.

Puis que vous voulez que je couche céans, vous me permettrez d'aller un peu à ma chambre.

MR. CRISARD.

Je vais vous y mener, mon cousin.

LE BARON.

Quoi! des cérémonies de Province! c'est bien-là que je ne croirois plus être homme de Cour.

Mr. Crisard.

Uſez-en comme il vous plaira ; vous êtes le maître de la maiſon : mais ne croyez pas, je vous prie, que nous ignorions la maniere de vivre du beau-monde.

Le Baron ſort.

Mr. Millaut.

Monſieur, j'avois bien crû que Mademoiſelle vôtre fille aimoit trop les Opera: mais de ſe faire des Dieux de ceux de l'Opera, comme elle fait, c'eſt ce que je ne croyois pas. Il ſeroit inutile de la prêcher ; & il faut attendre la fin de ſa folie de quelque ſecours extraordinaire, qui ne paroît pas encore.

Crisotine.

En vain, j'ai ſû bannir la crainte,
Qui retenoit ma juſte plainte,
Pour crier en tous lieux, que tu ne m'aimes plus ;
Tous les cris que je fais, ſont des cris ſuperflus :
Tu ne me répons rien. Ah ! fille infortunée,
Je ſuis abandonnée.

Mr. Guillaut.

En ce cas-là, Mademoiſelle, je vous con-

conſeille la vengeance : c'eſt là que la fureur devient raiſon.

CRISOTINE.

Perdons, perdons, qui nous fait outrager:
Mais d'un amant qu'on aime, oſe-t-on ſe venger!

MR. GUILLAUT.

Miſérable condition, quand celui qui nous offenſe nous plaît ! C'eſt une ſituation où l'on ne ſait ni aimer, ni ſe venger. Je vous plains, Mademoiſelle.

CRISOTINE.

De toutes mes fureurs ſa mort eſt pourſuivie;
Prenez le ſoin, Amour, de conſerver ſa vie:
Amour, oppoſez-vous à mon reſſentiment;
Si j'accuſe un perfide, excuſez un amant;
Et quand je ſerai prête à punir un coupable,
Demandez le pardon d'un criminel aimable.

MR. GUILLAUT.

Un *Criminel aimable*, qui trahit une perſonne plus aimable que lui, ne mérite pas de pardon.

CRISOTINE.

Ah! faut-il me venger
En perdant ce que j'aime?
Que fais-tu, ma fureur, où vas-tu m'engager?
Punir ce cœur ingrat, c'eſt me punir moi-même;
J'en mourrai de douleur, je tremble d'y ſonger:

Ah!

Ah! faut-il me venger
En perdant ce que j'aime?

Ma Rivale triomphe, & me voit outrager,
Quoi! laisser son amour sans peine & sans danger;
Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême!
Non, il faut me venger
En perdant ce que j'aime (1).

SCENE III.

TIRSOLET, CRISOTINE, Me. CRISARD, Mr. GUILLAUT, Mr. MILLAUT, Mr. CRISARD.

TIRSOLET *qui paroît.*

EH bien! cruelle, vengez-vous:
Mais vous vous vengerez sur la même innocence,
Que si ma mort, helas! flate vôtre courroux
Sans avoir jamais fait d'offense,
Je vous la demande à genoux,
Et c'est pour mon amour assez de récompense.
Que pourrois-je esperer de mieux?
Vous voulez que je meure, & je meurs à vos yeux;

CRISOTINE.

Infidéle Thesée!

TIR-

(1) Medée dans l'Opera de THESE'E, Act. V, Sc. I.

TIRSOLET.

Vous êtes abusée,
Je ne fus jamais que Cadmus.

CRISOTINE.

Moi, je suis Hermione, & je n'y pensois plus!

TIRSOLET.

Ah! que ma fidele tendresse
Mérite bien quelque caresse.

TIRSOLET & CRISOTINE *ensemble.*

Qu'Hermione & Cadmus se donnent tour à tour,
Un doux gage de leur amour.

Ils se baisent les mains.

ME. CRISARD.

Impertinente! Ridicule! Après avoir traité comme tu as fait mon cousin de Montifas, tu oses faire des caresses à un Tirsolet, & en ma présence? Vîte, qu'on se sépare; qu'on se sépare pour jamais.

TIRSOLET.

Je vais partir, belle Hermione,
Je vais executer ce que le Ciel m'ordonne,
Malgré le péril qui m'attend:
Je veux vous délivrer, ou me perdre moi-même;
Je vous voi, je vous dis enfin que je vous aime;
C'est assez pour mourir content (1).

CRI-

(1) Opera de CADMUS, *Act. II. Sc. IV.*

CRISOTINE.

Si tu mourois content, je vivrois malheureuſe
Juſqu'au tems que le même ſort
Te joindroit mon ombre amoureuſe,
Aux lieux où les amans s'en vont après la mort.

ME. CRISARD.

Partez, mourez, faites ce que vous voudrez, pourvû que je ne vous voye plus.

CRISOTINE.

Fuyons de ces lieux tyranniques,
Ennemis de toutes Muſiques;
Allons, allons à l'Opera,
Monſieur Lulli nous recevra.

TIRSOLET.

C'eſt-là que perſonne,
Aimable Hermione,
Nos doux chants ne troublera:
Sauvons-nous à l'Opera.

MR. GUILLAUT *à Mr.* CRISARD.

Monſieur, la nature, par un mouvement ſecret, qu'on appelle Inſtinct, les porte au remede, qui fera ſans doute leur gueriſon. Les Opera ont fait naître leur maladie; les Opera la finiront. Il eſt de ces ſortes de fantaiſies, comme des amours & des deſirs. Laiſſez jouïr, les

les désirs finissent; empêchez la jouïssance ; ils durent toûjours. De même, Monsieur, opposez-vous à ces imaginations, c'est leur donner plus de force; laissez-leur un libre cours ; c'est le moyen de les faire évanouïr. Quand Monsieur Tirsolet & Mademoiselle Crisotine.....

Me. Crisard.

Vous parlerez mieux quand il vous plaira, Monsieur Guillaut ; & je ne sai pas comment vous avez pû nommer Monsieur Tirsolet, fils de Monsieur Tirsolet, devant Mademoiselle Crisotine, descenduë par sa mere des vrais Montifas.

Mr. Guillaut.

Quand Mademoiselle Crisotine, & Monsieur Tirsolet, auront été six mois au Théatre, lassés de Répétitions, ennuyés de chanter toûjours, fatigués de s'habiller avec soin, de se deshabiller avec peine, & de faire éternellement la même chose ; vous les verrez revenir avec autant de sagesse, qu'ils ont de folie présentement.

Me. Crisard.

Oui, Monsieur Guillaut ; mais une personne

ſonne de la qualité de ma fille à l'Opera, bleſſeroit trop ma condition ; & j'aimerois mieux voir Criſotine folle toute ſa vie, avec de la qualité, que de la voir ſage au préjudice de ſa naiſſance.

Mr. Guillaut.

Le Roi y a donné ordre, Madame; on peut être de l'Opera, ſans faire tort à ſa Nobleſſe. Les plus grands Seigneurs du Royaume y peuvent danſer, avec l'approbation de tout le monde.

Me. Crisard.

Je n'ai plus rien à dire après cela: vous m'avez mis l'eſprit en repos.

Mr. Guillaut.

Je ne voi pas qu'il y ait plus aucune objection à me faire. A mon avis, il ne faut pas réſiſter plus long-tems à leur envie.

Mr. Millaut.

Je dis plus, Monſieur Criſard; je dis que c'eſt une néceſſité de les laiſſer aller. L'opinion que Mademoiſelle vôtre fille a des Dieux, ſcandaliſe tout le monde, & il n'y a que l'Opera qui lui puiſſe faire perdre l'extravagance de ſon opinion. Quand elle verra que les Machines les plus

plus merveilleuſes ne ſont rien que des toiles peintes ; que les Dieux & les Déeſſes qui deſcendent ſur le Théatre, ne ſont que des Chanteurs & des Chanteuſes de l'Opera ; quand elle touchera les cordes, par le moyen deſquelles ſe font les vols les plus ſurprenans ; adieu Jupiter & Apollon, adieu Minerve & Venus. Elle perdra toutes ces imaginations-là ; & comme dit Monſieur Guillaut, vous la verrez revenir avec autant de ſageſſe qu'elle a de folie préſentement.

MR. CRISARD.

Je vous rens graces, Meſſieurs, de vos bons avis ; il n'y en eut jamais de plus ſages, & ils vont être executés tout à l'heure. Nous conſentons, Criſotine, que vous alliez avec Monſieur Tirſolet à l'Opera, & le plûtôt qu'il vous ſera poſſible : les portes vous ſont ouvertes ; il ne tiendra qu'à vous de ſortir.

ME. CRISARD.

Je voudrois déja les voir partir. Que faites-vous ici, Criſotine ? Après avoir mépriſé mon couſin de Montifas, il n'y a plus rien à faire pour vous dans la maiſon.

CRI-

CRISOTINE & TIRSOLET.

Finiſſons, finiſſons nos plaintes,
Voici la fin de nos contraintes;
Allons à l'Opera, pour chanter chaque jour,
Des ſuccès de guerre & d'amour.

TIRSOLET.

Le grand Lulli nous donne deux machines,
Qui nous tranſporteront où nous devons aller.
Là, nous ſerons aſſis en perſonnes divines,
Et par les airs on nous verra voler.

CRISOTINE.

Quittons, quittons la terre,
Allons fendre les airs,
Elevons-nous au deſſus des éclairs,
Et voyons ſous nos pieds les éclats du Tonnerre.

Ils ſortent.

Mr. MILLAUT.

Monſieur, vous êtes bien-heureux d'être délivré d'une fille auſſi folle que celle-là.

Mr. GUILLAUT *aſſez bas, de peur que* Me. CRISARD *ne l'entende.*

Et plus heureux de n'avoir pas fait le Montifas vôtre gendre. C'eſt une eſpece de fou, dont vous euſſiez eu bien de la peine à vous défaire. Donnons-lui à ſouper

ſouper aujourd'hui, & le renvoyons demain au Lever du Roi.

MR. CRISARD.

Vous me faites grand plaiſir, Monſieur Guillaut, de m'ouvrir l'eſprit: je commence à connoître que nôtre Baron eſt un grand fou. Allons ſouper avec lui une fois encore, & jamais ne le puiſſions-nous revoir après cela.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

SUR

SUR L'AMITIE'.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

DE tous ces Dits des Anciens, que vous avez si judicieusement remarqués, & si heureusement retenus, il n'y en a point qui me touche davantage que celui d'Agesilas, lors qu'il recommende l'affaire d'un de ses amis à un autre. *Si Nicias n'a point failli, délivre-le; s'il a failli, délivre-le pour l'amour de moi: de quelque façon que ce soit, délivre-le.* Voyez, Madame, jusqu'où va la force de l'Amitié. Un Roi des Lacédémoniens, si homme de bien, si vertueux, si sévére; un Roi qui devoit des exemples de justice à son peuple, ne permet pas seulement, mais ordonne d'être injuste, où il s'agit de l'affaire de son ami.

Qu'un

Qu'un homme privé eût fait la même chose qu'Agesilas, cela ne surprendroit pas. Les particuliers ne trouvent que trop de contrainte dans la vie civile: une des plus grandes douceurs qu'ils puissent goûter, c'est de revenir quelquefois à la nature, & de se laisser aller à leurs propres inclinations. Ils obéïssent à regret à ceux qui commandent; ils aiment à rendre service à ceux qui leur plaisent. Mais qu'un Roi, occupé de sa grandeur, renonce aux adorations publiques, renonce à son autorité, à sa puissance, pour descendre en lui-même, & y sentir les mouvemens les plus naturels de l'homme; c'est ce qu'on ne comprend pas facilement, & ce qui mérite bien que nous y fassions réflexion.

Il est certain qu'on ne doit pas regarder son Prince, comme son ami. L'éloignement qu'il y a de l'empire à la sujettion, ne laisse pas former cette union des volontés, qui est nécessaire pour bien aimer. Le pouvoir du Prince, & le devoir des Sujets, ont quelque chose d'opposé aux tendresses que demandent les Amitiés.

Exercer la domination sans violence,

c'eſt tout ce que peut faire le meilleur Prince: obéïr ſans murmure, c'eſt tout ce que peut faire le meilleur Sujet. Or la moderation & la docilité ont peu de charmes: ces vertus ſont trop peu animées pour faire naître les inclinations, & inſpirer la chaleur de l'Amitié. La liaiſon ordinaire, qui ſe trouve entre les Rois & leurs Courtiſans, eſt une liaiſon d'interêt. Les Courtiſans cherchent de la fortune avec les Rois, les Rois exigent des ſervices de leurs Courtiſans.

Cependant il y a des occaſions, où l'embarras des affaires; où le dégoût de la magnificence oblige les Princes à chercher dans la pureté de la nature, les plaiſirs qu'ils ne trouvent pas dans leur grandeur. Ennuyés de cérémonies, de gravités affectées, de contenances, de repréſentations; ils cherchent les douceurs toutes naturelles d'une liberté, que leur condition leur ôte. Travaillés de ſoupçons & de jalouſies, ils cherchent enfin à ſe confier, à ouvrir un cœur qu'ils tiennent fermé à tout le monde. Les flateries des adulateurs leur font ſouhaiter la ſincérité d'un ami; & c'eſt-là que ſe font ces Confidens, qu'on appelle

Fa-

Favoris ; ces perſonnes cheres aux Princes, avec leſquelles ils ſe ſoulagent de la gêne de leurs ſecrets, avec leſquelles ils veulent goûter toutes les douceurs, que la familiarité du commerce, & la liberté de la converſation peuvent donner aux amis particuliers.

Mais que ces Amitiés ſont dangereuſes à un Favori, qui ſonge plus à aimer qu'à ſe bien conduire ! Ce confident penſe trouver ſon ami, où il rencontre ſon Maître ; & par un retour imprévû, ſa familiarité eſt punie comme la liberté indiſcrete d'un ſerviteur qui s'eſt oublié. Ces gens de Cour, de qui l'interêt régle toûjours la conduite, trouvent dans leur induſtrie dequoi plaire, & leur prudence leur fait éviter tout ce qui choque, tout ce qui déplaît. Celui qui aime véritablement ſon maître, ne conſulte que ſon cœur. Il croit être en ſûreté de ce qu'il dit, & de ce qu'il fait, par ce qu'il ſent ; & la chaleur d'une Amitié mal réglée le fait périr, quand la précaution des perſonnes qui n'aiment pas, lui conſerveroit tous les avantages de ſa fortune. C'eſt par là qu'on perd ordinairement les inclinations des Princes, plus

exacts à punir ce qui bleſſe leur caractere, que faciles à pardonner ce qu'on fait par les mouvemens de la nature. Heureux les Sujets, dont les Princes ſavent excuſer ce que la foibleſſe de la condition humaine a rendu excuſable dans les hommes ! Mais ne portons point d'envie à tous ceux qui ſe font craindre ; ils perdent la douceur & d'aimer & d'être aimés. Revenons à des conſiderations plus particulieres ſur l'Amitié.

J'ai toûjours admiré la Morale d'Epicure, & je n'eſtime rien tant de ſa Morale, que la préférence qu'il donne à l'Amitié, ſur toutes les autres vertus. En effet, la Juſtice n'eſt qu'une vertu établie pour maintenir la ſociété humaine ; c'eſt l'ouvrage des hommes : l'Amitié eſt l'ouvrage de la nature : l'Amitié fait toute la douceur de nôtre vie, quand la Juſtice avec toutes ſes rigueurs a bien de la peine à faire nôtre ſûreté. Si la Prudence nous fait éviter quelques maux, l'Amitié les ſoulage tous : ſi la Prudence nous fait aquerir des biens, c'eſt l'Amitié qui en fait goûter la jouïſſance. Avez-vous beſoin de conſeils fidéles : qui peut vous les donner qu'un Ami ? A qui confier

fier vos secrets, à qui ouvrir vôtre cœur, à qui découvrir vôtre ame qu'à un Ami? Et quelle gêne seroit-ce d'être tout resserré en soi-même; de n'avoir que soi pour confident de ses affaires, & de ses plaisirs? Les plaisirs ne sont plus plaisirs, dès qu'ils ne sont pas communiqués. *Sans la confiance d'un Ami, la félicité du Ciel seroit ennuyeuse* (1). J'ai observé que les devots les plus détachés du monde, que les dévots les plus attachés à Dieu, aiment en Dieu les dévots, pour se faire des objets visibles de leur amitié. Une des grandes douceurs qu'on trouve à aimer Dieu, c'est de pouvoir aimer ceux qui l'aiment.

Je me suis étonné autrefois de voir tant de Confidens & de Confidentes sur nôtre Théatre: mais j'ai trouvé à la fin que l'usage en avoit été introduit fort-à-propos; car une Passion, dont on ne fait aucune confidence à personne, produit plus souvent une contrainte fâcheuse pour l'esprit, qu'une volupté agréable pour les sens. On ne rend pas un commerce amoureux public sans honte; on ne le tient pas fort secret sans gêne: avec un

(1) Pensée d'un Ancien.

confident la conduite eſt plus ſûre, les inquietudes ſe rendent plus legeres, les plaiſirs redoublent, toutes les peines diminuent. Les Poëtes qui connoiſſent bien la contrainte que nous donne une Paſſion cachée, nous en font parler aux vents, aux ruiſſeaux, aux arbres; croyant qu'il vaut mieux dire ce qu'on ſent aux choſes inanimées, que de le tenir trop ſecret, & ſe faire un ſecond tourment de ſon ſilence.

Comme je n'ai aucun mérite éclatant à faire valoir, je penſe qu'il me ſera permis d'en dire un, qui ne fait pas la vanité ordinaire des hommes; c'eſt de m'être attiré pleinement la confiance de mes Amis; & l'homme le plus ſecret que j'aye connu en ma vie, n'a été plus caché avec les autres, que pour s'ouvrir davantage avec moi. Il ne m'a rien célé tant que nous avons été enſemble; & peut-être qu'il eût bien voulu me pouvoir dire toutes choſes, lors que nous avons été ſéparés. Le ſouvenir d'une Confidence ſi chere m'eſt bien doux; la penſée de l'état où il ſe trouve m'eſt plus douloureuſe. Je me ſuis accoûtumé à mes malheurs, je ne m'accoûtumerai jamais aux ſiens;

&

& puis que je ne puis donner que de la douleur à ſon infortune, je ne paſſerai aucun jour ſans m'affliger, je n'en paſſerai aucun ſans me plaindre.

Dans ces Confidences ſi entieres, on ne doit avoir aucune diſſimulation. *On traite mieux un Ennemi qu'on hait ouvertement, qu'un Ami à qui on ſe cache, avec qui on diſſimule* (1). Peut-être que nôtre ennemi recevra plus de mal par nôtre haine; mais un ami recevra plus d'injure par nôtre feinte. Diſſimuler, feindre, déguiſer, ſont des défauts qu'on ne permet pas dans la vie civile; à plus forte raiſon ne ſeront-ils pas ſoufferts dans les Amitiés particulieres.

Mais pour conſerver une choſe ſi précieuſe que l'Amitié, ce n'eſt pas aſſez de ſe précautionner contre les vices, il faut être en garde même contre les vertus; il faut être en garde contre la Juſtice. Les ſévérités de la Juſtice ne conviennent pas avec les tendreſſes de l'Amitié. Qui ſe pique d'être juſte, ou ſe ſent déja méchant ami, ou ſe prépare à l'être. L'Evangile ne recommande guéres la Juſtice, qu'il ne recommande auſſi

(1) Penſée d'un Ancien.

la Charité; & c'eſt à mon avis pour adoucir une vertu qui ſeroit auſtere, & preſque farouche, ſi on n'y mêloit un peu d'amour. La Juſtice mêlée avec les autres vertus, eſt une choſe admirable: toute ſeule, ſans aucun mêlange de bon naturel, de douceur, d'humanité, elle eſt plus ſauvage, que n'étoient les hommes qu'elle a aſſemblés; & on peut dire qu'elle bannit tout agrément de la Société qu'elle a établie.

L'Amitié n'appréhende pas ſeulement la rigueur de la Juſtice, elle craint les profondes réflexions d'une Sageſſe qui nous retient trop en nous, quand l'inclination veut nous mener vers un autre. L'Amitié demande une chaleur qui l'anime, & ne s'accommode pas des circonſpections qui l'arrêtent: elle doit ſe rendre toûjours maîtreſſe des biens, & quelquefois de la vie de ceux qu'elle unit.

Dans cette union des volontés, il n'eſt pas défendu d'avoir des Opinions differentes: mais la diſpute doit être une conference pour s'éclaircir, non pas une conteſtation qui aille à l'aigreur. Il ne faut pas ſe faire de la paſſion, où vous ne cherchez que des lumieres. Nos Sentimens,

mens ne doivent avoir rien de fort opposé sur ce qui regarde la Religion. Celui qui rapporte tout à la Raison, & celui qui soûmet tout à l'Autorité, s'accommoderont mal ensemble. Hobbes & Spinoza, qui n'admettent ni Propheties, ni Miracles, qu'après un long & judicieux examen, feront peu de cas des Esprits crédules, qui reçoivent les REVELATIONS de Sainte Brigide, & la LEGENDE DES SAINTS, comme des Articles de Foi. Il me souvient d'avoir vû de l'alienation parmi des Dévots, dont les uns alloient à tout craindre de la justice de Dieu, & les autres à tout esperer de sa bonté.

Ce ne seroit jamais fait, si je voulois expliquer ici toutes les choses qui contribuent à établir, ou à ruïner la Confiance de ces Amitiés. Elles ne subsistent point sans fidélité & sans secret. C'est ce qui les rend sûres; mais ce n'est pas tout pour nous les rendre agréables. Il se forme une certaine liaison entre deux ames, où la sûreté seule ne suffit pas: il y entre un charme secret, que je ne saurois exprimer, & qui est plus facile à sentir qu'à bien connoître. A mon avis, le commerce particulier d'une femme bel-

le, ſpirituelle, raiſonnable, rendroit une pareille liaiſon plus douce encore, ſi on pouvoit s'aſſûrer de ſa durée. Mais lors que la paſſion s'y mêle, le dégoût finit la confiance avec l'Amour; & s'il n'y a que de l'amitié, les ſentimens de l'amitié ne tiennent pas long-tems contre les mouvemens d'une paſſion.

Je me ſuis étonné cent fois de ce qu'on avoit voulu exclure les femmes du maniement des affaires; car j'en trouvois de plus éclairées, & de plus capables que les hommes. J'ai connu à la fin que cette excluſion ne venoit point, ni de la malignité de l'envie, ni d'un ſentiment particulier d'aucun interêt; ce n'étoit point auſſi par une méchante opinion que l'on eût de leur eſprit. C'étoit, (& cela ſoit dit ſans les offenſer;) c'étoit par le peu de ſûreté que l'on trouvoit en leur cœur, foible, incertain, trop aſſujetti à la fragilité de leur nature. *Telle qui gouverneroit*

(1) Voyez la la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1676.

(2) Mademoiſelle de L'Enclos.

(3) Charlotte de Naſſau, Fille de Louïs de Naſſau, Seigneur de Beverweert, Ambaſſadeur Extraordinaire des Etats Généraux en Angleterre.

Elle

roit ſagement un Royaume aujourd'hui, ſe ſera demain un maître, à qui on ne donneroit pas douze poules à gouverner, pour me ſervir des termes de Monſieur le Cardinal Mazarin. Dequoi ne ſeroient pas venuës à bout Madame de Chevreuſe, la Comteſſe de Carliſle, la Princeſſe Palatine, ſi elles n'avoient gâté par leur cœur, tout ce qu'elles auroient pû faire par leur eſprit (1)? Les erreurs du cœur ſont bien plus dangereuſes que les extravagances de l'Imagination. L'Imagination n'a point de folies, que le jugement ne puiſſe corriger: le cœur nous porte au mal, & nous y attache malgré toutes les lumieres du jugement:

Video meliora proboque,
Deteriora ſequor.

Une femme fort ſpirituelle (2) me diſoit un jour, qu'elle *rendoit graces à Dieu tous les ſoirs de ſon Eſprit, & le prioit tous les matins de la préſerver des ſottiſes de ſon Cœur.* O Lot, O Lot (3), que vous avez peu

(1) Elle étoit Sœur des Comteſſes d'Arlington & d'Oſſery, de Meſſieurs d'Odyck, Auwerkerk, &c. Charles II. lui donna le rang de fille de Comte. (2) Lot eſt une abreviation Angloiſe pour Charlotte. (3) Madame Mazarin l'aimoit paſſionnément.

peu à craindre ces sotises ! Rendez graces à Dieu de vos lumieres, & reposez-vous sur vous-même de vos mouvemens. J'en connois de peu intereſſées, Lot, à remercier Dieu de vôtre esprit. La petite Bouffete consentiroit volontiers que vous eussiez le cœur troublé & que vous n'eussiez pas l'esprit si libre.

Esprit du premier ordre, que vous donnez de plaisir à vos sujets, de faire admirer en vous tant de raison, & tant de beauté ! Quel plaisir de vous voir mépriser ce discours ennuyeux de beautés; ces fades entretiens de coëffes, de manches, & d'étoffes des Indes ! Quel plaisir de vous voir laisser à la fausse galanterie des autres les *Corbeilles pleines de Rubans*, & la gentille Canne de Monsieur de Nemours (1)! Ame élevée au dessus de toutes ames, quelle satisfaction de vous voir faire un si noble usage de ce que vous avez; de vous voir regretter si peu ce que vous avez eu, desirer si peu ce que vous n'avez pas !

Joignez,

(1) Voyez LA PRINCESSE DE CLEVES. p. m. 324. Ce Roman a été composé par Mr. le Duc de la Rochefoucault, Madame de la Fayette, &

Joignez, Madame, joignez le mérite du cœur à celui de l'ame & de l'esprit: défendez ce cœur des *Rendeurs de petits soins* (2); de ces gens empressés à fermer une porte & une fenêtre, à relever un gand & un éventail.

L'Amour ne fait pas de tort à la Réputation des Dames: mais le peu de Mérite des Amans les deshonore. Vous m'offenseriez, Madame, si vous pensiez que je fusse ennemi de la tendresse: tout vieux que je suis, il me fâcheroit d'en être exemt. On aime autant de tems qu'on peut respirer. Ce que je veux dans les Amitiés, c'est que les lumieres précédent les mouvemens, & qu'une estime justement formée dans l'esprit, aille s'animer dans le cœur, & y prendre la chaleur nécessaire pour les amitiés, comme pour l'amour. Aimez donc, Madame, mais n'aimez que des sujets dignes de vous. Je me démens ici sans y penser, & défens tout ce que je veux permettre: Vous

& Mr. de Segrais. Consultez le Pere le Long, dans sa BIBLIOTHEQUE Historique de la France, Numero 17427.

(2) Voyez la Carte de Tendre, dans le premier Tome de LA CLELIE.

Vous conseiller de la sorte, c'est être plus sévére que ceux qui prêchent, & moins indulgent que les Confesseurs.

Si mes souhaits avoient lieu vous seriez ambitieuse, & gouverneriez ceux qui gouvernent les autres (1). Devenez Maitresse du Monde, ou demeurez maîtresse de vous; non pas pour passer des jours ennuyeux dans cette inutilité seche & triste, dont on a voulu faire de la vertu, mais pour disposer de vos sens avec empire, & ordonner vous-même de vos plaisirs.

Que tantôt la raison sévére à vos desirs,
Ne leur permette pas le plus secret murmure;
Que tantôt la raison facile à vos plaisirs,
Hâte les mouvemens qu'inspire la nature.

Si la Confiance est un des grands bonheurs de la vie, goûtez-en la douceur avec vôtre chere Lot. Goûtez-en la douceur avec celui dont vous devez être aussi sûre que de vous-même.

A

(1) Voyez la Vie *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1676.

A

MON HEROS LE COMTE DE GRAMMONT.

STANCES IRREGULIERES.

ON peut aimer toute sa vie,
Et si l'ame à l'amour n'est pas trop asservie;
Le plus sévére jugement
Ne sauroit condamner un si doux sentiment.

D'abord c'est une pure estime,
Qu'insensiblement on anime
Avec un peu plus de chaleur;
Nous disons mille biens d'un objet qui nous touche
Et le charme secret qui nous gagne le cœur,
Nous met incessamment le mérite à la bouche.

Cette estime est bien-tôt une tendre amitié,
Cette amitié devient une amoureuse peine;
C'est un tourment qui plaît, c'est un bien qui nous gêne,
Et qui veut comme un mal exciter la pitié.

Jamais

Jamais tel ſentiment ne fut une foibleſſe;
Mais un air trop galant ſied mal ſur le retour:
De tous ceux que j'ai vûs toucher à la vieilleſſe,
Un Comte de Grammont peut ſeul faire l'amour.

Ce n'eſt point pour lui, Deſtinées,
Que vous avez réglé les tems;
Son automne eſt un vrai printems;
Et ſon air fait honte aux années.

Toûjours errant, & jamais étranger,
De cour en cour, il pourſuit quelque belle,
Agréable & jamais fidéle;
Il mourra plûtôt que changer.

Puiſſe-t-il chaque été pour le bien de la France,
Régler nos Maréchaux ſur l'ordre d'un combat;
Et ſi bien-tôt on ne ſe bat,
Reporter à l'amour ſon autre expérience.

Courtray, Mardik, Arras, & dix ſiéges fameux
Par mille & mille funérailles,
Vingt rencontres & ſept batailles
Doivent contenter nos neveux.

Qui du Rhein orgueilleux vit les rives ſoûmiſes,
Qui vit les durs Combats de Nortlingue & Fribourg,
Auroit pû méditer de belles entrepriſes
Pour le ſecours de Philisbourg (1).

Mais

(1) Philisbourg fut pris par les Allemands le 17. de ſeptembre 1676.

Mais le goût des plaisirs l'emporte sur la gloire:
Comte, nous nous devons l'usage de nos jours:
On a peu d'interêt à servir sa mémoire,
Puis que c'est pour autrui qu'elle dure toûjours.

Que sert à nos Héros de la rendre immortelle;
Si l'on est mort en soi, lors que l'on vit en elle?
L'avenir te regarde autant pour le moins qu'eux:
Mais pour cet avenir fameux,
Il doit te coûter une vie
Si rare & si digne d'envie,
Que celui qui jadis vît tout sous le soleil,
Ne vît jamais rien de pareil.

Ce grand Sage avec ses PROVERBES;
Avec sa Connoissance d'Herbes,
Et le reste de ses talens,
Sans biens comme tu vis n'eût pas vêcu deux ans:
Il eut jusqu'à huit cens Maîtresses
Et n'en eut jamais tant que toi;
Il eut de l'Orient les plus grandes Richesses;
Mais il pilla sa Reine, & tu donnes au Roi.

Il est vrai qu'il a l'avantage
D'être appellé toûjours LE SAGE,
Lors qu'un Prêcheur dans son Sermon
Veut faire entendre SALOMON:
Mais on dort à ses Paraboles;
Et chacun réjouï de tes moindres paroles,

Redi-

Redit après Saint-Evremond
Il n'eſt qu'un Comte de Grammont.

Savans, qui préſidez au temple de mémoire,
Qui faites un métier de diſpenſer la gloire,
Et vendez ſagement à nôtre vanité
Une fauſſe immortalité;
Amenez vos grands perſonnages
Rendre au mien leurs humbles hommages,
Et ne vous hâtez point de voir tous vos Héros
Confondus par ces quatre mots:
Jamais il ne ſera de vie
Plus admirée & moins ſuivie.

LETTRE

A

Mr. LE COMTE

DE SAINT-ALBANS (1).

IL n'y a ſi bonne compagnie qui ne ſe ſépare; & à plus forte raiſon une ſo-

(1) Henri Jermyn, Comte de Saint-Albans, Chambellan de la Reine Mere d'Angleterre, mort en 1684.

(2) Mr. de Bellegarde Oncle de Madame de Mon-

ſociété malheureuſe ne doit pas durer toûjours. La nôtre, Mylord, eſt la plus funeſte qu'on ait jamais vûë. Depuis que je jouë chez Madame Mazarin je n'ai pas eu ſix fois le Spadille : le Baſte vient plus ſouvent ; mais c'eſt un fourbe qui m'engage mal-à-propos, & qui me fait faire la bête. Je ne file que des trois de pique ou de trefle, que des ſix de cœur ou de carreau. Cependant, Mylord, je benis le Ciel quand on pourroit attendre de moi des lamentations ou des murmures. Graces à Dieu, je donne de bons exemples, & tels que vôtre Moitié les peut donner ; exemples néanmoins qui ruïnent mes affaires, & n'accommodent pas les vôtres ; ce qui me fit dire hier au ſoir à-la-Bellegarde ; *Je paye & ne jouë plus, & fais ce qu'il me plaît* (2).

Conſolons-nous, Mylord, nous ſommes en meilleure condition que ceux qui gagnent nôtre argent ; car il vaut mieux endurer les injuſtices que les faire. Madame

Monteſpan, grand Jouëur, & d'une humeur un peu bruſque & capricieuſe, diſoit toûjours quand il n'étoit pas heureux : *je paye, & ne jouë plus ; je fais ce que je veux.* Les autres Jouëurs en firent une eſpece de Proverbe.

dame Mazarin a les mains bonnes pour voler mes fiches, & pour jetter une carte du talon, quand je jouë ſans prendre avec quatre Matadors. Je m'adreſſe à Monſieur de Monaco (1), qui me dit ſérieuſement, & avec un air de ſincerité; *De bonne foi, Monſieur, Monſieur de Saint-Evremond, je regardois ailleurs.* Vôtre ami Monſieur de Saiſſac rit beaucoup & ne décide rien; Monſieur Courtin déclare que *la vexation eſt grande:* Mais toutes les déclarations de Monſieur Courtin ſont peu d'effet; l'Ambaſſadeur eſt auſſi peu écouté dans ce logis-là, qu'il le ſeroit à la Bourſe, s'il vouloit y juſtifier le Chevalier *Layton* (2). Dans cette extrémité, je prens le Ciel à témoin, & le Ciel n'a pas plus de crédit que l'Ambaſſadeur.

Revenez, Mylord; venez ſoûtenir vos droits vous-même. La campagne n'eſt point faite pour vous. Que celui-là ſe dégoûte du monde, dont le monde eſt dé-

(1) Le Prince de Monaco vint faire un tour en Angleterre, en 1676.

(2) Le Chevalier Ellis Layton, un des Commiſſaires des Priſes. Les Marchands l'accuſoient de malverſation.

(3) Ma-

dégoûté; mais que ceux qui lui ſont chers comme vous, y demeurent toute leur vie. Un honnête-homme doit vivre & mourir dans une capitale; &, à mon avis, toutes les capitales ſe reduiſent à Rome, à Londres, & à Paris. Paris ne ſeroit plus le même pour vous; des Amis que vous y aviez, les uns ſont morts, les autres ſont en priſon: Rome ne vous convient point; le diſciple de Saint Paul ne s'accommode pas du lieu où regne le ſucceſſeur de Saint Pierre: Londres, cette bonne & grande ville vous attend; c'eſt-là que vous devez fixer vôtre ſéjour. Une Table fort libre & de peu de couverts; un Hombre chez Madame (3), & chez vous des Echets; vous feront attendre la Mort auſſi doucement à Londres, que Monſieur Des Yveteaux l'a attenduë à Paris. Il mourut à quatre-vingts ans, faiſant jouër une Sarabande, *afin*, diſoit-il, *que ſon Ame paſſât plus doucement* (4). Vous ne choiſirez pas la Muſique pour adoucir la rigueur de ce paſſage: mais une

(3) Madame la Ducheſſe d'York.

(4) Voyez les MELANGES *d'Hiſtoire & de Litterature de Vigneul-Marville*; Tom. I p. 154. & ſuiv. de la ſeconde édition de Rouen, 1701.

une vole à l'Hombre, & à Grimpe trois as naturels en premier contre trois neufs, termineront assez heureusement vôtre vie. Ce ne sera de long-tems, Mylord, si vous revenez à Londres. Je ne vous donne pas six mois, si vous demeurez à la campagne avec cette morale noire que vous y avez prise.

IDYLLE
EN MUSIQUE.

Ouverture.

SCENE PREMIERE.

LISIS, TIRCIS.

LISIS.

AMOUR, je te rens mes emplois:
Si j'ai vieilli dans ton service,
J'en ai mieux reconnu la rigueur de tes loix;
J'en ai mieux senti le supplice.

TIR-

TIRCIS.

De tous les Dieux révérés autrefois,
Aucun n'avoit moins d'injuſtice:
Ils ſont éteints ces Dieux que forma le caprice;
L'Amour aſſujettit les Peuples & les Rois.

LISIS.

Qu'il exerce par tout ſon tyrannique empire:
Qu'aux Champs, a la Ville, à la Cour,
On faſſe des vœux, on ſoûpire;
Que tous, excepté moi, ſoient ſujets à l'Amour.

TIRCIS.

Pourquoi vous exemter de cette loi commune?
Courez du monde entier, en aimant, la fortune:
On aime ſur la terre, on aime ſur les eaux;
Même feu dans les bois fait chanter les oiſeaux:
Les plantes & les fleurs au printems animées,
Ont l'appetit ſecret d'aimer & d'être aimées:
Quittez, Liſis, quittez vôtre travers,
Aimez avec tout l'Univers.

LISIS.

Ne croyez pas que cela nous impoſe;
Ne croyez pas que ces diſcours
Rechantés mille fois au ſujet des Amours,
Gagnent ſur nous la moindre choſe:
Tircis, n'en ſoyez point jaloux,
L'Aminte le dit mieux que vous;
Mais ce droit naturel d'une commune flame
Ne peut s'étendre ſur mon ame.

TIR-

TIRCIS.

Ecoutez mes triſtes accens,
Et devinez par eux les peines que je ſens.
J'aime une ingrate, une cruelle,
Autant orgueilleuſe que belle.
Ecoutez mes triſtes accens,
Et devinez par eux les peines que je ſens.

SCENE II.

LISIS, TIRCIS, DAMON.

LISIS.

TIrcis, je veux ſonger au repos de ma vie,
Et d'écouter vos maux ce n'eſt pas mon envie.

TIRCIS.

Juſques à la fin de mes jours,
Liſis, je veux aimer, je veux aimer toûjours.

LISIS.

Non, juſqu'à la fin de tes jours:
Non, non, c'eſt trop aimer, quand on ſouffre toûjours.

LISIS, & DAMON, *Baſſe & Deſſus.*

Non, non, c'eſt trop aimer, quand on ſouffre toûjours.

TIR-

TIRCIS.

Je m'engage avec peine;
Une fois engagé
A la plus inhumaine,
Plûtôt mort que changé.

LISIS.

Tous ces dégoûts de vivre,
Ces desirs de mourir,
Qu'on trouve dans un livre,
Où de faux malheureux aiment à discourir:
Le bon-sens ne les peut souffrir.

TIRCIS.

Une passion tendre & pure,
N'aime pas la noire peinture
De tourmens inventés, de tous ces feints trépas;
Mais je dirai, Lisis, sans art & sans figure,
Que je préférerois une mort assez dure,
Au malheur ennuyeux de vivre & n'aimer pas.

LISIS.

Il faut se plaire aux objets agréables
Sans se laisser charmer.

TIRCIS.

Pourquoi se défendre d'aimer
Les objets que l'on trouve aimables?

LISIS.

J'ai passé le tems des desirs,
La Raison fait tous mes plaisirs.

DAMON.

Les plaiſirs de la vieilleſſe
Ménagés par la Raiſon,
Dans cette froide ſaiſon,
Pourroient ſe nommer triſteſſe.

LISIS.

La Raiſon m'ôte le tourment,
Où j'étois ſenſible en aimant.

TIRCIS.

Si tu crains un cœur qui ſoûpire,
Goûte au moins les douceurs de celui qui deſire.

LISIS.

Qui permet au cœur les deſirs,
Lui défend en vain les ſoûpirs.

TIRCIS.

Triſte repos, & ſombre nonchalance,
Ennuyeuſe inutilité,
Qu'un pareſſeux apelle liberté,
Tu n'es pour moi qu'une froide indolence.

LISIS.

J'ai paſſé le tems des deſirs,
La Raiſon fait tous mes plaiſirs.

Deux Flûtes & deux Violons.

UN DUO.

J'ai paſſé le tems des deſirs,
La Raiſon fait tous mes plaiſirs.

Les Inſtrumens.

J'ai paſſé le tems des deſirs,
La Raiſon fait tous mes plaiſirs.

Les

Les Voix & les Instrumens.

J'ai passé le tems des desirs,
La Raison fait tous mes plaisirs.

SCENE III.

TIRCIS, LISIS.

TIRCIS.

LEs soûpirs & les larmes
Que l'on donne à des charmes,
Honorent le plus jeune, honorent le plus vieux,
A tout âge, en tout tems, l'Amour est précieux.

LISIS.

Il n'est pas raisonnable
De donner à l'amour les soûpirs & les pleurs,
Qu'un pauvre miserable
Ne doit qu'à ses douleurs.

TIRCIS.

Vos plus vives douleurs en aimant seront vaines;
Tous vos maux suspendus & la nuit & le jour;
Heureux sont les vieillards occupés d'un amour,
Qui leur fait oublier leurs chagrins & leurs peines!

LISIS.

Je porte peu d'envie à vos tendres desirs:
Content que la sagesse
Ait soin de ma vieillesse,
Je laisse aux jeunes gens à pousser des soûpirs.

TIRCIS.

Eſt-ce que vôtre ame allarmée
D'aimer & n'être pas aimée,
Auroit honte de deſirer
Ce qu'elle ne peut eſperer.

LISIS.

Les galans de mon âge
Craignent fort le mépris;
Mais ce n'eſt pas le pis,
Ils craignent les faveurs encore davantage.

TIRCIS.

La crainte d'une faveur
Eſt un peu trop délicate;
Donnez, Liſis, vôtre cœur,
Je vous répons d'une ingrate.

LISIS.

Soit foibleſſe ou raiſon, je vivrai ſans deſirs;
Un repos innocent fait mes plus doux plaiſirs:
Sans ſoin, ſans peine, & ſans envie,
Coulez, coulez, paiſible vie.

Les Violons.

LE CHOEUR.

Soit foibleſſe ou raiſon, je vivrai ſans deſirs,
Un repos innocent fait mes plus doux plaiſirs:
Sans ſoin, ſans peine, & ſans envie,
Coulez, coulez paiſible vie.

Les Violons ſeuls.

Sans ſoin, ſans peine, & ſans envie,
Coulez, coulez paiſible vie.

Les

Les Flûtes seules.

Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez paisible vie.

SCENE IV.

TIRCIS, LISIS, DAMON.

TIRCIS.

NOtre ame nous doit faire aimer,
Autant de tems qu'elle peut animer.

Desirs, & craintes;
Tendres atteintes,
Heureux tourment
Que l'on souffre en aimant;
Quel bien est comparable aux douceurs de vos plaintes
Pour un amant!

Deux Flûtes & deux Violons.

LISIS.

Quel bien trouvez-vous à craindre;
Et quelle douceur à vous plaindre?

TIRCIS.

Triste entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

Les Flûtes.

UN DUO.

Triste entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

Deux Flûtes & deux Violons.

LISIS.

Hortence toute aimable en ſes moindres diſcours
Avec ceux qui peuvent lui plaire,
Uſurpe des Vieillards le chagrin ordinaire,
Pour les gronder toûjours.

TIRCIS.

Non, ce n'eſt pas qu'on les gronde;
Mais l'injuſte autorité
Qu'ils prennent ſur tout le monde,
Attire un châtiment aſſez bien mérité.
Non, non, ce n'eſt pas qu'on les gronde.
On punit ſeulement l'injuſte autorité.

LISIS.

Tel Vieillard eſt honteux de ſe voir trop docile;
En public, en ſecret, on le trouve, dit-on,
Moqueur malicieux, ou diſcret imbécile,
Qui ne veut jamais dire *non*,
Par une honnêteté plus fade que civile.
S'il louë, il gâte la maiſon:
Moins délicat que difficile,
Il condamne ſouvent avec peu de raiſon.
Voila, voila, Tircis, l'état doux & tranquile;
D'un Vieillard que l'amour tiendroit en ſa priſon.

TIRCIS.

La raiſon en amour a trop de ſéchereſſe;
Eſperez tout de la tendreſſe.

LISIS.

La tendreſſe en cheveux gris
Ne produit que du mépris.

TIR-

TIRCIS.

Le moins favorisé dans l'amoureux empire,
Se plaît au mal dont il soûpire.

LISIS & DAMON *qui fait la Basse.*

Beau moyen pour se rendre heureux,
De n'être point aimé, quand on est amoureux!

Les Violons.

Beau moyen pour se rendre heureux;
De n'être point aimé, quand on est amoureux!

LISIS *avec les Violons.*

L'Amour ne veut de nous que nos jeunes années;
N'approchez pas, infirmités:
Le culte de ce Dieu, vieilles infortunées,
Ne souffre point vos saletés.

TIRCIS.

Un cœur fidéle qui se donne,
Dérobe la vieillesse au jour;
Aux yeux d'une belle personne,
C'est cacher ses défauts que montrer son amour.

LISIS.

On rencontre peu de belles
Coupables de cette erreur;
Mais je les aime cruelles;
Partisan de la rigueur
Je suis contre moi pour elles;
Dans leur juste mépris pour vieillesse & laideur.

TIRCIS.

Je ne trouve qu'inhumaines;
Et quand j'en perdrois le jour;

Je ſuivrai toûjours l'amour,
J'aimerai toûjours ſes peines.

LISIS.

Dût mon âge caduc avoir un plus long cours;
Tout le tems de ma vie
Sans deſir, ſans envie,
J'admirerai toûjours.

TIRCIS.

Qui peut exprimer, quand on aime,
Cette douce langueur que l'on ſent en ſoi-même!

LISIS.

Tircis, tous ces beaux mouvemens,
A les bien expliquer, ſont de ſecrets tourmens.

TIRCIS.

Le ciel en nous formant inſpira dans nôtre ame
Un principe caché de l'amoureuſe flâme.

LISIS.

Le ciel en nous formant inſpira dans nos cœurs
Le principe caché de nos plus grands malheurs;
Il inſpira l'amour, cette ſource féconde
De tous les maux du monde.

TIRCIS.

Si j'oſois élever mes vers,
Je dirois que l'Amour entretient l'Univers:
C'eſt lui dont la chaleur anime vôtre veine;
Qui bien-faiſant à tous, ſe rit de vôtre haine....
Mais que des Concerts charmans
De nos voix les plus belles,
Avec les inſtrumens
Appaiſent nos querelles.

LE

LE CHOEUR.

Pour finir tous ces beaux discours;
Chantons, chantons qu'il faut aimer toûjours:
Chantons, chantons qu'il faut aimer
Qui peut charmer;
Chantons qu'il faut aimer toûjours.

Les Violons & les Hautbois.

LISIS.

Chantons qu'il nous faut admirer
Sans soûpirer;
Qu'il nous faut admirer toûjours.

TIRCIS.

Depuis que je sers ma cruelle;
Je fus toûjours discret, je fus toûjours fidelle.

LISIS.

C'est un mérite fort leger,
Que d'être fidéle berger.

TIRCIS.

Je souffre: mais le goût d'une tendre souffrance
Aux amans délicats tient lieu de jouïssance.

LISIS.

Que durent à jamais
Vos heureuses allarmes;
Vos soûpirs & vos larmes:
Pour moi je veux goûter les douceurs de la paix.

TIRCIS.

O bien-heureuses chaînes,
Qui changez en plaisirs les douceurs & les peines!

Un Duo.

Que durent à jamais

Vos heureuſes allarmes,
Vos ſoûpirs & vos larmes,
Et que le vieux Liſis aille goûter ſa paix.

DAMON.

Si nôtre bon Liſis revoit les mêmes charmes,
Nous aurons fait pour lui d'inutiles ſouhaits.

LISIS.

Un puiſſant interêt me preſſe
De retourner à des charmes ſi doux:
Qu'aviez-vous fait, vaine ombre de ſageſſe,
Fauſſe Raiſon, helas! que faiſiez-vous?

TIRCIS.

Depuis le tems que je ſoûpire
Sujet de l'amoureux empire,
Ma Raiſon ſur mon cœur n'a jamais rien tenté
En faveur de ma Liberté.

DAMON.

Liſis, ton ame eſt ſouvent révoltée,
Mais la ſéditieuſe auſſi-tôt dégoûtée
De ſa rebellion à celle que tu ſers,
Dans un état ſoûmis vient reprendre ſes fers.

LISIS.

A mon grand interêt ma flame eſt aſſervie:
Du feu de ſes beaux yeux, je reçois les eſprits
Qui conſervent ma vie.
Heureux, heureux l'Amour dont la vie eſt le prix!

TIRCIS.

Heureuſe, heureuſe eſt la vie
Dont l'Amour fait tout l'emploi;
Je haïrois le jour, ſi je n'avois l'envie
De montrer en vivant ma conſtance & ma foi.

LISIS.

LISIS.

Jamais rigueur ne m'a coûté de larmes;
Jamais soupçon n'a mon cœur allarmé:
Je cherche moins les faveurs que les charmes;
Aimant pour vivre & non pour être aimé.

TIRCIS.

Aimons, c'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre,
Donnons tout à la paſſion:
Qu'aimer mieux d'un Amant faſſe l'ambition.

LISIS.

Que celle d'un Vieillard ſoit purement de vivre:
La Vie eſt le dernier plaiſir
Où doive aſpirer ſon deſir.

TIRCIS.

Beaux Yeux que tout le monde adore!

LISIS.

Beaux Yeux par qui je vis encore!

A deux.

Peut-on rien trouver de ſi doux,
Que de tenir toûjours à vous?

DAMON.

Aimez, aimez, c'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre;
Laiſſez-vous tous deux enflâmer:
Que Tircis vive pour aimer,
Et que Liſis aime pour vivre.

LE CHOEUR.

Aimez, aimez, c'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre;
Laiſſez-vous tous deux enflâmer:
Que Tircis vive pour aimer,
Et que Liſis aime pour vivre.

Fin du troiſiéme Tome.

TABLE

des Matieres principales contenues dans le troiſiéme Tome.

On a mis une *n.* pour marquer que le Chiffre ſuivant ſe rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

Blancourt, admirable dans ſes Traductions. 237. Il n'eſt pas le même dans ſes Préfaces & dans ſes Lettres. 237, 238.

Actes des Apôtres, Comedie ſur ce ſujet. *n.* 174

Affliction, comment doit être ménagée par les Poëtes tragiques. 202. *& ſuiv.*

Ageſilas, comment il recommanda l'affaire d'un de ſes Amis. 408

Albret (Céſar Phœbus d') Comte de Mioſſens, Maréchal de France; ſa mort. *n.* 21. ſon Portrait. 27. *& ſuiv.*

Alexandre le Grand, défauts de la maniere dont il fut inſtruit. 121

Aimer, ce que c'eſt qu'aimer en France. 265

Alcionée Tragédie de du Ryer eſtimée. 257

Ame, quelle eſt la preuve la plus ſenſible de ſon Immortalité. 133

Ami, combien la confiance d'un Ami rend la vie heureuſe. 412. 413

Amitié, elle eſt la plus utile des Vertus. 413. La Diſſimulation en doit être entierement bannie. 415. L'Amitié ne convient pas avec les ſévérités de la Juſtice. *là-même.* Elle eſt ennemie des trop grandes Circonſpections. 416. Une trop vaſte difference dans les Opinions, ſur tout dans la Religion, s'accorde mal avec l'Amitié. 416. 417. Ce qui ſeroit le plus propre à rendre l'Amitié plus douce. 417. 418

Amour,

Amour, le mauvais usage qu'en ont fait nos Poëtes tragiques. 182. *& suiv.* Ses mouvemens mal exprimés sur le Théatre. 192. 193. On peut distinguer trois differens mouvemens de l'Amour. 193. Il assujettit toutes les autres Passions. 199. 200. Il n'a rien de fort extravagant en France, & pourquoi. 264.

Amour de Dieu, il produit necessairement l'obéissance à sa Volonté. 136, 137.

Andelot (François Coligni Sieur d') Caractere de sa hardiesse. 228.

Andromaque, Tragédie de Racine, louée. 257.

Angleterre, comment une Fille doit s'y ménager pour faire des Conquêtes. 153.

Anglois, trop profonds dans leurs Recherches. 276. 277. Quand ils sont d'un commerce fort agréable. 277. 278. Ils aiment la diversité d'Objets dans la Comedie, & pourquoi. 279. Superieurs aux autres Peuples en plusieurs bonnes qualités, n'ont pas toûjours le goût fort exquis. 292. Ils ont quelques vieilles Tragédies qui seroient tout-a-fait belles si l'on y faisoit les retranchemens necessaires. 258. 259. Les Anglois donnent trop à leurs Sens sur le Théatre. *là même.*

Antoine, Amoureux de Cléopatre n'est pas l'Antoine Ami de César. 197. 198.

Argent, combien il est avantageux d'avoir de l'argent. 59. 60

Ariane, Opera de Cambert. son Eloge. 340. 341.

Aristote, Jugement sur sa *Poëtique*. 171

Atheniens, combien la Tragédie leur fut nuisible. 179, *& suiv.*

Avares, aiment mieux leur argent que leurs Amis. 76. ils peuvent néanmoins leur être utiles. *là-même.*

Aubignac (l'Abbé d') Voyez *Hédelin.*

Auguste, ce qu'étoit le Siecle d'Auguste à l'égard des Belles-Lettres, & des bons Esprits. 96 97. ç'a été le Siecle des excellens Poëtes. 97. Si l'on peut con-

conclure de là que ç'ait été celui des Esprits bien faits. 97,98
Ay, le Vin d'Ay le plus naturel de tous les Vins. 162, 163.

B.

Bacon, ce qu'il blâmoit dans les Historiens. 211, 212
Baron Languedocien, avec un faux air de la Cour de France; son Caractere. 357. *& suiv.*
Bellegarde, Joüeur capricieux. *n.* 426, 427
Beverwert (Charlotte de) louée. 419, 420
Bienfaits, conduite à tenir dans la prétention des bienfaits. 128, 129. & dans leur distribution. 130, 131
Boccalini, trait ingenieux qu'il lance contre Guichardin. 270
Boisset, ses Airs admirés par Luigi. 293
Bonne-chere, d'un grand secours dans les Disgraces. 157. Conseils sur la bonne-chere. 161. *& suiv.*
Bossuet (Jaques Benigne) Eloge de ses *Oraisons Funebres*. 107. Sa mort. n. *là-même.*
Bouffons Italiens, inimitables. 268, 269
Bouffonnerie, comment doit être ménagée sur les Théatres. 296
Bourneau (Madame) engage Mr. de St. Evremond à donner son jugement sur l'*Alexandre* de Racine. 40
Brebeuf, sa Traduction en Vers de la *Pharsale* généralement estimée. 239. Il s'éléve quelquefois au dessus de son Original, & quelquefois il demeure fort au dessous. 239, 240. Exemple d'une Pensée de Lucain qu'il a rendue par une Expression fort inférieure à celle de l'Original. 240, 241
Bristol (le Comte de) trouvoit trop peu de vraisemblance dans les Pieces Italiennes. 275. Ce qui lui fut répondu là-dessus. *là-même.*
Britannicus, Tragédie de Racine, louée. 257
Brutus, loüable & blâmable à differens égards pour avoir tué César. 127
Bussi, Caractere de sa Bravoure. 228

C.

C.

Alprenede, faute qu'il commît dans son Roman de *Cleopatre*. 262, 263
Calvinistes, leur Caractere. 137, 138. Moyen de les réunir avec les Catholiques. 143, 144.
Cambert, Fameux Musicien 288. 289. Jugement sur ses Opera. 339. *& suiv.* Le Caractere de son Génie. 341, 342.
Candale (le Duc de) amoureux de Madame de St. Loup. 4. *& suiv.* Sa générosité & grandeur d'Ame. 11. 12. Il n'avoit point d'inclination pour le Cardinal Mazarin qui étoit disposé à l'aimer. 13. Conseils que lui donne Mr. de St. Evremond pour se bien conduire auprès du Cardinal. 13. *& suiv.* Autres Avis plus généraux 17. *& suiv.* Portrait du Duc de Candale. 30. *& suiv.* Il avoit peu d'inclination pour les Femmes. 34. Il fut fort regretté des Dames. 34. 35
Carliste (la Comtesse de) son pouvoir sur le Parlement d'Angleterre. 236. 419
Carte de Tendre. n. 421
Catilina, Réflexions sur le Caractere qu'en donne Salluste. 219
Catholiques, leur Caractére. 144. Comment ils pourroient se réunir avec les Réformés. *la-même.*
Caton d'Utique, reflexion judicieuse sur le tems qu'il parut dans le monde. 71
Cervantes, admirable dans son Don Quichotte. 101. 102. Ne fait cas que du mérite vraisemblable. 194
Chatillon (le Maréchal de) quel étoit le vrai Caractere de son Courage. 229. 230
Chevreuse (la Duchesse de) la part qu'elle a eû dans les Guerres Civiles de France. 236. 419
Ciceron, le Caractere général de ses *Epitres*. 95
Claude (Jean) sa Réponse à Mr. Arnaud. 82. Il rejette la Tradition, & ne fait fond que sur l'Ecriture. 150
Clerembaut (Philippe de) Comte de *Palluau*, Maréchal de

de France; sa Mort. *n* 20. son Portrait. 26, 27
Comédie, l'abus que les François & les Espagnols en ont fait. 261, 262
Comédies, le plaisir & l'utilité qu'elles procurent. 99, 100
Comédie Italienne, ce que c'est. 268. ses défauts. 272
Comédie Angloise, son Eloge. 275. Elle ne s'assujetit point scrupuleusement aux Regles. 279. *& suiv.*
Comiques, les Comiques modernes négligent trop la peinture des Mœurs. 261
Comparaisons ordinaires des Poëtes, combien ennuyeuses. 99. 100. Quand les Comparaisons sont estimables. 255. Elles conviennent beaucoup plus au Poëme épique qu'à la Tragédie. *là-même.*
Condé (le Prince de) se possedoit admirablement bien dans la chaleur de l'action. 231
Confidens, l'usage en a été sagement introduit sur le Théatre. 413
Constance, de quel usage à ceux qui souffrent. 88, 89
Constance (l'Empereur) Pere de Constantin le Grand, jusqu'où il poussa la Tolerance pour les Chrétiens. *n.* 136
Convent, Qualités que doit avoir une Fille pour y être heureuse. 154. *& suiv.*
Conversation, comment il faut se conduire dans la Conversation des Femmes. 108. 109. dans celle des Hommes. 110. *& suiv.* Une délicatesse trop exquise combien incommode dans la Conversation. 110
Cordouë (Don Antonio de) Favori de Don Juan. *n.* 238. Il étoit ennemi déclaré de toutes les Versions, & pourquoi. 238
Corneille (Pierre) son Eloge. 105. 106. Ce qu'on peut trouver le plus à redire en lui. *là-même.* Admirable lorsqu'il fait parler un Grec ou un Romain, ne se distingue plus des hommes ordinaires lorsqu'il s'exprime pour lui-même. 112. Il a outré le Caractere de Titus. 195. 196. Pourquoi il vint à déplaire

plaire à la Multitude. 201. Il touche differemment les Passions selon les differens tems de sa vie. 202. combien il affectionnoit sa *Sophonisbe*. 46. quelle part il croyoit que l'Amour devoit avoir dans les Tragedies. 46. 47. Superieur aux Anciens dans ses Tragédies. 253. 254. En quoi il a particulierement excellé. 256, 257

Cour de France, Portrait de la Cour de France dans les premieres années de la Regence d'Anne d'Autriche. 168. *& suiv.*

Créance, doit être libre, pourvû qu'elle ne tende point à troubler la tranquilité publique. 135, 136

Crequi (François de) Maréchal de France. *n.* 22. son Portrait. 22, 23

Critiques, Les Critiques ne sont que de purs Grammairiens. 116, 117. Ils n'ont ordinairement ni goût, ni justesse d'esprit, ni délicatesse. *là-même.*

Curiosité de tout savoir, mauvais effets qu'elle produit quelquefois. 142, 143

Cyrus, avec combien de soin il a été élevé. 120, 121

D.

Dames, n'avoir pas eû une intrigue peut faire tort à leur réputation. 35, 421

Descartes, Jugement sur sa Démonstration de l'Immortalité de l'Ame. 133

Dévotion produite par l'infortune. 167. Deux sortes de Dévotions auxquelles il ne faut pas resister. *là-même.* La Dévotion superstitieuse doit être évitée avec soin. 168.

Dévots, D'où vient la joye interieure des ames dévotes. 137

Dieux, jusqu'où leur intervention est necessaire au Poëme Epique. 248

Dispute sur la Foi & sur les Oeuvres, sur quoi fondée. 139. *& suiv.*

Docteur, Caractere qu'on doit donner à un Docteur sur le Théatre. 270, 271

Douleur, elle ne doit pas être épuisée sur le Théatre. 203.

203. Quels effets produit cet épuiſement dans les Spectateurs. *là même.* Les grandes douleurs s'expriment mal par de longs diſcours. 204

Droit, la Science du Droit trop négligée des particuliers; neceſſaires aux Princes. 119. *& ſuiv.*

E.

Eboli (la Princeſſe d') Pouvoir qu'elle avoit ſous Philippe II. Roi d'Eſpagne. 236

Eloquence, employée à ſe plaindre de ſes malheurs combien ridicule. 191. 192

Enée, Heros de peu de merite. 242. *& ſuiv.* s'abandonne trop promtement & trop ſouvent aux pleurs. 245, 246

Eneïde, Fable éternelle où les Dieux ont trop de part. 248

Enclos (Mademoiſelle de l') de quoi elle remercioit Dieu ſoir & matin. 419

Epernon (le Duc d') Pere du Duc de Candale, ſon Portrait. 17

Epicure, donne la préference à l'Amitié ſur toutes les autres vertus. 412

Eſpagnols; Les Auteurs de cette nation qui décrivent les avantures amoureuſes, pourquoi préferables à ceux des autres nations qui ont écrit ſur ces mêmes matieres. 101. Ils ſont plus fertiles dans leurs Pieces de Galanterie en Invention que les François, & pourquoi. 262. Mais ils ſont moins attachés qu'eux à la regularité & à la vraiſemblance. 263, 264. La maniere de chanter des Eſpagnols eſt peu agréable. 291

Eſprits-forts, lieront difficilement amitié avec les perſonnes credules & ſuperſtitieuſes. 416, 417

Evremond (Saint-) ſuit la Cour en Normandie. 9, 10. Conſeils qu'il donne au Duc de Candale pendant ce voyage. 13. *& ſuiv.* Il a ſû gagner pleinement la confiance de ſes Amis. 414. Combien il étoit ſenſible à leurs Malheurs. 414, 415

Euripide, blâmé d'avoir donné si peu d'amour à Achille pour Iphigenie. 196, 197

F.

Favoris, plus respectés en France qu'en Espagne. 19. Combien le poste d'un Favori est délicat. 411, 412
Femmes, sur quoi est fondé le Jugement qu'elles font du Merite. 108. Qui leur plaît le mieux au défaut des Amans. 109. Moyen de les satisfaire dans la Conversation. *là-même.* Femmes d'un Caractere extraordinaire. *là-même.* Leur grand Credit dans les Cours. 236. 419. Pourquoi on a voulu les exclure du maniement des Affaires. 419
François, sont quelquefois trop prévenus en faveur du Génie de leur Nation. 113, 114. Leur Caractere par rapport à la Liberté. 18, 19. L'emportent sur toute autre nation dans la Tragédie. 258. Admirent quelquefois des Tragédies qui excitent des mouvemens trop foibles. 259. Mérite des François qui pensent. 277. 278. Superieurs à toute autre nation pour la maniere de chanter. 292. *& suiv.* Ils ont besoin de beaucoup de tems & d'application pour bien posséder ce qu'ils chantent. 294

G.

Gassion (le Maréchal de) caractere de sa valeur. 230
Générosité, il y a une Générosité sordide qui n'est qu'une espece de trafic. 125. Combien la Générosité sans la Justice est defectueuse. 130
Givri surnommé *le brave*, *n.* 229. Caractere de sa Valeur. 228. 229
Goût, il faut accommoder notre goût à notre santé. 161, 162
Goût, Combien le bon goût est rare parmi les Savans. 116
Grammont (le Comte de) son Eloge. 423
Grace, Maxime importante d'un Courtisan sur la maniere de demander une Grace à son Prince. 206
Grands, leur adresse pour s'empêcher de faire des Graces. 129

Grotius, Eloge de ſes Ecrits, & en particulier de ſon Livre *de Jure Belli & Pacis*. 119. Ce qui lui a manqué pour être parfait Hiſtorien. 210, 211. Comment il définiſſoit la Hollande. 235

Guerre, Combien le merite de la Guerre donne du relief dans le monde. 20

H.

H *Edelin* (François) Abbé d'Aubignac, a fait un Traité *de la Pratique du Théatre. n.* 170, 171. Bon Mot de Mr. le Prince au ſujet d'une de ſes Tragédies. 171

Heros, trop tendres dans nos Tragédies, & pourquoi. 188. *& ſuiv.* Quel doit être leur Caractere. 256

Hiſtoire de France, ce qu'il faut développer pour bien compoſer l'Hiſtoire de France. 214. Connoiſſances neceſſaires pour écrire celle d'*Angleterre* & d'*Eſpagne*. *là-même.*

Hiſtorien, il doit connoître tous les differens Interêts des Peuples, dont il entreprend de parler. 214. Comment il doit ſe conduire dans la Deſcription des Guerres. 215

Hiſtoriens anciens, leur habileté. 215. ſur quoi fondée. 215, 216. *& ſuiv.* D'où vient qu'ils étoient plus propres que nos Modernes à connoitre le Caractere des perſonnes dont ils entreprenoient de parler. *Là-même.* Dans leurs Eloges il paroit une diverſité délicate, inconnue à nos Hiſtoriens. 219. *& ſuiv.*

Hiſtoriens modernes, peu habiles à démêler des qualités oppoſées, dans une même perſonne. 225. *& ſuiv.* Et moins encore à découvrir ces diſtinctions particulieres qui marquent diverſement les qualités. 226, 227. Peu attentifs à connoitre les Hommes. 231

Hiſtoriens François, ſont très-médiocres. 209. D'où vient cela. 215. *& ſuiv.*

Hobbes, caractere de ſes Ecrits politiques. 118

Hollande, elle a penſé être détruite par l'oppoſition du

du Prince Maurice & de Barneveld. 232. Ce que c'eſt que le Gouvernement de Hollande. 235
Hollandois, leur Caractere par rapport à l'Eſprit. 83,84. Leur vrai naturel à l'égard de la Liberté. 233. *& ſuiv.*
Hommes, les plus grandes qualités ſe trouvent dans la plûpart des hommes, mêlées avec de grands défauts. 112. On peut tirer avantage de leurs bonnes qualités. 76,77. Ils n'aiment point à ſe reconnoitre inferieurs en Raiſon à qui que ce ſoit. 145
Homere, préſente des Caracteres qui touchent, élevent, intereſſent, 251,252
Honnête-homme, comment il ſe doit conduire par rapport aux bienfaits qu'il reçoit. 124,125
Horace, ſi ſon bon-goût eſt une preuve de la délicateſſe du ſiecle dans lequel il a vêcu. 97

I.

Jeuneſſe, ce qui nous occupe le plus dans la Jeuneſſe. 86,87. Avantages que la Jeuneſſe a ſur la Vieilleſſe par rapport à la Converſation. 92,93
Immortalité de l'Ame, voyez, *Ame.*
Indolence, combien avantageuſe à un Vieillard. 88
Ingratitude du Cœur, ce que c'eſt. 125. Ingratitude de l'Ame. 126. Ingratitude fondée ſur l'Opinion de nôtre Mérite. *là-même.*
Ingrats, il y a moins d'Ingrats qu'on ne croit, & pourquoi. 124,125. Diverſes eſpeces d'Ingrats. 125. *& ſuiv.* L'amour de la Liberté fait des Ingrats. 126, 127. moyen de corriger les Ingrats. 73
Interêt, les plus attachés à leurs interêts ont quelquefois des raiſons de paroitre deſintereſſez. 61
Intolerance, combien déraiſonnable. 134. *& ſuiv.* & contraire au veritable Chriſtianiſme. 149, 150, 151. Elle ne vient que d'un excès de complaiſance pour nôtre opinion. 134
Johnſon (Benjamin) célébre Poëte Anglois, caractere de ſes Pieces de Théatre. *n.* 48,49
Iſenghien (la Princeſſe d') Reflexion qu'elle fit ſur une longue Converſation d'un Amant & d'une Amante

Amante également passionnés. 262
Italiens, Eloge de quelques Histoires qu'ils ont composé en leur Langue. 102. Défaut qui se trouve dans leur Morale. *là-même.* Ils n'ont nullement réüssi en fait de Tragédie. 258. Défaut de leur maniere de chanter. 291
Jurisconsultes, Ecrivains fort estimables. 118, 119
Justes, ce qu'il faut entendre par le petit nombre de Justes dont parle l'Ecriture. 121, 122
Justice, le fondement & le maintien de la Societé. 118. Elle a peu de part dans les Actions des Hommes. 121, 122. Fausse idée qu'on s'en fait ordinairement. 131. La vraie Justice proportionne la peine au crime. 131, 132
Justification, Conciliation de St. Paul avec St. Jaques, sur le Dogme de la Justification. 140, 141

L.

Lecture, quelle lecture doit faire un Honnête-homme relegué à la Campagne. 158. *& suiv.*
Lettre, délicatesse sur une Suscription de Lettre, arme l'Angleterre contre la France. 236
Liberalité, pourquoi elle est rarement accompagnée de la Justice. 122, 123. Celle qui est produite par une simple facilité de naturel, n'est qu'une foiblesse. 124
Lionne (le Marquis de) sa mort. *n.* 84
Lisola (le Baron de) employé utilement par l'Empereur en diverses Ambassades. *n.* 52, 53
Longin, avec quelle justesse il jugeoit de la maniere dont un Poëte doit ménager l'assistance du Ciel, & la vertu des Grands-Hommes. 248
Lucain, blâmé par Pétrone d'avoir fait une Histoire en Vers. 248, 249
Lulli, son Eloge. 288. Jugement sur quatre de ses Opera *Cadmus*, *Alceste*, *Thesée* & *Atys*. 342, 343

M.

Machiavel, a fait un excellent Ouvrage sur les Décades de Tite-Live. 117, 118
Machines de Théatre, l'usage que les Anciens en faisoient,

soient. 295. L'abus que les François en font. 296. Introduites & enfin rejettées par les Italiens. *là-même.*
Mairet, a composé une Tragedie intitulée *Sophonisbe*. *n.* 257
Maitresse, fidelle à son Amant absent, ce qu'on en doit juger. 166
Malheureux, pourquoi plaints communément. 123, 124
Malherbe, son Eloge. 104, 105. Tout ce qu'il a fait n'est pas également digne de lui. *là-même.*
Mécenas, Caractere de son Esprit. 96
Medecine, quelle est la plus sûre Partie de la Medecine selon Mayerne. 322
Meilleraye (le Marêchal de la) quel étoit le vrai Caractere de son courage. 229, 230
Moliere, superieur à Plaute & à Terence. 55
Monaco (le Prince de) vient en Angleterre. *n.* 428
Montagne, en quel tems la lecture de ses *Essais* nous touche le plus. 103. Caractere de cet Ouvrage. 159, 160
Morale, si la lecture des Livres de Morale est necessaire à un Honnête-homme. 158
Moret (le Comte de) frere aîné du Marquis de Vardes. 3. son Caractere. 5
Mystere de la Passion, Piece de Théatre jouée en France. *n.* 173. *& suiv.*

N.

Nation, chaque Nation a son merite. 114
Nicolle, zélé Défenseur de la Tradition. 150

O.

Olonne (le Comte d') exilé de la Cour, & pourquoi. *n.* 156
Olonne (la Comtesse d') aimée du Duc de Candale. 35. Combien elle fut affligée de sa mort. *là-même.*
Opera, combien propre à causer de l'ennui. 283, 284. Le chant qui regne d'un bout à l'autre est entierement opposé à la vrai-semblance. 285. Ce qui devroit être chanté dans les Opera. 286. Ce que c'est proprement qu'un Opera. 287. Moyen d'éviter les défauts des Opera, sans perdre ce qu'ils ont

ſont de divertiſſant. 287, 288. Il eſt dangereux de blâmer l'Opera. 297. Combien les Opera ſont propres à gâter l'eſprit des Jeunes gens. 334. *& ſuiv.*
Opera François, leur Origine. 339
Opera d'Iſſy, ce que c'eſt. 339

P.

Palatine (la Princeſſe) le pouvoir qu'elle avoit dans les Guerres civiles de France. 419
Paſſion de Jeſus-Chriſt, jouée à Rome. *n.* 172. effet qu'elle produiſoit ſur les Spectateurs. *là-même.*
Paſſion, une paſſion ingenieuſe à s'exprimer par differentes Penſées, peu perſuaſive. 191, 192
Les *Peines & les Plaiſirs de l'Amour*, Opera de Cambert, ſon Eloge. 340
Perſecution pour cauſe de Religion, Voyez *Intolerance.*
Pétrone, Reflexions ſur le Portrait qu'en fait Tacite. 223. Son ſentiment ſur le Poëme Epique. 249
Pharſale de Lucain, tire plus d'avantage des Grands Hommes qui y paroiſſent, que l'*Eneïde* n'en tire des Dieux. 178. Le plus grand défaut de la Pharſale. 248, 249
Pinchéne, a publié les Oeuvres de Voiture. *n.* 106
Plaintes, les Plaintes d'une perſonne affligée fatiguent ſi elles durent trop long-tems. 202. *& ſuiv.*
Plutarque, Caractere de ſa Morale. 159, 160
Poëſie, ſon génie. 97. 98
Poëtes, à quoi ſervent les excellens Poëtes. 99. Quels Poëtes ſont les plus propres pour le commerce du monde. *là-même.* Combien les Comparaiſons des Poëtes ſont ennuyeuſes. 99, 100
Poëtes Tragiques, voyez *Tragiques.*
Pomone, Opera de Cambert, Jugement ſur cette Piece. 339, 340
Prédeſtination, effets que produit le ſentiment de la Prédeſtination. 137
Princes, en quoi ils devroient être principalement inſtruits. 120
Princeſſes de Cleves, qui a fait ce Roman. *n.* 420

Q.

Queroualle (Mademoiselle de) ensuite Duchesse de Portsmouth. *n.* 152 Conseils que lui donne Mr de St Evremond, pour se bien conduire en Angleterre. 153

Quevedo, estimable par le cas qu'il faisoit de *Don Quichotte*. 102

Quichotte (Don) voyez *Cervantes*.

Quinaut, défaut de ses Tragedies. 195. Eloge de ses Opera. 298. 344

Quinte Curce, a soin de mettre à la bouche d'Alexandre les Loix des Macedoniens. 213

R.

R *Acine*, défaut du Caractere qu'il donne à Titus. 195

Ragouts, sont très-pernicieux à la santé 164

Rantzau (le Maréchal de) caractere de sa valeur. 230

Recitatif des Italiens, ce que c'est. 290

Reconnoissance des Gens de Cour, où il y a moins d'égard pour le passé, que de dessein pour l'avenir. 128, 129 Espece de Reconnoissance interessée. 60, 61

Reconnoissans par une inclination naturelle qu'ils ont pour la Reconnoissance. 127. Reconnoissans imbecilles. 128. Diverses autres especes de Reconnoissans. 128, 129

Reformés, voyez *Calvinistes*.

Religion, combien il nous importe d'étudier la Religion. 132

Religion Chrétienne, elle est préferable à toute autre Religion, par la pureté de sa Morale. 134. La Religion consiste dans la pratique. 141, 142. C'est à cela que tend expressément la Religion Chretienne. 146, 147. Combien elle est propre à nous rendre heureux en ce Monde. 148 D'où viennent les mauvais effets qu'elle produit parmi les Hommes. 149

Religion Catholique, son Caractere. 136. *& suiv.*

Religion Reformée, quel effet elle doit produire dans le cœur des Hommes. 137. *& suiv.* Parallele de la Religion Reformée & de la Catholique. 138, 139.

139. La Religion Reformée fait rouler le Christianisme sur la Doctrine & sur les Créances. 141
Républiques, la plûpart des choses s'y font par un esprit de faction. 232. Quelle est la premiere Vertu des Citoyens, dans les Commencemens d'une République. 233. Comment ils perdent l'amour pour la liberté. *là-même.*
Républicains, d'où vient qu'ils sont ingrats. 127
Rochefoucault (le Duc de la) son Portrait. 25, 26. Est un des Auteurs de la *Princesse de Cleves.* *n.* 420
Rohan (le Duc de) ses *Réflexions sur les Commentaires de Cesar*, & ce qu'on en doit penser. 118
Rois, ce qui les porte à se faire des Favoris. 410. Leur Amitié combien dangereuse à un Favori imprudent. 411
Romains, leur vie étoit occupée aux fonctions differentes de plusieurs Professions. 215. *& suiv.* Quel avantage leur revenoit de cette conduite. 216. Quel fruit en retiroit la République. 217
Rotrou, Auteur d'une Tragédie intitulée *Venceslas.* *n.* 257
Ruvigny (le Marquis de) son Portrait. 23, 24.

S.

Sageſſe, en quel tems elle est d'usage. 89
Salluſte, son habileté à peindre le Génie particulier de ceux qu'il veut faire connoitre. 219. *& suiv.*
Segrais est par tout inférieur à Virgile dans sa Traduction de l'*Enéide.* 241. E'oge de cette Traduction. 242. Il n'a pas bien jugé des Caracteres répandus dans l'*Enéide. là-même.* Il a affoibli les expressions de Virgile en faveur d'Enée. 143, 144. Est un des Auteurs de la *Princesse de Cleves. n.* 420
Sempronia, Réflexions sur l'habileté avec laquelle Salluste a fait son Portrait. 220, 221
Sénéque, Caractere de ses Ouvrages. 159, 160
Siecle d'Auguste, voyez *Auguſte.*
Sluse, Chanoine de Liege, son Eloge. 118
Societé, sur quoi il faut compter dans la Societé. 111

Sourdeac (le Marquis de) a inventé les Machines des premiers Opera François. 339, 340
Stile, propre aux Eloges & aux Caracteres, parfaitement connu des Anciens. 224, 225
Stilicon, Tragedie de Corneille le Jeune. 257
Sylla, avec quelle habileté Salluſte a fait ſon Caractere. 221, 222

T.

Tacite, ſon adreſſe à particulariſer le Caractere de Pétrone. 223
Théatre, d'où venoit le merveil'eux du Théatre des Anciens. 172. Le Miniſtere des Dieux ne peut être employé ſur nos Theatres. 172, 173. Celui des Anges & des Saints ne ſauroit y être ſouffert. 173. *& ſuiv.*
Theologal, Aveu indiſcret d'un Théologal. 316. Plaidoyé ridicule en ſa faveur. 318. *& ſuiv.*
Tite Live, exact à marquer l'abolition, ou l'établiſſement des Loix. 212
Tolerance des Religions, juſqu'où elle doit s'étendre. 135, 136. Voyez *Intolerance*.
Traducteurs François, ils ſemblent être convaincus de la ſterilité de leur Eſprit. 238. On peut eſtimer leur travail, ſans faire grand cas de leur Génie. 239
Tragédie, mauvais effets qu'elle produiſoit à Athenes. 179. *& ſuiv.* Elle eſt moins dangereuſe parmi nous. 182. Elle eſt pleine de bons Exemples. 186, 187. Un des grands défauts qu'on y commet. 195. La Tragedie fut le premier Divertiſſement des Romains. 272. En quel tems elle commença à leur déplaire. 272, 273
Tragiques (Anciens Poëtes) ce qui leur manquoit. 253, 254. Faiſoient entrer trop de Dieux & de Deeſſes dans leurs Tragedies. 254. En quoi ils ont mieux réuſſi. 255, 256
Triſtan, Auteur de la *Mariane*. *n.* 258
Turenne (le Vicomte de) a paſſé pour timide & irreſolu, mais ſans fondement. 231

V.

Vertu, elle eſt accompagnée d'oppoſition & de contrainte. 91

Viandes, celles qu'on peut avoir commodément ſont les meilleures, pourvû qu'elles ſoient bien choiſies. 163, 164. Differentes eſpeces & proprietés des meilleures Viandes. *là-même.*

Vieillard, Caractere qu'il faut donner à un Vieillard amoureux dans une Piece de Théatre. 198, 199

Vieilles gens, avantage qu'ils ont. 89. Ce qui les engage à ſe retirer inſenſiblement des Cours. 92. Injuſtice des plaintes qu'ils font contre les Jeunes gens. 93

Vieilleſſe, ce qui nous occupe le plus dans la Vieilleſſe. 86. *& ſuiv*

Vins de Champagne, excellens. 162. Ceux de Bourgogne moins eſtimés. *là même.* Differentes eſpeces de Vins de Champagne. *là même.*

Virgile, ſon habileté à toucher le cœur. 192. Trop porté à exciter la pitié. 250 Les Caracteres de ſon *Eneïde* fades & degoutans. 251. Combien eſt admirable la Poëſie de Virgile. 252

Voiture, trop amoureux de quelques-unes de ſes Productions. 106. Qui a publié ſes Oeuvres. *n.* 106

Veſſius (Iſaac) ſa credulité. 111, 112

Utile, ſentimens d'un homme qui prefere l'utile à l'honnête. 59

W.

Waller (Edmond) ſon Eloge. 116. ſon Caractere. *n.* 116. eſtime qu'il avoit pour Corneille. 49

X.

Ximenes (le Cardinal) pourquoi n'accordoit jamais ce qu'on lui demandoit. 67

Y.

Yveteaux (Des) meurt en Eſprit fort. 429

Z.

Zele perſecuteur, très-mal fondé. 134. *& ſuiv.* 151. ſes funeſtes conſequences. 145, 150, 153

FIN.

Date Due

SEP 2 1 1970
RECD. SEP 10 1970

PRINTED IN U. S. A. CAT. NO. 23233

870565